

GENEVIÈVE MANCEAUX

LES TROUS DU TEMPS

MÉMOIRE D'ENFANCES CONFISQUÉES



ATELIER DU MOT VIVANT

LES TROUS DU TEMPS
MÉMOIRE D'ENFANCES CONFISQUÉES

Geneviève Manceaux

DE LA MÊME AUTRICE

Trilogie nordique :

Romance noire en deux mouvements (I)

Éditions Lescop, 1998

République du Nulle-part (II)

Éditions Bénévent, 2010

Les rescapés du Graal (III)

Éditions Bénévent, 2011

Autres :

*Effets d'un historique d'abus incestueux
sur l'apprentissage scolaire d'un jeune garçon*

(thèse de doctorat en psychopédagogie)

Éditions Publibook, 2013

Fleur de tempête (récit)

Éditions Publibook, 2013

Sa Majesté Catherine-la-petite contre l'ordre des choses

(roman-jeunesse)

Atelier du mot vivant, 2019

Au temps de la Cabane à tabou (théâtre-à-lire)

Atelier du mot vivant, 2020

De sang, de neige et de vent (poésie)

Atelier du mot vivant, 2022

LES TROUS DU TEMPS

MÉMOIRE D'ENFANCES CONFISQUÉES

Essai littéraire

Geneviève Manceaux

ATELIER DU MOT VIVANT

Conception et photo de la couverture : Geneviève Manceaux

Montage numérique de la couverture : Alejandro Natan

ISBN : 978-2-9818722-6-5

©Tous droits réservés éd. Atelier du mot vivant, 2026

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés pour tous pays.

Pour S., petite fille rousse en pleurs
seule dans son coin au milieu de la fête
et
pour Mathilde, intrépide enfant à qui le
langage des larmes était inconnu

En souvenir de Julien, élève réputé déficient
intellectuel de ma première classe spéciale,
qui savait dire au moment pertinent :
« *C'est mal, ÇA* »

REMERCIEMENTS

Merci à Micheline, Anita et Chantal, ainsi qu'à Claude et Denis de s'être faits mes premiers lecteurs* et d'avoir bien voulu témoigner de leur appréciation de cette œuvre (voir au dos du livre).

Merci également à ma belle-fille, Liza, de m'avoir donné l'idée de la publier en ligne et à mon infographiste, Alejandro, d'avoir assuré sa bonne mise en forme numérique.

G. M.

-
- Dans l'ensemble du texte ici présenté, l'emploi de la forme du masculin pluriel n'a pour autre but que d'en alléger la lecture. Il ne reflète aucune intention hiérarchisante de la part de son autrice.

PREMIÈRE PARTIE

Tenir un journal ne m'était pas arrivé depuis ma jeunesse lointaine. C'est à l'automne de 2024, avec ma découverte des trous du temps, que je suis revenue à cette vieille pratique. De fil en aiguille, j'ai noté ce qui me venait à l'esprit et suis remontée jusqu'à mon enfance. À dire le vrai, je n'avais jamais vu les choses telles qu'elles se sont ainsi présentées, presque au jour le jour, à ma mémoire.

Le 5 novembre 2024

Depuis quelque temps, une idée, passagère au début, devient une injonction : écrire un nouveau manuscrit, lequel porterait sur mes trous du temps, avant, puis maintenant.

Je voulais m'y mettre aujourd'hui, mais rien ne me vient à l'esprit s'agissant de développer ce titre. De plus, tout de suite, je ne dispose pas d'un assez bon éclairage, l'ampoule de ma lampe est à remplacer. Et il y a ce mal de dos dû à la fracture, qu'il me faudra bien apprivoiser si je ne veux pas rester sans rien faire.

En outre, après plus d'un mois, en fait presque deux, de réclusion forcée, je me sens plutôt l'envie de prendre congé, de sortir des dossiers d'assurance et des courriels aux institutions concernées par mon « cas », sans parler des appels pour régler les inévitables problèmes de communication ...

Comme j'aimerais aller marcher au parc ! Respirer l'air de l'extérieur, quitter mon intérieur ! Mais le parc est devenu trop loin pour mes capacités.

Le 6 novembre 2024

Pourquoi les « Trous du temps » ? Parler de trous, cela renvoie, par contraste, à une étoffe tissée serré, et là, je ne peux que penser à ma vie depuis ... Depuis toujours, il me semble. Par la force des choses ou par ma propre volonté ? Les deux à la fois, sans doute, dans la mesure où mes choix débouchaient sur un mode d'existence excluant la détente.

Mais je ne suis pas seule à m'être ainsi traitée. Entre autres, je me rappelle un texte de Nancy Huston où elle expliquait qu'il ne devait y avoir aucune interruption dans ses activités, qu'elle remplissait son horaire de façon à ne jamais y laisser place au temps libre, comme si une telle éventualité n'avait pas droit de cité dans sa vie.

Le 7 novembre 2024

Le mot « temps » est-il synonyme de « durée » seulement ?

Non, puisqu'il évoque aussi une époque, comme dans l'expression « C'était l'bon temps », ou une période, comme dans l'expression « Un temps heureux ». Mais le « mauvais temps » renvoie d'abord à une température maussade, tandis que « prendre son temps » fait plutôt référence à la vitesse à laquelle on exécute une tâche. Et là, on peut se demander si le temps ne serait pas perçu comme une matière solide, divisible à volonté en fragments.

Ce que je veux dire, moi, par « trous du temps », c'est un vide dans une suite ininterrompue d'actions-occupations. Un vide le plus souvent créé de manière impromptue, que l'on ne peut prévoir, qui surgit hors du contrôle de la volonté. Par exemple, les fois où j'avais planifié faire une course en deux heures, alors qu'il m'en a fallu beaucoup plus du fait que les autobus ne sont pas passés au moment prévu, que j'ai dû les attendre bien au-delà, ce qui m'a fourni l'occasion de disposer d'un temps non calculé. Dans ces moments-là, s'installe une vacuité. Forcée de patienter, je me livre à des pensées ou à des observations sur le mode vagabondage. Mon esprit note ce que voient mes yeux, entendent mes oreilles : les gens qui passent, les vrombissements de moteur, les sirènes d'alarme. Et des réflexions presque automatiques le traversent ou encore des interrogations. Ni les unes ni les autres ne se fixent, elles sont de passage, et je n'en retiens généralement rien. Sauf que, parfois de façon inattendue, elles me reviennent lorsqu'un nouveau fait, à elles relié par un fil invisible, retient mon attention.

Les « trous du temps » constituent donc une occasion de découverte non planifiée, d'évasion d'un système de pensée préexistant. Ils représentent une expérience de liberté sous réserve de ne pas me mettre en colère contre le retard qu'ils imposent à mon horaire, cette colère prenant alors toute la place dans mon espace intérieur. Échapper au temps, voilà ce qui entre en jeu dans les « trous du temps ». Car le temps sérieux, le temps entièrement orienté vers la réalisation d'objectifs traités en obligations, celui-là ne laisse aucune permission de vagabondage sur des pistes non balisées.

Hier et avant-hier, en après-midi, je me suis accordé le loisir d'une courte promenade sur la coursive, non tournée vers l'utile, l'intérêt immédiat. Et je me suis surprise à y prendre goût, je n'ai pas vu l'heure passer. J'étais partie ailleurs en quelque sorte, loin de mes préoccupations quotidiennes. L'énergie que j'y ai puisée ressemble à celle que j'associerais aux souvenirs d'école buissonnière. Une énergie salutaire, qui me tire d'une sorte de demi-sommeil permanent pour m'entraîner vers la vie, la vie-foison, la vie-étincelle, la vie qui fait virevolter les emplois du temps, gambade comme un torrent caché dans la fraîcheur de la forêt.

Sans doute à cause de l'existence de moniales que m'imposent les blessures causées par ma chute dans un autobus, je prends conscience d'une furieuse envie de me mettre à l'unisson des derniers soubresauts de l'été, de ses feux d'adieu précurseurs de l'automne. Je redeviens enfant, petite fille émerveillée devant les splendeurs, trop souvent inaperçues en temps normal, de la nature. Alors me remonte en mémoire une citation de Leibniz que me répétait mon père autrefois : « Le temps, c'est la mesure du mouvement », suivie de l'amère remarque : « Ce philosophe-là, c'en était un qu'on ne nous interdisait pas de lire ! », bien révélatrice de son époque.

Mais à propos du mouvement, me dis-je aujourd'hui, il y a celui qui en vient à se nourrir de lui-même et l'autre qui naît d'élan de l'âme. Le premier, poussé à l'extrême par la force de l'habitude, est une forme de dérèglement, il est le fait des gens qui ne savent pas s'arrêter. Quant au second, j'ai le sentiment qu'il peut ne pas être perçu à moins d'accepter d'y porter attention, comme lors d'un trou du temps.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 2024

Les trous du temps ne surviennent cependant pas toujours dans mes moments d'inoccupation non planifiés. Il arrive qu'ils fondent sur moi alors que je me trouve en pleine action ...

Le 8 novembre 2024

Non, les trous du temps ne se présentent pas invariablement sous la même forme. Parfois, ils découlent d'une envie irrésistible et soudaine en totale opposition avec des habitudes pourtant bien ancrées. Quand il n'y aurait pas de temps à perdre. Par exemple, je suis en train d'accomplir, presque mécaniquement, la tâche de laver la vaisselle, et l'idée me vient, tout d'un coup, d'aller m'asseoir dehors, sur mon bout de terrasse, pour respirer l'air frais.

Impossible de résister à cet appel ! Je m'accorde un moment de répit non planifié à demeurer immobile devant un paysage que je crois connaître par cœur, mais qui, je m'en aperçois alors, me réserve encore des surprises. Ma pensée flotte quelque part où il n'existe pas d'horaire, à la façon des nuages, je dirais, sous la poussée du vent. Car alors, le vent matinal est souvent de la partie. Rien ne m'est étranger, rien ne m'est familier pour autant. Si j'avais à définir un tel trou du temps, ce serait en le comparant à une bouffée d'air, la brise inattendue qui fait tourner inopinément la page d'un livre.

Parallèlement, quand je reprends mes esprits et arrête ma pensée sur une image du temps de mon existence, j'y vois deux grandes phases successives : un avant et un maintenant, le passé et le présent. L'avenir, lui, reste une inconnue malgré tous les efforts déployés pour le modeler ou le remodeler. Car l'humain, n'est-ce-pas? passe une grande partie de sa vie à se projeter dans un futur rêvé.

Le 9 novembre 2024

Paradoxalement, dans les trous du temps, quel que soit leur type, je prends le temps. Je vois les signes du changement des saisons, par exemple, auxquels je ne prêterais guère attention si j'étais occupée à mettre mon plan d'horaire en application stricte. En fait, je dirais que mon attention fait acte de présence, qu'elle échappe à l'éparpillement simultané qui la sur-sollicite habituellement, où il faut penser à tout sans rien oublier à chaque instant.

Aujourd'hui, après-midi, il fait beau, le soleil irradie, les nuages ont pris congé. Je suis de nouveau allée marcher sur la coursive de mon bâtiment avec ma canne. Mon dos me fait trop mal pour me permettre plus qu'un bref aller-retour. Mais je m'octroie tout de même un arrêt devant le bouleau

à proximité de mon appartement. Dans la lumière du jour, il resplendit, et je lui en sais gré. J'ai plus que jamais un furieux besoin de beauté.

Il faut dire qu'hier soir, j'étais plongée dans l'horreur à écouter la vidéo-conférence de cette avocate italienne qui établit des rapports pour l'ONU sur la guerre à Gaza. Il y était question de la complicité canadienne avec Israël, complicité que nous impose notre gouvernement du moment au nom d'intérêts économique-politiques inavoués. J'enrage de me voir confondue avec la masse inerte des colonisés jusqu'au tréfonds par le modèle américain d'appui à cette guerre. Ou serait-il aussi canadien – dans la mesure où il consisterait à ménager la chèvre et le chou sans prendre de position nette contre le génocide palestinien ?

Que puis-je, moi qui vis dans le plus grand isolement, aggravé par l'accident qui me cloue sur place, sinon de petits gestes individuels, poèmes, dons, signature de pétitions ? Continuer à vivre comme si de rien n'était alors que se poursuivent des massacres planifiés, l'infamie, me donne un sentiment que je n'aime pas, dans lequel je ne me reconnais pas. Moi qui ai, dans un passé aujourd'hui révolu, créé le premier groupe francophone au Québec d'Amnistie internationale, me voilà figée dans l'impuissance. Comment et que faire ?

Le 11 novembre 2024

Le temps de l'attente n'est pas un trou du temps. Je m'en suis rendu compte tout à l'heure, alors que mon fils devait venir me livrer mon marché à midi et qu'il est arrivé une heure plus tard.

Ai-je jamais pu supporter l'ici-maintenant du temps de l'attente ? Ce temps-là, c'est celui de la contrariété, puis de l'inquiétude – un problème serait-il survenu en cours de route ? Il ne peut en aucun cas être serein. Et, j'en ai pris conscience, il est impossible de l'habiter, je veux dire de centrer son attention, pendant son déroulement, sur autre chose qu'un questionnement, une incompréhension devant un fait qui apparaît d'emblée inexplicable. La situation d'attente ne laisse place à rien d'autre qu'à elle-même.

Aujourd'hui Jour du Souvenir, comment ne pas songer aux guerres qui nous menacent, aux massacres qui se perpétuent sans que nous y puissions grand-chose. En attendant mon fils, pour calmer mon anxiété, j'écoutais distraitemment une émission-radio où l'on présentait des pièces musicales écrites en périodes de conflit ; la plupart résonnaient sinistrement à mes oreilles, mais l'une d'entre elles évoquait une promenade parmi les *willows*, mot anglais dont je ne connaissais pas le sens. Après l'avoir cherché, je ne suis pas sûre de le comprendre tout à fait, mais cette musique, elle, tranchait avec les autres : elle parlait de douceur de vivre ... une sensation si difficile à éprouver à présent.

Le 12 novembre 2024

J'ai tant travaillé ce matin que je suis arrivée à l'après-midi épuisée, avec un mal de dos partant du bassin jusqu'aux omoplates. Justement, je me demandais quel rapport établir – et s'il y en a un -- entre la douleur et les trous du temps. Arrangée comme je suis aujourd'hui, c'est elle, la douleur, qui m'occupe tout l'esprit.

Le 19 novembre 2024

Ce matin, vif désir d'aller marcher sous les sapins du parc voisin avant de me mettre à l'écriture – un risque à courir, avec mes jambes chancelantes. En fait, depuis quelques jours, je me dis qu'il n'y a plus rien à écrire sur les trous du temps. Et je m'accuse, intérieurement, d'une recherche coupable d'évasion afin d'échapper à mon mode de conduite habituel -- même si je le juge hautement utilitariste, influencé qu'il est par la mode contemporaine de soumettre toute action à un plan. À huit heures, lever après avoir petit-déjeuné en écoutant les nouvelles et jeté un coup d'œil rapide sur ma lecture en cours, Montaigne éternel, vaisselle jusqu'à huit heures et demie, puis remise en ordre de mon lit en prenant soin de bien effacer tous les plis de la nuit, après quoi connexion de mon ordinateur afin de me livrer toute entière à mon courriel du jour sans me borner, là seulement, à une limite de durée. Ensuite, toilette qui me prend environ 30 minutes, suivie d'exercices réduits, eux, à 15, et d'un choix de vêtements pour la journée, selon la température extérieure. Le temps de m'habiller, il est généralement autour de 9h30. Alors, je fais des téléphones pour régler diverses questions urgentes et m'aperçois, passé midi, que ces appels, tout comme le courriel, mais de façon moins agréable, ont englouti ma matinée en entier.

Aujourd'hui où j'ai décidé de revenir à mon journal d'accidentée, je me suis donc permis un congé préalable en allant saluer mes amis, les sapins. Ce sera ma première marche hors de mon immeuble. Étonnamment, j'y suis arrivée. J'avais trop besoin du calme qui émane d'eux, sans doute à cause de leur pérennité. Ils sont là, au rendez-vous, depuis toujours – du moins, que j'en aie le souvenir – et y resteront, je n'en doute point.

Me voici à présent revenue devant la page nouvelle qui m'attendait. Alors que ce qui me vient à l'esprit est une contestation même de mon sujet. Y a-t-il vraiment des trous du temps ou s'agit-il d'une invention face, précisément, à toutes les contraintes qui rétrécissent mon temps. Ces contraintes, ne devrais-je pas plutôt les appeler « discipline de vie » sans quoi aucun projet d'envergure ne peut être réalisé ?

Me ressaisissant, j'ai voulu par ailleurs m'astreindre à décrire de quoi seraient remplis – est-ce là le terme juste ? – les trous du temps s'ils existent bel et bien. Et alors, j'ai levé les yeux de ma page blanche et aperçu, à travers ma fenêtre, une enfant confiante toute à la joie de la découverte, chantonnant tandis qu'elle joue à se déplacer sur une vieille planche à roulettes. Je me suis rappelé avoir entendu plus tôt la voix de ma petite voisine pakistanaise alors que je faisais mes exercices quotidiens. Pour cette fillette, me suis-je dit, le temps n'est que la manifestation des incompréhensibles obligations dictées par l'adulte auxquelles elle échappe par le jeu. Mais elle-même rompt parfois avec son occupation du moment, soit par ennui, soit parce qu'elle est tombée et en a perdu son élan.

Les trous du temps, quant à moi, je les vois comme des moments de grâce survenant de façon imprévisible, au hasard des activités du jour. Ma pensée, dans ces espaces privilégiés, musarde à son aise, s'accrochant parfois, souvent même, à des interrogations à peine conscientes qui resurgissent à l'improviste. Il arrive qu'une réponse se présente aux questions ainsi soulevées, comme une image à l'écran. Une grande satisfaction en découle, mais, telle l'image, elle disparaît aussitôt pour laisser place à des réflexions soudaines à propos soit d'observations engrangées dans ma mémoire, soit de problèmes apparemment insignifiants, mais dont le caractère énigmatique m'amène à les réexaminer.

Mes trous du temps ne sont d'ailleurs pas que cela. Dans une sorte de spectacle intérieur, ils me représentent des choses vues ou entendues sous la forme de lieux de beauté secrets ou de paroles précieuses prononcées sans paraître y prendre garde par certaines personnes estimées de moi. Souvent, il m'arrive de penser ainsi à des femmes qui ont marqué ma vie, Vicky, Monique, Honey, Chiara, Madeleine, Berthe, Doris, sans doute d'autres personnes aussi, mon père, par exemple, cet homme aimé pourtant responsable de la plus grande déception de mon existence.

En parlerai-je ici ? Non. Je n'y suis pas prête. Il est des désillusions qui ne sauraient s'enfermer dans la gangue des mots, dont, quand le cœur n'y est pas, ne peuvent m'apparaître que les limites.

Mais que revois-je encore dans mes trous du temps ? Peut-être des liens inattendus entre de petits faits anodins et le réexamen de problèmes restés irrésolus tout au fond de moi. De ces problèmes, l'histoire de vie de mon père – voire de l'ensemble des adultes dont je dépendais enfant pour mon éducation et mon bien-être tant physique que mental – fait partie.

Il n'est pas de ce monde, ai-je conclu, l'accès à la totalité du sens à donner aux actions de l'Autre, quiconque soit-il.

Le 20 novembre 2024

Le spectacle offert dans mes trous du temps est changeant. Il arrive ainsi que l'image de beauté cède la place à celle d'une forme de tribunal où j'examine la justesse d'un choix fait à une période lointaine de ma vie. Quand je dis « choix », il faudrait peut-être trouver un autre terme. En réalité, il s'agit alors de trancher si oui ou non mon opinion sur un événement ou une situation tenait compte de tous les aspects entrant en cause. Décider, par exemple, si ma posture ancienne de distanciation d'avec la promiscuité vécue dans la maison familiale par suite de l'habileté de mes deux parents à produire, pratiquement chaque année, un nouveau rejeton, si cette posture n'était pas une stratégie de survie.

Nous dormions à trois filles dans une même chambre surencombrée, c'était là une « normalité » impossible à contester, force des choses oblige. Bien que nous vivions – grâce à la générosité de mon grand-père maternel qui l'avait achetée – dans une vaste demeure de campagne, il était ardu d'y trouver un coin tranquille pour le repos, le silence et la solitude créatrice.

Mon réflexe d'autoprotection fut de fuir le plus souvent possible, l'hiver, en forêt sur mes skis de randonnée, l'été, au creux de la grotte-refuge que je m'étais dénichée, sur ce que nous appelions tous « Le Rocher ». Cette bosse de terrain située au bord du fleuve devait, selon mon souvenir, faire près de cinq cents mètres en longueur et une centaine en largeur. Il y poussait des fleurs sauvages, merveilleux églantiers odorants, qui sont encore bien installés dans ma mémoire, et différentes variétés d'arbres feuillus, mais surtout, il me semble, conifères, lesquels formaient ensemble un bois assez touffu pour ne pas s'y faire remarquer. J'avais trouvé là un refuge, dans un creux au sol moussu où je pouvais laisser errer mon imagination au gré de ma fantaisie.

C'était un simple trou du relief que j'avais baptisé « grotte » parce qu'il était assez profond pour me servir de cachette sûre, me mettre à l'abri du tumulte familial.

Dans la nuit du 20 novembre 2024

À l'époque, il était entendu que les mères ne pouvaient pas se tromper. Or, la mienne me reprochait sans cesse de n'être pas aimable, défaut à ses yeux impardonnable. À travers ses récriminations, je sentais qu'elle me jugeait anormale faute d'accepter de porter le masque de l'amour de convenance. Il aurait fallu que je la seconde docilement ou plutôt que je la remplace dans son rôle pour me soustraire à son verdict de culpabilité.

Mais coupable, l'étais-je vraiment ?

Cette femme voyait sa vie lui échapper sous le poids du service domestique d'une maisonnée disproportionnée. Ses enfants, par ailleurs, devaient lui sembler des monstres, dans la mesure où elle concevait le savoir-être, la bonne conduite comme des dispositions innées qu'il ne lui appartenait pas d'enseigner. En elle, grondait une révolte quasi-permanente. Au moment de la préparation du repas, je l'entendais maudire à mi-voix, mais ouvertement, sa progéniture, son mari et la famille de ce dernier.

Au nom de quel droit voulait-elle se décharger de son fardeau sur moi ? J'étais placée de force devant une souffrance qui me retombait dessus. La fuite était bel et bien la seule solution, que serais-je devenue autrement ?

Réfugiée dans ma grotte, je passais en revue des vexations, des remontrances, des sarcasmes dont je n'étais pas alors équipée pour comprendre la provenance.

Le 22 novembre 2024

Hier, à la faveur d'une course à la banque, puis à la bibliothèque, place Frontenac, le trou du temps qui est venu à moi, m'a offert un tout autre spectacle. Dans l'attente du bus pour rentrer chez moi, je m'étais assise sur un banc d'où la vue porte sur une dénivellation arborée. Et, tout d'un coup, j'ai pris conscience du pépiement ininterrompu de petits oiseaux – des moineaux, sans doute – qui picoraient là, plongeant leur bec au milieu d'un tapis de feuilles mortes parsemé de détritiques jetés au hasard par des citoyens insoucieux. Ce concert improvisé dominait le grondement continu de la circulation motorisée sur la rue adjacente, au bas d'un escalier, tout près.

Et mes pensées m'ont entraînée vers un autre paysage arboré, celui d'un parc, à proximité d'une artère très passante où j'allais faire une marche quotidienne avant d'écrire chaque matin, il y a de cela maintenant plusieurs années. Dans le quartier que j'habitais, la promenade tant à pied qu'à vélo était facilitée par des rues tranquilles servant de salles de concert aux oiseaux de passage. Sur toute la longueur de ce parc, non loin de chez moi, courait une allée bordée de grands arbres à l'épaisse canopée, qui longeait le fleuve en contrebas. Et je me souviens du chant du vent, tout au cours de ma balade. De l'odeur entêtante des églantiers aussi. Comme autrefois, dans ma grotte.

Les paysages préservés des grandes cités sont de précieux joyaux, des oasis où l'âme et l'esprit peuvent trouver à la fois repos et stimulation. De leurs recoins solitaires se dégage un air de liberté qui vous prend par le cœur pour vous entraîner vers un pays sans frontière, bien au-delà des soucis

et tracas du quotidien, loin du temps lourd de l'angoisse éprouvée face à des lendemains incertains.

Moi qui ai vécu mon enfance dans une campagne profonde, n'ai pas le regard attendri des citadins sur les espaces ruraux. Je n'ai pas oublié l'agriculteur si taciturne d'en face, ni sa femme, mère de cinq enfants, dont le sourire était empreint d'une douleur secrète. À l'écart des milieux urbains, dans de grandes demeures patriarcales, couvent des drames silencieux sous les apparences de ces bonheurs normatifs qui réjouissent tant les moralisateurs de tout poil, sous leur masque de bons patriotes et de citoyens respectables.

Le 26 novembre 2024

Les trous du temps ne seraient-ils que des pertes de temps déguisées ?

Je reviens d'une marche dehors, par temps de pluie, sur la coursive. Parvenue aux deux bouleaux qui marquent ma limite actuelle d'accidentée-obligée-à-prendre-des-précautions, je me suis arrêtée pour contempler les gouttes d'eau restées accrochées à leur ramure. Petites bulles de lumière à la transparence magique comme des lumignons d'un Noël précoce apportant en cadeau la douceur de leur présence aux branchettes noircies par la pluie.

Ainsi, les trous du temps ne sont pas une perte de temps, mais plutôt l'expression d'une voix émanant des profondeurs qui demande à s'exprimer d'urgence dans des moments d'accaparement par un surcroît d'occupations accomplies sous pression, quand nous avons le sentiment de ne plus avoir aucune minute à nous.

Ce sentiment, le monde de maintenant nous donne souvent l'occasion de le vivre. En fait, il jaillit d'une accumulation de pertes de temps, par exemple, au téléphone avec des représentants de compagnies géantes aux services desquelles nous n'avons guère le choix, souvent, de ne pas nous soumettre. Le téléphone mobile, l'ordinateur, les outils de communication moderne, lorsqu'ils ne fonctionnent pas comme ils devraient, deviennent des mécaniques compliquées qu'il faut des heures, des jours, des semaines, des mois même à remettre en état. Plus ce monde s'accélère, plus son fonctionnement se fragilise : les objets censés nous libérer du temps nous en prennent au contraire de plus en plus. Si bien que des moments de lucidité s'imposent pour nous permettre de retrouver le goût du temps, non pas à perdre, mais à savourer pleinement.

Et c'est quand nous nous trouvons inopinément à l'arrêt que nous nous mettons en condition de vivre un de ces trous du temps qui nous parle d'un nous curieux trop souvent muselé. Au bas d'une reproduction de Gauguin affichée dans ma chambre d'étudiante, étaient posées les trois questions fondamentales : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? Parvenue au grand âge, je me rends compte qu'à la dernière, aucune réponse sûre ne me semble pouvoir être apportée.

De la fillette candidement croyante que je me rappelle avoir été, je m'aperçois m'être détachée au fil des années – sans pour autant avoir découvert à quoi tient la vie. Si je reste toujours fidèle à l'idée d'un Dieu créateur, je ne vois plus, dans la religion de mon enfance, qu'une suite d'élucubrations moralisatrices démenties par les comportements des gens d'église eux-mêmes.

Donner un sens à son existence est un impératif auquel j'aspirais et dont la poursuite m'a guidée tout au long de mon parcours ici-bas. Mais le problème que cela me pose est lié justement au mot « ici-bas ». En d'autres termes, y a-t-il un au-delà ou tout s'arrête-t-il avec la mort ? J'ai tendance à penser que nous avons tant besoin de l'immortalité que nous nous en inventerions une à tout prix pour échapper à notre terreur du néant.

Le 29 novembre 2024

Les trous du temps ne sont pas garantis. On ne peut s'en faire des affidés ni par ruse, ni par force, ni par séduction. De fait, lorsqu'ils adviennent, on ne s'en rend pas nécessairement compte. Cela, parce qu'une fois qu'on y est entré, l'esprit se concentre sur une forme de contemplation qui ne laisse place à aucune distraction. Si un petit malin d'entrepreneur voulait s'en approprier la clef, il ne pourrait y parvenir. Car les trous du temps ne se comparent pas à une maison, à un espace défini. Ils ressembleraient plutôt à un état de totale vacuité, de liberté.

Lorsque le temps pèse lourd sur nos épaules, sur notre dos, qu'insensiblement, il ne nous laisse plus le loisir de respirer à l'aise, il arrivera que l'on se sente frustré de ne pouvoir accéder à cet état béni. On aimerait le déclencher à volonté. Rien à faire, il se dérobera d'autant plus qu'on mettra d'acharnement à le rechercher. Les trous du temps ont ceci de particulier, dans le monde mercantile et utilitariste où nous sommes immergés jusqu'au cou, qu'ils sont totalement, absolument gratuits. Il existe néanmoins un moyen de créer l'occasion de leur survenue, un moyen simple, mais pas nécessairement bien coté des gens occupés que nous sommes par la force des choses.

Ce moyen consiste à s'octroyer une petite marche au-dehors, là où poussent au moins quelques arbres ou arbustes, fussent-ils dépouillés de leur feuillage par l'hiver. Peu importe qu'il pleuve, neige, vente ou fasse tempête, le contact avec l'air de l'extérieur opère, si l'on se met en condition de l'accueillir par une sorte de balayage des préoccupations entassées dans notre tête comme dans un placard encombré et peu souvent nettoyé. Il libère notre attention prisonnière, nous fait redécouvrir l'insatiable soif de connaître propre à l'enfance – ou qui sait ? au grand âge aussi.

Mais il fait gris, moche, comment désirer sortir alors ? objecterez-vous peut-être. Le désir justement, répondrai-je. Celui de rompre avec le quotidien prévisible, de donner la permission à son regard de s'attarder à l'infiniment près ou loin, de petites gouttes d'eau cristallines accrochées aux ramilles d'un bouleau nu dépouillé de ses feuilles, ce ton de mauve bleuté que prennent les montagnes à l'horizon, les formes fantasques de gros nuages bien adossés au soleil qui se musse derrière eux.

Bien sûr, en ville, la vue n'est pas parfaite, il y a ces constructions bétonnées sans grâce qui la bloquent à plaisir, avec leurs enseignes au néon annonçant le profit à tirer de notre civilisation. Un conseil, faire comme s'ils n'étaient pas là, les effacer en esprit du tableau. Mais la circulation, elle, le grondement incessant des véhicules à moteur, impossible de l'éteindre ! Eh bien ! sachez-le, il n'est pas continu. Quoi que vous en pensiez, prêtez l'oreille à ses interruptions où s'instaure un silence, un point d'orgue parfois, comme dans une symphonie. Si vous êtes tout yeux, tout oreilles, peut-être alors se présentera-t-il à vous un interlude, un trou du temps.

Le 19 décembre 2024

À vrai dire, les trous du temps pourraient bien n'être qu'un espace neutre, une zone franche où l'inquiétude, l'angoisse, la culpabilité seraient interdites de séjour ? Où la pensée pourrait se déployer librement, à l'abri des tentations d'auto-dénigrement ou de survalorisation de soi. Un abri, c'est cela, un refuge, un havre, mais aussi, peut-être, une rampe d'envol.

J'ai toujours été divisée entre le Nord et le Sud, le premier pour sa proximité du sacré, le second pour sa passion à vif. Tantôt l'un, tantôt l'autre m'a retenue. Il me fallait vivre un paroxysme. Mais je n'y restais pas ancrée longtemps. Ne pas se fixer quelque part, garder le rythme du mouvement, l'impression du voyage perpétuel ou plutôt les impressions, car, pour être vives, elles n'en sont pas moins fugaces, comme lorsqu'on regarde défiler le paysage par la fenêtre d'un train.

L'immobilité – ou ne s'agirait-il pas plutôt de l'immobilisme ? – n'a cessé de me faire peur tout au long de mon existence. Mais ne m'est-il pas arrivé de soupirer, de languir même après la tranquillité ? Chaque palier d'arrêt d'un escalier ascendant n'est-il pas important pour permettre de continuer sa montée ? Mais alors, est-ce toujours pour avancer vers le haut ?

Dans l'espace d'un trou du temps, je ne suis pas sûre qu'il y ait un haut et un bas, une ascension ou une descente. Je me plais à imaginer qu'on s'y trouve comme dans une espèce de dimension autre. Peut-être là, le Nord et le Sud se confondent-ils, pourquoi pas après tout ? Et qu'en est-il de la notion de temps ? C'était hier qu'à quinze ans, j'ai désiré mourir pour la première fois.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre 2024

J'ai compris très tôt que, pour rester en vie, il était primordial de se « débrouiller ». Il régnait dans la grande demeure familiale une atmosphère de contentieux entre mes deux parents, quelque chose qui les opposait l'un à l'autre, ma mère retranchée dans un silence boudeur, mon père placide comme si de rien n'était répétant son mantra favori : « Tournons la page ».

Tous les ans ou presque leur naissait un nouveau rejeton. Ils contribuaient ainsi à ce qu'à l'école et à l'église, on appelait fièrement « la revanche des berceaux ». Je comprenais vaguement qu'il s'agissait d'une priorité incontournable, peupler le pays pour ne pas disparaître, tenir bon face à l'envahisseur anglais.

Étrangement, lors des repas qui nous rassemblaient, nous, les enfants, autour de l'immense table de la salle à manger dont elle occupait tout l'espace, la langue de l'envahisseur servait à nous cacher des vérités pour adultes seulement. C'étaient là entre eux des moments de rapprochement, l'affirmation d'un savoir partagé, exclusif, bref supérieur.

Un soir, je me souviens qu'on nous avait rhabillés à la hâte pour aller chercher des photos à la boutique spécialisée en développement de clichés du gros bourg voisin. Que représentaient-elles, sans doute la gloire de constituer une famille nombreuse. Certains de nos voisins du village, le chauffeur de taxi, par exemple, l'emportaient sur nous, cependant, avec une progéniture approchant de la vingtaine.

Dans la journée, alors que mon père était au travail, ma mère se lamentait beaucoup. Elle se disait accablée par les tâches domestiques et n'aimait pas nous voir rester « dans ses jambes » selon son expression. Nous étions tenus d'aller jouer dehors, de ne pas rester à traîner ou à rêvasser à la maison. C'était un sujet de dispute récurrent avec son mari que le fait de ne pas avoir de bonne. Une auxiliaire de ménage venait de temps à autre qui s'occupait également de repasser et de préparer des tartes de sa main experte, mais ce n'était pas suffisant. Avec le temps, il apparut que la raison d'un manque d'aide aussi criant était, pour mon père, une question d'économie. Ma mère, lorsqu'elle était hors d'elle-même, lui faisait alors remarquer que l'argent sortait sans frein de ses poches lorsqu'il se réapprovisionnait en bouteilles d'alcool fin.

Tous les deux étaient issus de familles aisées et urbaines. Mes grands-pères de l'un et l'autre côtés, appartenaient à la catégorie des hommes forts et instruits de la nation, qui s'étaient enrichis « à la force du poignet ». L'un était devenu membre du Parlement et possédait une étude de notaire dans le quartier financier de la métropole. L'autre, après avoir œuvré comme professeur d'université, s'était transformé en entrepreneur florissant, constructeur de maisons dans un quartier bourgeois de la même métropole. Chacun était parvenu à la réussite économique et sociale.

Nous étions, quant à nous, les descendants d'un couple en rupture avec le monde embourgeoisé de la grande ville, lequel avait choisi d'aller vivre en région éloignée. « Choisi » était peut-être un grand mot pour désigner son installation, dictée par la conjoncture économique, dans une ville-champignon en voie d'industrialisation. Ils s'étaient mariés à l'aube de la Seconde guerre mondiale. Lui avait trouvé un emploi d'avenir dans la prometteuse usine d'aluminium d'Arvida, créée par un magnat américain qui s'inspirait des valeurs libérales et socialisantes d'une fraction progressiste de l'Angleterre de l'époque. Cet homme d'affaires visionnaire mettait à la disposition de ses cadres-ingénieurs, afin de les retenir à son emploi, une maison de fonction dans un quartier de toutes pièces créé sous son impulsion. C'est dans l'une d'elles que s'établit le jeune couple, sur une rue calme à proximité d'un ravin non clôturé où, quelques années plus tard, allait tomber mortellement leur première fille à l'âge de deux ans et demie.

Ce drame mit fin pour la petite famille, alors composée de trois enfants, à une existence jusque-là placée sous les meilleurs auspices. S'ensuivit une période d'errance dans des bourgades nouvellement industrialisées elles aussi, mais dont le milieu n'avait rien à voir avec celui de leur coquet lieu de résidence antérieur. Au bout d'une période de vie à la dure, mon père dénicha un poste stable dans un petit village du bas de la rive sud du fleuve. Née trois mois avant le décès tragique de ma sœur aînée, je n'ai de souvenirs que de ce village aux mœurs conservatrices fortement enracinées.

Il y avait là une école normale qui avait institué des classes dites d'application pour les élèves-maîtresses. C'est dans cet établissement qu'après mon année de maternelle au domicile privé d'une dame du village, je fis mes débuts scolaires. Alors fut vite renforcée ma leçon première sur la débrouillardise. J'y découvris en effet que le monde des enfants n'avait rien d'idéal et que le fait d'être une élève brillante et docile m'exposait au danger. Je me rappelle avoir été jetée sur un tas de fumier en cachette des Sœurs par deux garçons imbus déjà de leur statut de dominants. Avec le temps, je devais aussi apprendre une partie de ces choses cachées dont mes parents ne

parlaient qu'en anglais, par exemple, que les prêtres avaient de drôles de pratiques sur la personne des petits garçons.

Le soir où mon frère aîné, profitant d'une sortie chez des amis de nos parents, après m'avoir arraché mes vêtements brutalement, posa ses pattes sur moi, je compris qu'il n'y avait pas que les petits garçons à subir un abus. Dès lors, je sus qu'il ne s'agirait plus seulement de se débrouiller, mais surtout de « filer doux », comme disait mon père dans ses moments de colère, si je voulais assurer ma protection.

En somme, ne pas mourir, ce n'est pas vivre, mais survivre, telle fut ma deuxième leçon de vie.

Le 3 décembre 2024

Filer doux, cela voulait dire : se faire toute petite, ne pas attirer l'attention, s'effacer, disparaître.

Pareil comportement n'était pas dans ma nature. Je me signalais entre autres par des accès de colère qui, toujours selon mon père, n'avaient rien de féminin. Je ne voulais pas comprendre qu'il est des vertus spéciales pour les filles et des défauts permis pour les garçons. Pareille incohérence chez les grandes personnes, me rendait folle furieuse. Comment pouvaient-elles prêcher une chose, par exemple, l'équité ou la vérité, et faire son contraire, en somme, tenir des paroles en l'air ? Était-ce parce que nous étions des enfants et que les enfants, selon elles, n'avaient pas de tête ?

Il n'empêche, je n'en démordais pas : au sein de la famille, tous n'étaient pas traités de la même façon. Il y avait des passe-droits évidents pour mes frères, dont la permission de sortie était manifestement élastique sans que cela porte à conséquence. Ils pouvaient monopoliser le vieux tourne-disque familial pour écouter à leur guise une musique « made in USA » qui mettait à mal tous les codes des compositeurs classiques tant révéérés par mon père. Pire, ils se permettaient impunément d'ignorer les sermons de ce dernier.

Être née fille, voilà où se situait le défaut que seule pouvait racheter une conduite féminine, dresser la table, faire le service pendant les repas, desservir, laver la vaisselle et l'essuyer, puis la ranger aux bons endroits, bercer le bébé nouveau-né pour le calmer, l'empêcher de pleurer ou de geindre, bref, en toute circonstance, seconder la maman. Normal ? Sans doute puisqu'elle avait droit au titre de reine du foyer, expression qui devait définir mon propre avenir selon les canons de l'époque.

Mais, je le savais, j'avais une mère malheureuse de son sort qui se lamentait, marmonnait, pestait, grondait, maudissait, rêvait de s'en aller. Je comprenais que, grande amatrice de romans d'amour, elle jugeait que le sien, de roman, ne correspondait pas. Aucun livre à l'école ni d'ailleurs à la maison ne montrait jamais une femme enragée. Mais une légende connue de tout le village voulait qu'une telle femme, possédée par le démon, ait été refoulée sur un de ces îlots rocheux dont les abords du fleuve étaient parsemés et qu'elle y était morte sans rédemption possible.

Il y avait donc intérêt à apprendre à filer doux quand on était née fille. Mais, avec moi, Dieu sait pourquoi, cela ne marchait pas. Il m'apparaissait que tout ce monde autour de moi n'était fait que de contradictions. Dieu était amour, nous enseignait-on. La haine, l'esprit revancharde étaient

pourtant la règle entre nous, la loi du plus fort l'emportait toujours, malheur aux enfants qui se comportaient en « fillottes ».

Le terrain des gars était sacré, rien ne perçait des activités qui s'y pratiquaient. Parfois, cependant, éclatait un scandale public, carreaux cassés chez des voisins, gros mots à l'adresse d'un commerçant honnête, grimaces et insultes lancées à une vieille passante protestant contre le passage en trombe d'un vélo sur le trottoir ... Dans la vaste salle de bains du rez-de-chaussée, sur un porte-serviettes, étaient suspendues deux courroies de cuir qui servaient alors à châtier les coupables. Jouer à imiter les « vrais hommes » n'était pas sans danger non plus.

Dans la nuit du 4 décembre 2024

Dans les trous du temps, le temps est en suspens, il n'y a plus d'avant ni d'après, y a-t-il même un pendant pleinement conscient ?

Il a neigé aujourd'hui, et la joie que j'en éprouve est intemporelle. Les flocons qui tombent recouvrent de blanc toutes les laideurs, les horreurs. Je ne veux plus penser à l'état de ce monde dont je suis, seul compte l'instant pur recréé par la venue de la neige. Pas d'hier, pas de demain, arrêt, pause, douceur d'un moment de paix arraché au temps.

Le 6 décembre 2024

Un trou du temps est revenu me visiter. Ce matin, tôt, sous la forme d'une sensation jamais oubliée, celle de la glisse sur une pente enneigée, non pas d'une couche mince comme le plus souvent de nos jours, mais épaisse au point de devoir creuser profond pour retrouver le sol nu. L'endroit était très fréquenté par des parents du voisinage immédiat ou éloigné, accompagnés de leur progéniture. Nombreuse ainsi qu'il se devait à l'époque.

Ces journées-là, le soleil était éclatant, il fallait se garder de le fixer. Il y avait une foule de luges de toutes les tailles, des petites, des grandes et de très grandes, toutes en bois, certaines décorées de pompons aux couleurs vives, le rouge ayant la préférence. Quant aux enfants, il y en avait de très jeunes, mais aussi des presque adolescents.

Parmi ceux-ci, régnait l'indescriptible euphorie rattachée à l'effort de grimper au plus vite la pente vers le haut afin d'être les premiers à amorcer une descente. Il en était qui glissaient en s'aidant de leurs mains dont ils pressaient la neige durcie à coups répétés pour servir d'accélérateur. Des cris de joie saluaient l'arrivée, parfois aussi les pleurs d'un petit tombé en plein milieu du trajet, qui s'était fait rattraper sans douceur en chemin.

Une sensation de joie triomphale accompagnait les descentes réussies. Elle s'exprimait par des hurlements de triomphe, des rires, des exclamations enthousiastes visant à encourager ces pauvres compétiteurs dont la traîne sauvage, comme on disait alors, insuffisamment fartée pour la charge qu'elle transportait, prenait du retard, forçant un plus grand à se lever pour pousser. Énergiquement, il va de soi !

J'aimais plus que tout ces moments où je puisais une forme de sentiment d'allégresse sans mélange, à nul autre comparable. Nous étions là, nous, les enfants, hors du champ des reproches, des quolibets, des remarques pédagogico-venimeuses, concentrés sur l'effort à déployer pour faire de telles journées une aventure du côté du plaisir d'être bien en vie. Là, certaines grandes personnes, étonnamment, semblaient redevenir petites, criant, riant, s'exclamant tout comme nous. Dans mon for intérieur, j'appelais ce phénomène : magie de la neige.

À l'adolescence, la mère d'une amie qui me tenait en grande estime, m'offrit quelques livres, parmi lesquels un recueil des poèmes d'Albert Lozeau, un auteur tout à fait oublié aujourd'hui. Je me souviens de l'un de ces poèmes, intitulé « Effets de neige et de givre » où il décrit ainsi le paysage d'hiver qu'il aperçoit depuis la fenêtre de sa chambre de tuberculeux alité :

Ma vitre, ce matin, est tout en feuilles blanches

En fleurs de givre, en fruits de frimas fins, en branches

D'argent, sur qui des frissons blancs se sont glacés

(L'Âme solitaire, 1907)

À sa relecture, je le plains de n'avoir pu connaître l'explosion de bonheur intérieur que m'ont fait vivre les jours de glisse de mon enfance. Aujourd'hui qu'accidentée, je n'ai plus la même mobilité, je comprends toute la tristesse qu'il y a à être privé de la capacité de se mouvoir sur les pentes neigeuses.

Le 9 décembre 2024

Comment aurais-je pu imaginer qu'à la veille de prendre mes vacances annuelles en France, j'aurais un accident qui m'en empêcherait temporairement, sinon définitivement ? Non, cela n'arriverait pas. Poussée par l'espoir de retrouver une marche normale, je me suis aussitôt créé mon propre programme de réhabilitation : sortir tous les jours, augmenter progressivement la distance à parcourir, laisser mes pensées errer librement dans l'ici-maintenant. Or, après trois mois, certes, je marche, mes essais de promenade sur la cursive – et même quelquefois au-delà -- fonctionnent, mais je ne peux m'y adonner que brièvement avant qu'un mal de dos ne vienne me rappeler mon état d'éclopée. Et ce mal de dos s'accompagne de douleurs au bas de ma colonne vertébrale, à l'emplacement de la fracture. Si fortes qu'il m'est impossible de ne pas en tenir compte. Je n'ai d'autre choix alors que d'arrêter de bouger.

Rester immobile, du plus loin que je me rappelle, m'est toujours apparu comme une punition, mais aussi comme une menace. Si tout déplacement m'inflige maintenant une souffrance physique, le fait d'avoir à rester sans rien faire déclenche en moi une réaction de presque panique. L'immobilité débouche-t-elle systématiquement sur un immobilisme, une plongée forcée dans une sorte de néant de l'être ?

Dans l'expérience que je vis actuellement, je reconnais des peurs anciennes. Avec la perte ou, dans mon cas, la diminution de la faculté d'aller où l'on veut, quand on veut, si l'on veut, c'est ma liberté qui est remise en cause. Je me soumetts à des tests d'endurance afin de repousser les limites

imposées par ma chute sur le dur plancher d'un autobus. Sans cesse est présente à mon esprit la question : arriverai-je à faire mentir le mauvais sort qui m'a ainsi frappée ?

Ô ironie, me reviennent en mémoire des sensations éprouvées lors de mes longues randonnées à vélo. C'était aussi, par elles, un mauvais sort que je voulais conjurer, la solitude, l'isolement d'une femme abandonnée, laissée à ses seules ressources, Et Dieu sait si ces randonnées m'ont aidée en ce qu'elles m'apportaient de découvertes de paysages, de lieux qui seraient restés inconnus de moi autrement ! Sur mon vélo, je triomphais du mal de vivre, du vague à l'âme, je traversais à coups de pédale des espaces dont la beauté m'était réservée, je m'enivrais de l'unique pouvoir de recréer le monde selon mon seul regard.

Le 10 décembre 2024

Ce matin, les branches des bouleaux au bord de la coursive où je fais mes tests de marche, sont toutes recouvertes d'une gaine de givre. Cela leur donne un aspect presque irréel, pour ne pas dire féérique, sur fond vert foncé d'épinettes géantes. On en oublierait le gris bâtiment institutionnel qui bloque la vue derrière. Sur la neige, par-dessus les dalles de ciment, il y a une couche de glace craquante. L'air est frais, mais pas vraiment froid, bien que saturé d'humidité après la pluie de la nuit.

Devant ma porte, j'ai trouvé un sac qui contient une veste d'hiver à ma taille, sûrement coûteuse. Aucun mot ne l'accompagnait, si bien que je ne sais comment interpréter pareille trouvaille. Est-ce un cadeau, mais de quelle provenance, un oubli ou quoi d'autre encore ? J'avoue ne savoir qu'en penser... Il existerait donc, dans mon immeuble, des bienfaiteurs anonymes inconnus ?

Le mot « abandonnée » venu sous ma plume spontanément hier, me poursuit. Il me rappelle la remarque de mon co-directeur de recherche au doctorat : « Vous avez des symptômes d'abandon ». Et quand j'essaie de relier ce mot à quelque événement de mon passé, je remonte systématiquement à la période troublée qui a suivi ma naissance.

J'avais trois mois lorsque ma sœur aînée est morte, elle, deux ans et demie, je l'ai dit plus haut. Tombée dans un ravin où coulait un ruisseau aux eaux gonflées par la débâcle du printemps selon la version de mon père – qui était pourtant au travail à ce moment. On était en avril, ma mère l'avait laissée aller jouer dehors sous la garde de son grand frère de cinq ans. Que s'est-il passé au juste, personne, semble-t-il, ne l'a jamais su sinon le grand frère, le gardien, lequel aurait mis -- seule chose à peu près sûre d'après une connaissance de la famille, témoin digne de foi -- un bon moment avant de venir avertir de l'accident.

Bien des années plus tard, ma mère s'est plainte devant moi à une lointaine cousine, de n'avoir pu faire le deuil de sa première fille disparue, car elle avait un bébé naissant qu'elle devait allaiter. Le bébé, c'était moi. En thérapie, j'ai revu une face de femme grimaçante et hurlante au-dessus de mon berceau. Est-ce de là que m'est venu, en une circonstance où je faillis perdre ma fille, le sentiment que c'était moi qui aurais dû mourir alors ? Une fois adulte, je me suis demandé pourquoi, dans les albums de photos de l'époque, il n'en existait aucune me montrant dans les bras de ma mère ou à ses côtés. C'est dans ceux de mon père ou de son frère, mon parrain, que j'apparais alors. Elle leur avait refilé son rôle, me dis-je plus tard à la lumière de son comportement

envers moi, méfiant, désobligeant, hostile même comme ce jour où elle s’amusa à me contrefaire lorsque je chantais – pour mon malheur, j’avais hérité de la voix de mezzo de ma grand-mère paternelle qu’elle n’aimait pas.

Et l’abandon s’est répété lors de ma première expérience amoureuse avec un soi-disant artiste qui vendait ses œuvres sur une rue touristique de la capitale où je faisais mes études en Lettres françaises à l’Université. Il s’affichait comme un être libre, insoucieux des conventions et règles sociales. Je me suis entichée de lui dès notre prise de contact. Il me subjuguait et eut tôt fait de s’en rendre compte, me laissant très peu connaître de sa vie réelle sinon qu’il travaillait en Ontario.

À partir de la première nuit passée ensemble, il comprit qu’il pourrait m’imposer des allées et venues imprévisibles sans que je proteste. J’eus donc un amoureux intermittent auréolé de mystère qui, à chacun de ses passages dans ma pauvre chambre d’étudiante, me prenait, me laissait à son gré, en me recommandant de ne surtout « pas m’attacher ». Je me rappelle que je voyais en lui une sorte de réplique de Rimbaud que je perdrais si je manifestais la moindre velléité de le retenir.

Jusqu’au jour où je découvris, par l’entremise d’une bonne âme charitable, qu’il était marié, père d’un enfant et travaillait dans une grande usine comme simple ouvrier. Non seulement me trompait-il sur ce qu’il était vraiment, mais il profitait de ses séjours chez moi pour accumuler à mes frais les appels téléphoniques interurbains à sa conjointe ontarienne.

Il n’y a pas de mot pour décrire ma désillusion, ma peine, ma honte face à cet état de fait. Écoeurée, j’ai fini par trouver le courage de rompre. Mais cette expérience désolante fut le point de départ d’une prise de conscience. J’étais, je serais seule, ne dépendant que de moi-même pour ma survie. Alors, je résolus de quitter l’environnement qui avait été mien jusqu’alors, la famille, les soi-disant amis, les camarades de Fac’, dont je ne voulais plus rien savoir. Je partis pour la métropole, y trouvai un travail bien payé et, grâce à mes économies, pris la décision de m’en aller « d’ici », comme je disais. Loin, très loin. Dans un autre pays, un autre continent.

Le 12 décembre 2024

« Vous verrez, disait-il, le génogramme est un outil intéressant, il permet de voir que les solutions apportées à des problèmes similaires, d’une génération à une autre, seront sensiblement les mêmes. » Sur le moment, je ne le pris pas très au sérieux. Mon directeur de recherche avait parfois des comportements fantaisistes, oubliant nos rendez-vous, par exemple. Aussi ne l’écoutais-je parfois que d’une oreille.

J’avais choisi de consacrer ma thèse aux effets scolaires de l’inceste, et voilà que, du fait de mon travail d’orthopédagogue, j’étais tombée pile sur un gamin qui l’avait probablement subi et le subissait encore. Il serait pendant quelques années le sujet unique de ma recherche, laquelle reposerait sur les témoignages non seulement du personnel éducatif, mais des employés de soutien de l’école, de la mère du garçon et des spécialistes que celle-ci consultait.

La famille de mon sujet, un enfant de six ans dont je devais officiellement assurer le suivi en lecture, était considérée par l’école comme un foyer de dysfonctionnement. Au fur et à mesure

qu'allait se dérouler mon mandat, je découvrais chez lui un intérêt démesuré pour des activités sexuelles bien au-dessus de son âge. Le personnel en contact avec lui, enseignantes, chauffeur d'autobus scolaire, surveillantes des récréés et des repas, murmurait qu'il montrait tous les signes attribués aux victimes d'abus.

Procédant par entrevues, je savais que j'aurais à m'entretenir très souvent avec sa mère, une femme blessée manifestement qui m'accorda dès le début sa confiance. Séparée du père de ses deux enfants, elle les élevait seule dans des conditions de précarité permanente. Comme j'allais donner mes leçons à son domicile, je me trouvais témoin des difficultés de cette femme tant sur le plan éducatif que matériel et personnel. Sa propre histoire familiale, appris-je en entrevue, avait été chaotique avec une mère propriétaire de commerce, trop occupée pour assumer son rôle de protectrice et garante du développement de sa progéniture.

Sur bon nombre de situations de la vie courante, S... se rendait compte de ses lacunes. « On » ne lui avait pas inculqué de mode d'agir face aux difficultés, si bien qu'elle se trouvait souvent démunie devant les problèmes que lui posaient ses fils, surtout le cadet (mon élève et sujet de recherche). D'autant qu'elle traînait avec elle le souvenir indélébile d'un père qu'elle avait vu s'approprier le corps de sa sœur et qui constituait pour elle également une menace, alors qu'elle devenait à son tour jeune fille.

Suivant le conseil de mon directeur, je m'attelai, mais l'esprit sceptique, à la réalisation du génogramme qu'il me recommandait.

Le 16 décembre 2024

Le génogramme, une façon synthétique de faire l'anamnèse de la famille, avais-je compris. À revoir les tableaux représentés dans ma thèse, cela prenait la forme d'un ensemble de lignes de formes diverses dont la fonction est de signifier les faits marquants de son histoire, ainsi que l'état des relations entre ses membres. Impossible d'y détecter un historique d'abus incestueux, mais on notait dans les antécédents maternels de mon sujet, des problèmes d'alcoolisme et de santé mentale.

Toutes ces lignes, entrecroisées, parallèles, brisées racontent des vies, vies qui, des unes aux autres, donnent en quelque sorte, dès le point de départ, une couleur particulière à celle d'un bambin. Les sciences humaines se cherchent des moyens de prédiction à l'aide desquels soigner le mal, du moins l'espère-t-on. Je me suis demandé si ces représentations graphiques pouvaient changer quoi que ce soit au destin des nouvelles générations.

Quand, après la parution de ma thèse, j'ai voulu savoir ce qu'il en était, j'ai repris contact avec la mère monoparentale de l'enfant. Ce n'en était plus un. Adolescent maintenant, me dit-elle, il avait décroché de l'école après sa première année du cours secondaire, incapable de poursuivre plus loin des études. Il faisait l'apprentissage de loger seul dans un appartement et exerçait un emploi de débardeur. Le génogramme ne parlait pas des problèmes scolaires, qui relevaient de mon domaine. Je me rappelais les séances de suivi en lecture, la difficulté à se concentrer de manière continue du garçon, sa grande distractivité, un rien pouvant détourner son attention de la leçon en cours. Ses crises de colère aussi, comment il se sentait humilié lorsque lui était signalée une

correction à faire dans un travail, son refus de reconnaître à l'adulte quelque droit de regard que ce soit sur son éducation, sa façon de brouiller sa relation à toute forme d'autorité.

Un souvenir me remonte en mémoire. Du temps de mon suivi à la maison, à contrecoeur, j'avais accepté de rester seule avec lui quelques minutes pour permettre à la mère de répondre à une urgence, aller en auto chercher son aîné à son cours de karaté. C'était contraire à mon code de déontologie, et je le lui fis savoir, mais finis par y consentir exceptionnellement compte tenu de l'urgence de la situation. La leçon étant terminée, mon élève en profita pour ouvrir la télé où était présentée une émission de gangsters américains en train de s'entretuer à qui mieux mieux. Je réagis en lui faisant remarquer que cette violence n'était sûrement pas bonne à regarder. C'est alors qu'il me répondit, un sourire de défi aux lèvres : « Oui, mais moi, j'aime la violence ! »

Sur ces entrefaites, la mère revint, accompagnée de son fils aîné. Elle proposa de me reconduire à une station de métro. J'acceptai et vécus alors l'expérience d'un trajet avec la famille au complet. Soudain, mon élève, j'ai oublié pourquoi au juste, commença à chercher querelle à son frère, se sentant apparemment moqué par ce dernier qui, lui, réagit en accentuant son comportement provocateur. Nous eûmes droit aussitôt à une véritable explosion de rage de l'offensé. Un déferlement de violence verbale à haute tonalité s'ensuivit auquel la mère chercha à mettre fin. Vainement. Lorsqu'enfin, je descendis de voiture devant le métro, la dispute n'était pas terminée. De toute évidence, une forte compétition pour la reconnaissance du père existait entre les deux enfants, car j'entendis mon sujet menacer son aîné de recourir à la justice paternelle afin de rétablir son bon droit.

Ses espoirs étaient mal placés, je le savais pour avoir écouté une cassette audio fournie par la mère : les deux parents y étaient engagés dans une conversation téléphonique où le père, parlant de son cadet, ne cessait de désigner celui-ci sous le vocable de « ton fils », c'est-à-dire celui de son ex-compagne, donc pas le sien. La tension haineuse qui se dégageait de leur échange m'apparut insoutenable, si bien qu'une fois mon diplôme obtenu, je mis un point d'honneur à détruire en premier cette cassette.

Le 20 décembre 2024

Du haut de la cursive, les arbres que je vois tout au long de ma promenade sont gelés au sens littéral du terme, en attente tels des sentinelles. Sur fond d'épinettes à la majesté débonnaire, les bouleaux ne bougent pas, si ce n'est de leurs branches plus minces auxquelles le vent imprime, à bien les regarder, un léger, très léger, frisson. Rien là pour m'empêcher de poursuivre ma promenade. J'ai toujours aimé l'hiver, cette saison du silence, propice à la méditation.

La vie, elle, n'y reste pas entièrement gelée. J'ai aperçu un écureuil grimpeur qui explorait de ses dents pointues un dépôt de feuilles mortes dans l'angle formé par l'entrecroisement d'une branche maîtresse avec le tronc. Il n'a pas trouvé ce qu'il y cherchait, car il s'est empressé de dévaler vers le sol. Sur le pavé de l'allée, rien ni personne, sans doute fait-il trop froid. Mais, du froid, la circulation ne se soucie guère, comme d'habitude, elle est présente au poste, avec son chargement de gens pressés et son grondement intermittent.

L'approche de la saison dite des Fêtes me ramène à des envies d'enfance : contempler le mouvement des nuages dans un ciel où le soleil reste caché, guetter sa percée, saisir l'instant où il réapparaîtra pour m'en réjouir, avancer à petits pas, ou glisser, dans la neige, me fondre à la nature environnante, capter l'éclat éblouissant d'un rayon lumineux sur un rameau d'aiguilles de pin, prêter l'oreille aux bruits secs produits par de petits animaux engagés dans une course au cœur d'un sapinage.

Il y a eu un temps où je recherchais le mouvement perpétuel de la grande ville, sa soif insatiable de nouveautés, ses foules anonymes déambulant sur ses trottoirs. Forcée à une mobilité réduite par mon accident, je reviens à l'observation participative, comme on disait dans mes cours en éducation, du petit, du ténu, du presque imperceptible. Je me mets dans la peau des enfants, lesquels en sont les plus proches, à remarquer, enregistrer, noter une multitude d'informations sur la vie, sur le monde, qui habiteront leur mémoire d'adultes.

Ma mère a eu treize grossesses alors qu'elle n'avait rien d'une éducatrice et que toute sa formation intellectuelle ne tenait qu'à un ensemble touffu de conventions sociales liées à l'accession de ses parents à une classe supérieure. Elle tenait sa progéniture pour naturellement orientée vers les « mauvais coups » selon son expression, ce qui lui épargnait d'avoir à assumer le rôle de guide bienveillant qui fait de la procréation une maternité. Pratiquant volontiers l'insulte, la moquerie et l'anathème, elle agissait souvent en fonction d'un amas impressionnant de superstitions. Si je repense à la conception de la vie qui l'animait – du moins ce que j'en percevais –, je me dis que, sans doute, elle voyait dans l'enchaînement d'événements la constituant l'effet de forces extérieures sans lien avec elle-même. De ce fait, comprenais-je, devait découler l'état de colère impuissante qu'elle manifestait par une révolte permanente contre son sort.

Parallèlement, elle entretenait une vision du monde apparentée à une image d'Épinal, laquelle, à de rares moments de détente, se trahissait dans son discours. Inspirée par ses lectures sentimentales sans doute, elle réduisait la vie relationnelle à sa plus simple expression : comme dans les *westerns* américains, la société se divisait en bons et en méchants ou, comme dans la bouche du curé, en croyants et en incroyants. Ainsi diabolisait-elle ou sanctifiait-elle selon les circonstances les gens de notre entourage, la face visible de la sainteté étant l'amabilité.

Moi qui ne me sentais aucun attrait pour la comédie sociale, j'ai fait mon apprentissage de la vie auprès de cette femme enragée en qui, petite, je voyais pourtant une déesse dotée de tous les pouvoirs. Le jour où j'ai compris qu'il ne fallait attendre d'elle ni encouragement ni réponse sensée à mon questionnement sur le monde, ce jour-là, j'ai divorcé d'avec elle pour toujours. Ne m'est restée qu'une forme de compassion mêlée d'exaspération.

Le 22 décembre 2024

Je suis enfin retournée marcher sous mes chers sapins – en réalité, il s'agit d'épinettes géantes dont on ne voit les cimes qu'en se renversant la tête. Elle date de loin la sensation d'être protégée, à l'abri de tout, mais surtout de tous, que me procure chaque fois une telle balade. Plus que cela, même, j'y puise un sentiment de liberté, de sérénité que je ne trouve nulle part ailleurs, comme si je renaissais aux joies pures de la toute petite enfance.

Mon voisin schizophrène était dans l'un de ses bons jours. « On s'en va vers l'équinoxe », a-t-il décrété à sa manière sentencieuse en me croisant sur la coursive. Retour à la lumière ! Et il est vrai que le soleil d'aujourd'hui resplendit de mille éclats : trompeusement, il semble présager le printemps à venir. J'avais une course urgente à faire et, puisqu'avec ma canne, je marche lentement, je m'y suis prise de bonne heure. Sur le chemin du retour, je me suis arrêtée pour contempler un érable sur lequel il dardait ses rayons. Au bout de chacune de ses branches, de petits morceaux de feuilles rousses racornies brillaient si fort sous ses feux qu'on aurait dit des pépites d'or en suspens au-dessus du sol gelé.

Il m'est revenu alors l'idée d'un élan spirituel dont j'évoquais le besoin dans une récente conversation téléphonique avec ma fille. Sortir de cette ambiance forcée du Noël traditionnel, répétée chaque année avec ses chants éculés, ses vœux conventionnels, ses décorations toujours semblables, ses déversements sentimentaux de circonstance. La rédemption, on en est bien loin, dans notre monde de guerres dévastatrices et de catastrophes naturelles de plus en plus fréquentes, comme à Mayotte où les habitants vivent à présent parmi des montagnes de détritiques laissés par le cyclone Chido, faute de moyens suffisants pour en venir à bout.

Le 26 décembre 2024

Cette tristesse infinie que j'éprouve invariablement à chaque Noël, me vient de très loin dans le temps. Souvenir humiliant d'un abandon qui me poursuit, renforçant des abandons antérieurs, pourquoi me remontes-tu alors aux lèvres, au cœur, comme si tu t'étais imprimé à l'encre indélébile dans ma mémoire ? Soudain, à l'improviste, les autres convives de la Fête, ces personnes aimées, m'ont semblé très distantes, étrangères pour ainsi dire. Le passé rétablissait son emprise sur moi sans que j'y aie pris garde. Retrouver mes esprits, oublier. Il fait aujourd'hui un temps magnifique où le décor de neige, sous une lumière un peu voilée par toute cette blancheur hivernale, prend des allures de conte de fée. Je suis retournée marcher sous les épinettes, me suis arrêtée pour étreindre le tronc de l'une d'elles en quête de force de vie.

Faisait-il le même temps radieux le jour où mon premier amour ne se présenta pas au rendez-vous de Noël ?... Non, ne pas me rappeler mon désespoir, le froid intérieur qui m'a alors glacé l'âme, l'état d'automate dans lequel j'ai fait mon bagage, puis me suis rendue à la gare prendre l'autocar pour aller me joindre à une célébration familiale à laquelle je n'avais nulle envie de me mêler. Que s'est-il passé en moi ce jour-là sinon la compréhension renouvelée que j'étais née pour la solitude.

Mais cette solitude, depuis, ne l'ai-je pas apprivoisée, n'ai-je pas appris à l'habiter comme ma seule et unique demeure, une sorte de port d'attache où je reviens toujours m'ancrer ? Sans elle, aurais-je suivi le même parcours, serais-je devenue ce que je suis maintenant ? Il est vrai qu'elle m'a menée à l'écriture, me permettant ainsi de réaliser un objectif existentiel chez moi.

Le 27 décembre 2024, en fin d'après-midi

Trop fatiguée pour aller marcher sous mes sapins-épinettes, je me suis contentée de la coursive. Et je n'ai pas été déçue. Une lune pleine m'attendait derrière un nuage diaphane. Sa couleur m'a

rappelé une chanson aimée, la Complainte de la butte, où il est question d'une « Lune trop pâle / Qui caresse l'opale / De(s) yeux blasés » de l'Inconnue à laquelle elle est dédiée. Et soudain, ô nostalgie, c'est tout Paris qui ressuscite avec son ambiance, ses odeurs de marrons chauds, son dédale de petites rues au charme incomparable.

Tournant le dos à la lune, je suis ensuite allée rendre visite à mes amis les bouleaux. L'un d'eux montrait une branche cassée. Je me suis dit que, sans doute, elle ne serait pas réparée. Mais peut-être que les arbres, eux, ont le pouvoir d'auto-guérison. Le monde végétal échappe à nos lois humaines, il va sa vie comme elle vient.

Je me sentais fatiguée, car j'ai reçu chez moi hier mes voisins pakistanais avec leur bébé naissant et leur petite fille de deux ans et demie, laquelle ne tient pas en place plus d'une minute. Toute la famille repart lundi pour son pays d'origine envers et contre les troubles violents qui y sévissent en ce moment. La jeune femme m'a confié qu'elle et son mari jugeaient de leur devoir d'apporter à leurs concitoyens leur aide de personnes instruites. Le père, lui, a pris une photo de moi avec eux pour la garder en souvenir, qui sait ?

Sa fille, toute la durée de notre fête d'adieux, n'a cessé de réclamer de toucher à mon piano. J'ai fini par céder, m'attendant à lui montrer les notes de l'octave. De toute évidence, elle n'en avait cure. Mais, qui sait encore, peut-être aura-t-elle connu là son premier contact avec le désir d'apprendre la musique, cette langue universelle ...

Quand je suis rentrée de ma courte promenade, la lune avait disparu, le ciel offrait un autre spectacle : sous des strates de nuages effilochés, un arrière-fond d'une tonalité indéfinie, entre le rose, le jaune très pâle et le blanc légèrement teinté de gris perle. D'une beauté inoubliable, le ciel de ce soir-là restera dans mon souvenir telle une célébration d'adieu.

Le 30 décembre 2024

Les trous du temps ne se rapportent pas qu'au présent. Ils peuvent aussi prendre la forme de réminiscences, comme à Noël dernier. J'avais vingt ans, peut-être à peine un peu plus, quand, un 25 décembre également, j'ai vécu ma première trahison amoureuse. Depuis longtemps déjà, j'ai fait le point sur le garçon qui me l'a infligée, un être séduisant certes, mais dénué de tout sens moral. La brûlure de ma souffrance, la cicatrice qu'elle a laissée dans ma mémoire, cette douleur, cette stupeur de jeune femme bafouée, je ne les ai jamais oubliées. Encore maintenant, il suffit de peu pour les raviver.

Se pourrait-il, à l'inverse, qu'un trou du temps porte sur l'avenir ? Le futur, pour moi, se décline en termes de désir ou de rêve. Être ailleurs, par exemple. Dans un lieu où l'on se sent comprise à demi-mot, voire sans mots du tout. Y faire la rencontre de personnes naturellement bien intentionnées, accueillir leur sourire comme un message de bienvenue, dans l'échange d'un regard, sentir qu'on est en accord. Et, lorsque ces personnes se mettent à parler, reconnaître sa propre langue, se retrouver en pays idéal.

Du haut de mon âge actuel, je regarde le défilé de ma vie. Mouvementé, accidenté, périlleux même. Je sais que, dans la chaîne des événements qui l'ont composé, il y a eu des avant, des

pendant, des après. Le temps de son déroulement a compris des chutes, des rebonds, des descentes, des ascensions, des premières fois, des dernières. Il m'a semblé parfois qu'il courait, à d'autres périodes, qu'il était trop lent. Mon paysage intérieur s'est transformé souvent au gré des péripéties jalonnant ma trajectoire.

Le 31 décembre 2024

Temps lourd, comme en suspens. Les deux derniers jours, il a plu des trombes. Cette nuit, paraît-il, la neige va revenir. S'adapter aux nouveaux hivers est devenu un impératif auquel on ne peut plus échapper. Moi qui ai renoncé à l'automobile individuelle pour préserver la planète, qui pratique un strict recyclage depuis des lunes, qui n'achète pratiquement pas de vêtements neufs, je paie le prix des comportements insoucieux d'autrui. Allez rappeler à ces gens qu'ils sont les artisans du déclin de l'humanité sur terre, vous serez exposés aux insultes, aux quolibets, bref, au déni de responsabilité. Dans la culture de masse règne en souveraine la loi du « Tout le monde le fait, faites-le donc ! »

Je suis tombée et me suis grièvement blessée dans un autobus dont le chauffeur a freiné brutalement de manière imprévue. La raison de cet arrêt brusque : une voiture menaçait de le couper, cela au nom d'une autre loi : « L'auto d'abord ! ». Le transport en commun, c'est pour les pauvres et les idiots. Il est vrai, toute l'économie de l'Amérique du Nord tourne autour de l'industrie automobile, ne pas posséder de voiture y constitue l'équivalent d'une infirmité. La télé, ce parasite au service des riches et des puissants, ne cesse de chanter ses louanges dans une pléthore de publicités qui, à n'en pas douter, rapportent gros en acheteurs et acheteuses.

Mais moi, déjà presque ancêtre, je marche ; même avec une canne, je ne me priverais pas de mes sorties à pied. Ce matin, veille du Nouvel an, je suis retournée me promener sur la coursive devant mon appartement. Au passage, je suis arrêtée porter un cadeau à Fatima, une mère maghrébine de deux adolescents qui m'a aidée à me déplacer en chaise roulante peu après mon accident. Et puis, j'ai continué plus loin, longeant la rambarde jusqu'au bout, où j'ai fait une pause afin de contempler les montagnes bleues à l'horizon.

Leur appel exerce sur moi un attrait irrésistible. Elles me parlent de voyage, de départ. J'ai repassé en mémoire les paysages de la Côte Nord que j'ai tant aimé voir défiler le long de la route 138, dans l'autocar qui me ramenait de la métropole à cette cité perdue dans l'espace nordique où j'étais en poste au service éducatif et culturel de la jeunesse innue. À mi-chemin, nous faisons une halte quelque part au sommet d'une haute côte où étaient nichés un restaurant et un motel baptisés Horizon. En face, de l'autre côté de la route, il y avait un petit bois. J'allais chaque fois y marcher en attendant que reparte l'autocar. En une occasion, j'ai croisé un cerf qui, tout comme moi, se promenait. Il m'a fait la grâce de ne pas fuir en m'apercevant, et j'ai pu admirer à loisir, sans bouger pour ne pas l'effrayer, la beauté de ce roi des forêts.

Prendre le large a toujours été pour moi une forte tentation. Ne plus vivre dans ces milieux fortement urbanisés qui, de loin, semblent engagés dans une course effrénée où l'on tourne en rond. Tentation débouchant, je l'ai compris, sur une illusion. Sur l'artère principale de la cité-bastion dont j'ai été citoyenne un temps régnait, à son échelle, le même grondement circulatoire

observable en métropole. Une odeur d'essence flottait en permanence sur le boulevard dépouillé d'arbres qui constituait sa grande rue, bordée de bâtiments utilitaires dépareillés et dénués de tout charme. Là aussi, des humains pressés se hâtaient, à coups de klaxons et de crissements de pneus, vers la Mecque, entendre par là les centres commerciaux où dépenser (j'allais dire : brader) leurs salaires, l'excédent, voire son résidu. Sans le savoir, ils obéissaient à une autre loi : « L'avoir l'emporte sur l'être en matière de prestige social » ou « Si l'on n'a rien, on n'est rien ».

Le 1er janvier 2025

Premier de l'an sous la pluie et dans le brouillard. Pour la seconde fois, j'ai pu marcher sur toute la longueur de la coursive. Qu'y ai-je vu ? Quelques passants isolés sur les trottoirs du boulevard en bas, deux ou trois résidents de mon bâtiment rentrant chez eux, un jeune homme noir en grande conversation au téléphone, sur les branches des bouleaux, des gouttes de pluie qui perlaient tristement, la circulation congrue des jours de vacances, bref, rien qui ait réjoui mes yeux ou piqué ma curiosité. Mais l'air frais m'a fait du bien, je n'aime pas rester enfermée.

Premier de l'an morne qui se présente sous de mauvais augures. Hier soir, aux nouvelles, il a été question de nourrissons mourant de froid à Gaza et de soldats ukrainiens rentrant des prisons russes où, racontent-ils, ils ont été soumis à de mauvais traitements, à de la torture même. Chaque émission d'actualités, maintenant, apporte son lot d'horreurs, sans parler de celles qu'elle dissimule. On passe sous silence qu'au Soudan, un peuple va disparaître à cause du conflit en cours entre le chef de l'État et son ex-vice-président, général d'une force dite « libre ». De quoi, de tuer ? La veille de Noël, mon homme de ménage était un Congolais (de la R.P.C) demandeur d'asile pour des raisons au sommet desquelles il a placé un mot, un seul : corruption. Mais que se passera-t-il ici dans notre Amérique si propre, si vertueuse, si elle passe sous la domination de l'éléphantique, pour ne pas dire ubuesque, candidat favori à la 47e présidence ?

Premier de l'an annonciateur de sociétés, de pays en déliquescence, d'une nouvelle guerre mondiale, qui sait ? Croire en l'humanité devient de plus en plus ardu. Hier, en sortant de l'église où j'étais entrée me recueillir, comme il m'arrive de le faire dans des moments de désarroi, je me suis arrêtée un long moment pour lire un poème affiché au mur. Un poème qui évoquait en termes que je dirais amoureux, le lien entre la divinité et « sa petite fille chérie », nommément l'humanité. Mais, ai-je pensé, où donc est ce Dieu aimant en notre sombre époque de retour à la barbarie ?

Les croyants disent que sa présence se manifeste à des signes ténus, perceptibles seulement si l'on y est attentif. Si je n'ai pas eu de révélation ce jour-là, je suis tout de même sortie du lieu saint plus calme.

Le 4 janvier 2025

Le froid est revenu, Dieu merci – de qui donc nous vient une telle expression ? Je déteste cette chaleur factice qui survient lors des redoux d'hiver. Le froid est revenu, et, avec lui, les ciels si particuliers à cette saison mal aimée. Car je suis sortie marcher sur la coursive, comme à mon habitude maintenant, emmitouflée dans ma chaude veste reçue en cadeau d'un (ou d'une)

inconnu(e) – un matin de décembre, je l’ai trouvée déposée sur mon seuil, nouvellement achetée manifestement, dans un sac à l’effigie d’un magasin chic hors de portée de mon budget. Et, d’emblée, c’est le spectacle du ciel, justement, qui a capté mon attention. J’ai vu des nuages sans début ni fin apparents processionner à la manière des caravanes de bédouins ou des roulottes de gitans. Par moments, ils laissaient apparaître un soleil furtif, entre le jaune et le blanc, mais dont le pâle éclat a réjoui mon cœur. « Tu es là, lui-ai-je lancé, pour moi, tu es et seras toujours le roi de la création. »

C’est précisément la fête des Rois que nous allons célébrer ce dimanche, mes enfants et moi. Une fête qui me ramène à la joie de vivre, au bonheur de sentir une force de vie remonter en moi, dans mon corps, et illuminer mon esprit encore encombré des tristesses de Noël et des mauvais augures du Nouvel an. Les Rois qui sont, selon la tradition, venus se prosterner devant un enfant appelé à sauver le monde bien que né dans une étable, donc investi d’un pouvoir supérieur, non pas matériel, mais spirituel – j’aime imaginer qu’ils auraient tout aussi bien pu être des incroyants comme Karl Marx ou Gilles Deleuze, ce philosophe qui se disait « paisiblement athée » ...

Dans un monde terrestre où toutes formes d’asservissement nous guettent sans cesse, comment préserver sa liberté ? Les nomades, Bédouins ou Gitans, à l’instar des autochtones du Québec nordique, sont témoins de la survivance d’une autre façon de mener son existence sans se soumettre aux diktats du dieu-modernité. Mais il s’agit bien de survivance, alors que le « progrès » les refoule vers des espaces de plus en plus petits, de moins en moins salubres. Quoi qu’il en soit, le chant tzigane et les battements du *teueikan* innu éveilleront toujours un appel en moi, puissant comme le cri du goëland sur la mer.

Aujourd’hui, pendant ma promenade matinale, je me suis passé la réflexion qu’aucun plaisir, pour moi, n’est plus grand que de laisser vagabonder ma pensée et mon corps à leur aise.

Le 8 janvier 2025

Il neige, et tout le paysage alentour change de face. Finies les grimaces des jours de pluie, que de la blancheur à perte de vue ! Plus de montagnes à l’horizon, les contours des bâtiments s’estompent, les silhouettes des rares marcheurs semblent se dissoudre dans le décor ainsi remanié. Et le soleil prend à son tour l’apparence d’un disque opale à travers le couvert nuageux, si ce n’était le jour, on dirait la lune – dans une chanson de mon enfance, il était question d’un rendez-vous entre les deux ...

Il neige de minuscules flocons virevoltants. Par moments, survient une rafale qui les soulève, leur donnant la forme d’une colonne de poussière blanche qu’elle fait tourbillonner vers les hauteurs pour la laisser retomber sur le sol où elle s’agglomère à des amas entassés, si justement appelés des bancs dans ce pays. Quand j’étais enfant, leur accumulation était telle qu’on pouvait y grimper pour bâtir des forts au sommet. Ceux-ci devaient pouvoir résister aux assauts à coup de boules, combats alors pris très au sérieux.

L’instinct de la guerre et, par ricochet, celui de l’autoprotection sont-ils innés ou viennent-ils des premiers enseignements de la vie en société ? Je me rappelle qu’à la petite école, la primaire, nous nous regroupions en clans, dont les réunions, dans quelque coin isolé de la cour de récréation à

l'abri des sœurs surveillantes, se passaient à chercher le mal dans les autres. Il s'agissait d'identifier leurs comportements hostiles afin de ne pas se laisser berné par eux ou pire, dominer.

Une certaine vision idéalisatrice de l'enfance voudrait y voir un âge préservé du mal subi par ou infligé à autrui. C'est là oublier la force de la peur. Quand on est petit, comment se faire une place dans le monde des plus grands ? Lorsqu'on a tout à apprendre, comment avoir voix au chapitre ? La compétition régit aussi les rapports des enfants entre eux, tous dissemblables bien que tous nés d'un couple.

Le 9 janvier 2025

Lendemain de bourrasques. Le couvert de neige s'est épaissi sur la coursière, le long de la rambarde, si bien que j'ai dû marcher à l'écart, mes bottes n'étant pas assez hautes pour ne pas m'y enfoncer. Les montagnes restent invisibles. À l'horizon, je n'ai vu que des grues défiant le ciel de leur hauteur minérale. Quant au soleil, il était si pâle lors de ses brèves apparitions, il paraissait si loin qu'on pouvait le supposer enfui vers des climats plus doux. Le froid, en effet, n'a pas bronché, alimenté qu'il est par un vent vif. Tout m'aurait semblé pris dans la glace, n'eussent été de ces quelques oiseaux, sans doute égarés, que j'ai aperçus, le premier, un petit qui voletait à toute allure en quête d'un abri, les suivants, des grands aux ailes déployées cherchant un lieu où se poser.

Je repensais à cette poussière de neige observée hier et au lien étrange avec les enfants qui m'est venu à l'esprit à la regarder tourbillonner. L'existence de certains d'entre eux ne ressemble-t-elle pas à un grain de poussière livré aux secousses de notre monde ? Que savent de la vie les enfants de Gaza, de Kiev, du Soudan et autres lieux dévastés par la guerre, sinon qu'elle peut leur être ôtée à tout moment ? Et les autres de partout ailleurs, nés dans des conditions adverses qu'ils n'ont bien évidemment pu choisir ?

Hier en soirée, cherchant à tuer le temps – car la fatigue m'empêchait de faire grand'chose – je suis tombée sur une émission de télé dénonçant l'exploitation d'enfants par leurs propres parents dans les réseaux dits sociaux. On y voyait des mères et des pères exhiber à l'écran leur progéniture, parfois même des bébés, contre rémunération. Dans quelques cas, on pouvait suivre l'évolution de la croissance d'une petite fille ou d'un garçonnet sous le regard des spectateurs. Les regroupements de pédophiles doivent se réjouir de voir exposée là sans réserve ni pudeur intempestive ce qu'ils nomment, eux, de la « chair fraîche ». L'enfant est un enjeu. Quand les ennemis de son peuple ne s'emploient pas à le faire disparaître, ce sont ses propres géniteurs ou des membres de la parentèle qui le font servir à leur profit matériel, une « bonne affaire » quoi !

Comment grandit-on au sein d'un milieu incestueux, par exemple, alors que l'exploitation sexuelle des filles et des fils, dans la réalité des choses, y est vue comme naturelle ? Si elle est intelligente et si les circonstances le permettent, la jeune victime acquerra par elle-même des stratégies d'évitement. Elle n'attendra de l'adolescent ou de l'adulte abuseur ni regret ni rémission. D'instinct, elle se saura interdite d'amour. Personne, comprendra-t-elle, ne prendra sa défense que soi-même dans un milieu où règne une culture qui la prive de ses droits fondamentaux. Il lui faudra, sur une mer hostile, apprendre à naviguer à vue.

Le 10 janvier 2025

Handicapée, certes, mais toujours vivante. Sous le soleil resplendissant propre au mois de janvier, les montagnes sont réapparues à l'horizon, les arbres s'étirent de toutes leurs branches, des grappes de cônes pendent comme des fruits à la cime des hautes épinettes. La neige accumulée dans les jours précédents commence à fondre, formant des rigoles sur les dalles de la coursière, ainsi mises à nu. Le vent s'est radouci et prend une allure de brise. Tout respire, dirait-on.

Cette nuit, j'ai fait un rêve qui m'a remis en mémoire la période où je travaillais encore dans le système scolaire public. Ç'en était un rappel évident que l'histoire de la petite Ming. Si je me souviens bien, elle était en première année du cours élémentaire. Inscrite dans une école multiculturelle où se retrouvaient des enfants d'à peu près tous les continents de la terre.

Cette élève chinoise m'avait été envoyée pour que je la sorte du silence où elle s'enfermait, s'entêtant, selon la directrice – qui envisageait une expulsion – à ne pas vouloir parler, déjouant tous les efforts de sa maîtresse. Comme ses parents ne s'exprimaient qu'en mandarin, il existait une explication à cette situation. Mais il y avait plus : elle ne riait ni ne s'amusait avec les autres enfants. Pour l'école, elle était un cas insoluble, comme je pus m'en rendre compte au moment de sa prise en charge.

Au cours des séances de rééducation, je me bornai à l'introduire à des jeux – prêtés par l'orthophoniste avec laquelle je travaillais en collaboration – et, progressivement, la vis se permettre d'y prendre plaisir. Elle qui demeurait insensible à toute stimulation pédagogique, commença à réagir, puis à s'investir dans les activités ludiques que je lui proposais. Si bien qu'au bout d'un certain temps, son comportement en classe changea du tout au tout. « Elle est même devenue trop bavarde », m'apprit son enseignante désormais forcée de la rappeler à l'ordre. Mon intervention, de façon évidente, avait réussi. Dans mon rêve, je voyais cette enfant en double, la première, muette comme une tombe, la seconde, animée et rieuse.

Malheureusement, mon mandat fut interrompu par suite d'une grave entorse que je m'infligeai en courant pour arriver à l'heure au travail. Je dus changer d'école l'année suivante. Passer d'un établissement à un autre fut mon lot quelque temps. Jusqu'à ce que je me mette à mon compte en 1995, année du décès de mon père.

Pendant près de trente années, je pus ainsi exercer ma profession auprès d'élèves en difficulté de tous les cycles, du préscolaire au secondaire, parfois même au collégial, voire, plus tard, à l'université. J'y connus assez souvent pour persister d'autres réussites, mais jamais n'oubliai celle-là où j'avais découvert le pouvoir, j'oserais dire, de renaissance de la parole. Du jour où Ming a compris les avantages de son usage en ce milieu étranger où la vie l'avait conduite, elle est redevenue une enfant, capable de rire, de s'amuser, voire ... de se montrer trop bavarde en classe.

Au tournant de la quarantaine, à l'issue d'un lent processus de réappropriation de mon histoire personnelle, j'avais entrepris un changement d'orientation de carrière. Jusque-là vivant de travaux de révision et de traduction à la pige, je me suis tournée vers des études en éducation spécialisée dans le domaine de l'enfance (dite) inadaptée. Selon ma vision d'alors, c'était la meilleure voie pour en arriver à mon but, lequel était de venir en aide à ces élèves dont les problèmes scolaires constituaient souvent un signe de dysfonctionnement soit à l'école, soit au sein de la famille – ou

aux deux endroits. Il me semblait ainsi que mon expérience de vie marquée par l'inceste pourrait servir de moteur d'action à un projet de régénération sociale.

Ce projet, je ne savais trop comment je réussirais à le mettre sur pied, mais, habitée par une puissante motivation, j'avais confiance d'y arriver un jour, fût-ce en empruntant des détours. Je lui avais déjà donné le nom de FAVIE (Fonds d'aide pour les victimes d'inceste dans l'enfance) et avais, petit à petit, réalisé des épargnes en vue de l'instituer. Il comporterait, selon ma vision d'alors, trois volets : une école à l'intention des enfants victimes, un refuge pour celui de leurs parents assumant son rôle de protection et un groupe de recherche pour assurer l'arrimage de l'intervention sur la réalité complexe – entendre par là : multiple – des milieux concernés.

Or, tout cela est resté au fil du temps à l'état de rêve. Première déception, le faible niveau de l'enseignement en formation des maîtres dans la discipline que j'avais choisie et la mentalité de la majorité des étudiants auxquels s'adressait celui-ci, lesquels venaient avant tout y chercher des « crédits » (ailleurs, cela porte le nom moins mercantile d'unités de valeur) supplémentaires afin de bonifier leur gagne-pain.

Deuxième déception, la difficulté à se trouver un emploi autre que temporaire, une fois le diplôme obtenu. Je me souviens encore du terme utilisé pour désigner les fonctions que j'ai exercées dans deux écoles alternativement, le « dénombrement flottant » (euphémisme pour : main-d'œuvre disponible pour desservir deux écoles à la fois ou plus sans aucune garantie de renouvellement de contrat). Ainsi lotie, je ne faisais partie du corps enseignant que par la bande, tout juste s'y rappelait-on mon nom. Dans l'un des établissements desservis, l'on n'avait trouvé à m'octroyer un bureau que dans le prolongement de la salle de rangement des ustensiles de ménage, où des élèves étaient envoyés vider des seaux d'eau usée régulièrement et, sans doute, rapporter à la maîtresse en titre ce qui se passait chez l'orthopédaogogue.

Mais la troisième déception fut pire. Elle concernait le milieu enseignant des deux écoles primaires où j'avais été embauchée. La salle des professeurs était le théâtre de longues conversations sur le réaménagement des salles de bains de ces messieurs-dames, quand elle ne servait pas de foyer de commérages sur les parents d'Un tel ou d'Une telle, des gens qualifiés de « sans dessein » sinon pire. Les élèves en difficulté, eux, faisaient la quasi-unanimité sur le fardeau que représentait leur présence dans une institution « normale ». Moi qui me trouvais là pour aider ces élèves à retrouver le goût d'apprendre, je compris vite qu'il était vain d'attendre une collaboration à long terme de la plupart de mes collègues. De fait, un seul d'entre eux comprit l'importance de mon mode d'intervention et se prêta, avec sa classe, à une activité de mon invention portant sur l'apprentissage par le jeu. Il est vrai que cet homme lui-même faisait l'objet d'un questionnement sur sa normalité ...

Enfin, une quatrième déception vint me couper les ailes, pour ainsi dire. J'avais cru, lorsqu'on m'attribua un contrat dans un établissement secondaire, qu'enfin, mon sort s'améliorerait. J'aurais à travailler avec deux groupes, l'un en français, l'autre en mathématique. La première de ces matières relevait de mon champ de connaissances principal, dans la seconde, en revanche, je savais que je devrais me documenter sur les notions au programme, mais j'y étais prête. Ce que j'ignorais, c'était que les élèves auxquels j'aurais affaire, avaient déjà été gratifiés de plusieurs suppléments à tour de rôle et qu'en conséquence, ils étaient devenus méfiants. J'appris par la suite que leur comportement avait eu raison de ces autres professeurs avant moi. Mécontents d'avoir

à changer sans cesse d'enseignant, le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'étaient certainement pas bien disposés à m'accueillir avec bienveillance.

De l'expérience, j'ai gardé le souvenir de deux d'entre eux, une fille et un garçon. La première, une jeune beauté, avait pour habitude de se lever en plein milieu d'un cours pour peigner sa longue chevelure et prendre des poses suggestives ; le second, qui n'était pas beau, lui, se signalait par son habileté à lancer en douce, à la fronde, des objets tels que des crayons bien affilés, sur des camarades-cibles. J'allais découvrir que la beauté, logeant tour à tour chez des parents séparés, faisait l'objet au domicile de son père, de photos de nus qui circulaient ensuite parmi les professeurs masculins de l'école. Quant au jeune homme, il était rescapé d'une surdose, à la suite de laquelle il était apparu évident que son père, médecin, et sa mère, ramenée par ce dernier d'un séjour en Orient, refusaient carrément de s'occuper de lui.

Mais un autre élève de ce groupe me revient aussi en mémoire, de qui je reçus un coup sans cause proportionnée alors qu'il vivait un moment de rébellion. Il fut menacé d'expulsion pour son geste, mais, ayant été informée du motif de sa révolte, je plaidai sa cause auprès du psychologue et réussis à lui éviter d'être suspendu. C'est par ce dernier collègue que je l'avais appris d'ailleurs, l'élève en question se voyait forcé à déménager dans une région rurale lointaine du seul fait que sa mère y avait trouvé un nouveau partenaire de vie – dans mes classes, le sujet des « mon oncle » en série (terme pudique employé pour désigner les amants successifs de leur mère) constituait un grief commun.

Je croyais pouvoir tenir bon jusqu'à la fin de l'année. Mais la réaction hostile que provoqua un examen de mathématique dans le groupe concerné, devait avoir raison de mon endurance. J'avais beaucoup travaillé pour arriver à produire un test qui fût adapté, demandant entre autres conseil à une enseignante plus expérimentée que moi en la matière. Apparemment, les problèmes et équations que j'avais cru de leur niveau, étaient, malgré mes efforts, restés trop difficiles pour eux. Du moins, telle est l'interprétation qui me fut fournie des manifestations de rejet collectif dont je fus l'objet. Quand toute une classe se ligue contre vous, vous avez le choix entre la rétractation ou le départ. Pour ma survie, j'ai choisi la seconde option.

Le 11 janvier 2025

Sans canne cette fois, j'ai réussi à marcher sur toute la longueur de la coursive (quelque 500 m, je dirais) ! Cet exercice serait à répéter si possible chaque matin. À me retrouver dans la neige – qui, tout comme l'eau, est mon élément --, je sens mon esprit se libérer de toutes les pensées parasites, de tous les soucis liés au quotidien. Je regarde la nature, observe les changements d'un jour à l'autre dans le paysage qui est offert à ma vue, vis un moment de communion avec lui. C'est comme si je me lavais de toute toxine, me disposant à m'ouvrir aux interrogations fondamentales, questions auxquelles je n'ai pu trouver de réponse satisfaisante jusqu'à présent.

L'une d'elles concerne précisément ce rêve de créer le projet FAVIE. Pour moi, il s'agissait en quelque sorte de ma mission sur terre, si je puis m'exprimer ainsi sans présomption : dénoncer l'inceste commis sur la personne d'enfants et d'adolescents, expliquer en quoi il équivaut à une blessure morale entraînant le brouillage de la vie relationnelle, donc, une confusion du bien et du

mal chez la victime, et, par suite, une inadaptation sociale source d'incompréhension, voire d'exclusion.

Me suis-je perdue en cours de route ? D'un côté, je voulais jouer un rôle de réparation, de l'autre, une force tout aussi puissante me poussait vers l'écriture comme moyen d'action contre les différents facteurs favorisant la tolérance, sinon la complicité, à l'endroit des êtres incestueux. Décrire la culture de l'inceste qui sévit, de manière souterraine, au sein d'une bonne partie de la population. Dénoncer les effets de cette culture, faite d'une conception méprisante – et méprisable -- de la personne de l'enfant, sur le fonctionnement de la société dans son ensemble.

Car le fait de voir son intégrité physique menacée, abusée, violée ne peut laisser indemne. Savoir à un tout jeune âge ce que l'on ne devrait pas savoir, pose nécessairement problème et ne peut que produire des comportements nuisibles. Il est, je le sais, des victimes qui se laissent suborner et deviennent à leur tour des suborneuses ; d'autres se refuseront à dénoncer leur abuseur parce qu'elles ont avec lui un lien affectif qui les met en position de conflit de loyauté ; plusieurs garderont le secret de peur d'être rejetées. Et l'entourage, souvent, se taira aussi pour ne pas faire d'histoires. Sans parler des mères à l'indulgence coupable au nom de la réputation de la famille, ces mères muettes et aveugles, volontairement ou non. Mais précisément, le sont-elles de leur propre gré ? Toute la question est là : réussir à préserver leurs enfants du fléau dont certaines ont elles-mêmes été victimes ...

Quand j'ai choisi de me donner une vie de couple marié, je n'entendais pas me vouer à une existence de mère au foyer captive *ad vitam aeternam* d'une fonction de service domestique et de vigilance à l'égard du cercle social obligé de ceux que l'on désigne sous l'appellation de proches, mais dont la proximité peut comporter des dangers. À vrai dire, j'essaierai par la suite de concilier ce rôle du mieux possible avec mes activités professionnelles, ce qui, d'ailleurs, se révélera nécessaire compte tenu de la pauvreté dans laquelle se trouvait mon ménage avec un immigrant sans papier menacé d'expulsion par suite de son refus du service militaire dans son pays.

Lorsqu'enceinte pour la première fois, je compris que je devrais renoncer à mon poste de coordinatrice bénévole et co-fondatrice du premier groupe francophone au Québec d'Amnistie internationale, je connus une période dépressive comparable à un deuil. Je me sentais en pleine dérive, devant un avenir fermé, cela malgré l'amour que m'inspirait mon fils. Il me fallait impérativement retrouver un emploi si je voulais reprendre confiance en moi. Mais le fait d'accepter de travailler à temps complet pour un éditeur d'ouvrages pratiques à grande circulation, eut tôt fait de me placer, comme mère d'un petit garçon, devant de nouveaux problèmes. La garderie où j'avais, après plusieurs recherches, fini par lui dénicher une place libre, se révéla vite un lieu dangereux pour lui alors qu'il y était mis à l'écart en raison de je ne sais quel obscur prétexte – par la suite, cette garderie devait faire l'objet d'une enquête pour maltraitance.

Mon fils tomba malade, affecté d'une toux que rien ne semblait pouvoir guérir. Et là, c'est au système de santé que j'eus à faire face. Le médecin consulté me traitait de mère anxieuse parce qu'il n'arrivait à déceler aucune cause à l'état de mon enfant, et moi, je ne parvenais à trouver aucune autre ressource d'aide. Comment concilier mon travail avec pareille situation ? Je me rappelle m'être absentée une journée de mon bureau, alors que l'équipe de direction était partie quelque part à un salon du livre en Europe. Par acquit de conscience, j'avais pris avec moi le manuscrit en cours de révision dont je m'occupais et demandé au graphiste avec lequel je faisais

équipe, de bien vouloir se déplacer à mon domicile, ce qu'il avait accepté de bonne grâce. Mais quand les patrons revinrent au bureau, ce fut le scandale. On me démissionna – en me laissant tout de même, comme prix de consolation, quelques contrats de traduction à exécuter chez moi.

Mon fils finit par guérir, et une autre garderie, plus accueillante, à portée de marche celle-là, devint vite pour lui un second chez soi. Quant à moi, je me lançai dans le travail de traductrice à domicile. Ce confinement ne me plaisait qu'à demi. Je ne pouvais m'empêcher de regretter l'époque si vibrante d'Amnistie qui correspondait tant à mon tempérament qu'à mes capacités. En vérité, je me voyais vouée malgré moi à une existence de femme au foyer, prisonnière d'un sort que je n'aurais pu imaginer auparavant, dégradée, rabaisée avec, pour seul contact, ma propriétaire slave qui profitait de notre proximité de logis pour s'introduire chez moi de force – elle mettait son pied entre la porte et le chambranle -- afin de s'épancher interminablement sur ses malheurs pendant et après la Seconde guerre mondiale. Travailler dans ces conditions devenant une épreuve, le souvenir d'un titre de Stefan Zweig, « La pitié dangereuse » fut associé à chacune de ses visites.

Le 13 janvier 2025

De nouveau ce temps trop doux pour la saison, gris de gris et chargé d'humidité. Chaque jour se différencie du précédent. Hier, glorieux, aujourd'hui, piteux. J'ai assez longuement parlé d'éducation avec une retraitée rencontrée sur la coursive qui, m'a-t-elle appris en cette occasion, exerçait auparavant des fonctions de directrice d'école au préscolaire. Forte de son expérience, elle conclut notre conversation en me vantant les bienfaits de la prudence dans un contexte d'envahissement du champ éducatif par tous les problèmes de la société.

Moi qui ai longtemps tenu bon en ce domaine, parce que je croyais qu'il serait le lieu privilégié du changement social, je m'y suis souvent heurtée à un pesant sentiment d'impuissance devant les difficultés de mes élèves. Je me rappelle, entre autres, deux petites sœurs trop minces, filiformes à vrai dire, issues d'un milieu populaire et pauvre dont la mère, séparée de son conjoint, était connue pour son inaptitude à leur dispenser les soins de base. Les filles allaient parfois chez leur père, sur lequel personne ne semblait savoir grand'chose. Le directeur, dans la présentation qu'il me fit de leur « cas », avait évoqué la possibilité d'une situation d'abus. Mais quand je formulai le désir de poursuivre plus avant mon intervention, il s'y objecta fermement, il ne revenait pas à l'école selon lui d'entrer dans la vie privée des gens, fût-ce dans un souci de protection des enfants.

J'ai gardé de cette expérience le souvenir de l'aînée répondant à la question de savoir si elles aimaient aller en visite chez leur père : « Le père, c'est comme le bon Dieu » ... Impossible d'obtenir d'elle davantage : je ne devais jamais avoir l'explication du mauvais état de santé et du comportement d'effacement des deux filles qui, lors des déplacements dans l'école, semblaient toujours raser les murs. De toute évidence, aller mettre Dieu en question aurait été imprudent. Mais la prudence a-t-elle jamais changé l'état du monde ? Et au bénéfice de qui s'exerce-t-elle en l'occurrence ?

Le 16 janvier 2025

Brève sortie sur la coursive. Qui m'a fait du bien après une nuit de sommeil agitée. En rentrant, une idée m'est venue : les trous du temps ne pourraient-ils s'appeler plutôt des fenêtres?

Aujourd'hui, la température est douce, le ciel, entièrement recouvert de nuages haut placés. On devine quand même la présence du soleil au disque blanc dont il la signale là-haut. Et des flocons épars tombent doucement, lentement, silencieusement, suivant la trajectoire oblique qui leur est imprimée par un vent plus léger que ces derniers jours.

J'ai commencé durant la semaine à taper les pages de ce cahier. J'écris comme cela vient, sans m'imposer de règle ni d'autre contrainte que celle de le faire chaque fois que possible. Il me semble malgré tout suivre une direction. En tout cas, je résiste à l'idée de mettre en scène un autre personnage que moi-même auquel je prêterais mes paroles et aussi ma démarche d'écrivain. Peut-être est-ce parce que la douleur constitue une affaire avant tout personnelle, ainsi qu'en témoigne une note écrite à la suite de mon accident : « Parfois, la douleur reste diffuse, remontant du bas du dos jusqu'aux omoplates et aux épaules, à d'autres moments, elle se concentre sur un point où elle plante son dard avec la froide assurance d'un marteau-piqueur. Entre elle et la souffrance tapie dans les souvenirs, récents ou passés, s'est noué un lien qui m'appartient à moi seule. »

Actuellement, je lis un roman de Foenkinos, « La vie heureuse », cadeau de Noël de ma fille. J'admire la manière dont il se sert au point de départ d'une situation particulière, je dirais plutôt ordinaire même si elle n'est pas commune, pour en tirer un développement axé sur une problématique d'ordre moral. Ici, comment faire de sa vie une vie heureuse sinon en passant par une expérience sensible de la mort. Mais le lien que j'entretiens avec ma douleur me détourne quant à moi de l'exprimer par une fiction romanesque.

Je lis aussi, à mon réveil matinal, saint Augustin, une découverte pour moi qui connaissais son œuvre de réputation, mais sans jamais être allée plus loin. Récemment, j'ai vécu un épisode de détresse intérieure où, l'esprit encombré de questionnements sans issue, en pleine confusion, le besoin de lumière m'a amenée dans une église. C'est par la suite que j'ai pensé me mettre à cette lecture -- il faut dire que toutes les religions, ou Églises, m'apparaissent dangereuses dans la mesure où chacune a pour intention de marquer sa supériorité absolue sur l'autre, mais, en revanche, la question de l'existence de Dieu n'a jamais cessé d'habiter mon esprit.

Le 28 janvier

Journée splendide ! Sa Majesté le Soleil glorieux de janvier est au rendez-vous, j'en ai été éblouie dès ma sortie de mon appartement, toujours plongé dans l'ombre plus ou moins, surtout en hiver. Au-dessus du grand parc adjacent à mon immeuble, les nuages, petits, floconneux, d'un blanc pur, avaient quelque chose de souriant. Sur l'allée en contrebas, j'ai vu une femme vêtue d'une veste rouge avancer à pas mesurés – sur la neige, la glace est bien installée. Oui, décidément, c'est une belle journée. Que me réserve-t-elle ?

Après le stress de la période dite « des Fêtes », me voici de retour à mon ordinaire, trop souvent fertile en imprévus moins agréables et qui semblent survenir à plaisir pour me détourner de l'écriture. En réalité, mon temps ne m'appartient jamais complètement dans la mesure où je travaille à domicile. Le téléphone y fait souvent intrusion au moment même de m'y mettre, comme ce fut le cas tout à l'heure pour une demande de cotisation à un organisme auquel j'ai adhéré il y a un an, mais dont je n'ai jamais plus eu de nouvelles depuis.

Et pourtant, j'étais prête pour un trou du temps, régénérée par ma sortie dans l'air vif et -- presque -- pur d'une matinée s'annonçant calme et tranquille. Mais, il est vrai, la beauté même du jour n'a pas empêché des pensées sombres de me traverser l'esprit. La paix ici -- pour l'instant, à tout le moins --, la guerre, ailleurs, mais certes, à notre porte avec l'élection d'un président fou d'orgueil et de cupidité. Une question aussi sur la peine des hommes, question soulevée par l'absence à une fête familiale d'un jeune adulte apparenté, de toute évidence depuis longtemps en profonde difficulté, dont l'avenir semble bel et bien compromis, malgré une intelligence et des dons certains que j'ai été à même de constater dans un passé plus heureux.

À vrai dire, ce qui me frappe le plus dans le comportement de ce trentenaire déclaré schizophrène est, lorsqu'on entame une conversation avec lui, quand une occasion de contact se présente, son rejet de toute appréciation positive le concernant, lui ou ses activités. Il suffit de lui faire un compliment pour qu'il se referme aussitôt, lui opposant dénégations et évocation d'obstacles insurmontables. À le laisser parler à son goût, toujours, un mal quelconque le menace, lui rend l'existence pénible. Souvent, il émet des soupçons sur les bonnes dispositions d'autrui -- par exemple, dans le contexte d'un travail effectué en groupe -- à son égard. Cette attitude a tout pour décourager l'interlocuteur bien intentionné de s'entretenir avec lui, ce qui, à mon avis, doit renforcer sa défiance. Pourrait-on dire qu'il s'est forgé des stratégies d'évitement face aux tentatives de communication qui lui attribuent d'emblée la volonté d'être un homme talentueux et actif ? La souffrance de l'Autre, elle est la note discordante qui rend toute ambition de bonheur béat irrecevable.

Par extension, je pense aux difficultés identitaires des éléments masculins de la jeune génération faisant face à la mise à mal de concepts tels que ceux de pourvoyeur, de chef de famille, de personnalité virile sans rien pour les remplacer. Que devient le savoir-être dans un tel contexte social ? Mais aussi, où s'arrêtait l'autorité du père au siècle passé ? Ne recouvrait-elle pas une culture d'abus de l'enfant ?

Le 30 janvier 2025

Tôt samedi dernier, attendant le bus qui me mènerait chez la coiffeuse -- pour faire bonne figure à ma fête d'anniversaire --, j'ai pu observer à loisir les dessins formés par le frimas et le vent sur les parois vitrées de l'abribus. Parmi une multitude de flocons givrés disposés en étoiles, se distinguaient des configurations plus complexes. Ainsi, j'ai reconnu, dans l'agencement d'une ligne horizontale continue où se dressait à la verticale une rangée de petites tiges chevelues, le traîneau de la chasse-galerie, vieille légende du folklore national. Ailleurs, j'ai vu un serpent, puis un dragon, en somme, le monde des contes et légendes de mon enfance qui m'était redonné avec permission

de rêver. Mais le bus est arrivé, et mon exploration a été interrompue. Fini, terminé, ce trou du temps plein de promesses.

Quelques jours plus tard, alors que mon quotidien est revenu à l'ordinaire, j'ai voulu reconstituer ce présent inespéré qui a laissé en moi la trace d'un moment heureux. Il me semble d'ailleurs que mes mots ne rendent pas justice rétrospectivement au sentiment d'avoir été récipiendaire d'une œuvre de beauté sans égale. Unique était-elle en effet, car le soleil l'avait effacée depuis. Plus vieille d'une année maintenant, je songe à toutes les fois où, dans la nature environnante, j'ai vécu semblable expérience sans m'y arrêter faute de temps.

Perdre la capacité de marcher, c'est redevenir un enfant, dans un monde rapetissé, protégé où il soit possible de réapprendre à mettre un pied devant l'autre sans tomber. Face à la perspective de demeurer impotente, aurais-je, en m'accordant des trous du temps, retrouvé dans la nature environnante, sous ses aspects les plus infimes et fugaces, une force neuve ?

Le lendemain

Serait-ce un effet de cette force neuve, j'ai rêvé durant la nuit. Je me revoyais de nombreuses années en arrière, après ma séparation d'avec mon second mari, alors que mes enfants se trouvaient en vacances chez leurs grands-parents andalous et mes études d'orthopédagogie, en pause pour la saison estivale. Soudainement, je me voyais disposer de plus de temps que d'habitude. Minée par un sentiment d'abandon, j'en avais grand besoin.

Lorsque je me suis éveillée ce jour-là, une matinée prometteuse s'annonçait, chaude et ensoleillée. J'étais encore sous le coup d'une vive impression, sentant un regard malicieux vrillé sur moi. Ce regard me rappelait quelqu'un, une gamine, mais qui ? Une fois levée, je me suis souvenue des circonstances de ma rencontre avec elle.

En train de lire sur mon balcon arrière, j'avais soudain vu émerger une petite bonne femme débordant d'énergie des trois escaliers délabrés qui menaient à mon chez moi de l'époque. « Je suis Mathilde », se présenta-t-elle sans préambule aucun, ses yeux comme plantés dans les miens, « et toi, tu es qui ? ». Interloquée par son audace, je ne trouvai à lui répondre que par une question : « Mais d'où viens-tu ? » Elle pointa du doigt la cour de la grande maison voisine, habitée par une dame française récemment devenue résidente du quartier.

Puis, mon regard se reportant sur elle, je m'aperçus qu'elle avait une ecchymose à un genou. « Comment t'es-tu fait ça ? », lui demandai-je. Elle rit. « Ah, ça, m'expliqua-t-elle, c'est à cause de la marche d'en bas. Elle est trop haute, je suis tombée ». Je m'exclamai : « Et tu es montée quand même ! » Elle rit de nouveau. « J'allais pas me mettre à pleurer, je suis pas un bébé ». Je compris que j'avais affaire à une brave. « Attends !, lui dis-je, je vais te mettre un pansement. »

De ce jour, Mathilde revint me visiter, toujours à l'improviste et la tête pleine de questions. Elle voulait tout savoir de ce que je faisais, pourquoi et comment je le faisais et m'écoutais de l'air attentionné qui reflète un jeune esprit avide de connaître. Littéralement fascinée par son intrépidité, son inlassable curiosité et son intérêt sans faille, je pris goût à nos conversations. Je me rends compte aujourd'hui qu'elles avaient déjà valeur de trou du temps ...

Début août, cependant, elle m'apprit que sa mère avait vendu leur maison pour repartir dans son pays. Contre le gré de Mathilde qui allait ainsi perdre des amis auxquels elle tenait. Masi il n'y avait pas d'autre choix : elle devrait suivre son seul parent, et je ne la reverrais donc plus.

Cette enfant-là était l'incarnation même de la confiance en soi qui ne craint rien ni personne. Le souvenir qu'elle m'a laissé depuis ne s'est pas effacé. À point nommé, dirait-on, mon rêve de la nuit dernière me l'a restitué et cela, au moment crucial où je m'apprête à parler de l'Avant.

*

DEUXIÈME PARTIE

AVANT

Le 10 mars 2025

Ce matin, reprise de ma marche sur la cursive. Et je note un progrès : je puis avancer à pas presque normal en me tenant droite (ou à peu près).

J'avais par ailleurs un but : aller vérifier si la portion de vue découverte hier pourrait faire l'objet d'une photo en vue de servir d'illustration à la page couverture de mon prochain livre. Je dis : « prochain », mais ne suis pas tout à fait sûre de me rendre jusque-là. D'une part, il y a mes yeux qui me donnent du fil à retordre, ils se fatiguent plus vite au cours de toute occupation exigeant une attention soutenue ; d'autre part, je me sens indécise concernant l'orientation à donner à cette seconde partie.

J'éprouve le besoin de changer dirait-on le format, d'adopter un autre ton, mais, en même temps, les idées qui me viennent ne me satisfont pas, ou alors, je ne sais comment les mettre en œuvre. Dernièrement, j'ai pensé m'y consacrer à l'exploration des grands axes qui ont servi d'états à ma vie, à savoir le voyage, la musique et l'art en général, la recherche d'une perfection dans l'expression par le langage, bref, le mouvement et la beauté, le contact intime avec la nature aussi, la quête d'un accord entre pensée et action, la préservation d'un sens critique face à l'effet d'entraînement du conformisme social du moment, et quoi d'autre ? Mes enfants surtout, bien sûr, pour leur loyal et fidèle soutien.

Bien que la partie visible de ma vie comporte tous ces éléments dignes d'intérêt, je sens que de me centrer sur eux seuls m'amènerait à esquiver quelque chose de plus fondamental et surtout, de totalement personnel. La douleur, je puis parvenir à l'appivoiser, du moins en bonne partie. Mais la souffrance de me savoir porteuse d'un secret inavouable ? Tapie dans des souvenirs restés enfouis, à leur évocation, elle ne peut manquer de se réveiller. Pourquoi, depuis si longtemps, tant de mes nuits sont-elles comme hantées, me tenant en alerte, souffle court, muscles sous haute tension ?

Après les trous du temps, n'est-ce pas une remontée du temps d'avant qui s'impose ? Il semble que mes barricades ne tiennent plus, qu'un besoin de libération me travaille sourdement, comme pour une débâcle printanière. Pourquoi ne pas l'admettre, j'ai toujours cherché à comprendre dans quelles conditions survenait l'inceste, quel type de milieu familial le favorisait, la culture qui le secrète en somme.

Si je crois connaître assez bien le mal qu'il cause à l'enfant victime, le plongeant dans un monde d'après séisme où règne la confusion sur le sens à donner à ce qui lui arrive, je n'ai jamais encore exploré à fond ses origines. Comment les reconnaître sinon en racontant mon histoire, telle est la pensée qui pèse de tout son poids sur mon esprit.

La nuit, quand je m'éveille en sursaut, le corps en sueur, je revois des images du passé qui refluent en désordre. Ces soubresauts de mon corps sont, à n'en pas douter, l'effet de la marque d'une souffrance ancienne que le temps n'a pas réussi à apaiser. Perturbant mon sommeil, en annihilant

la possibilité même, ils profitent des moments de pause de ma conscience pour venir me la rappeler de sorte que je ne puisse l'ignorer.

Pas de lien d'une image à l'autre, elles s'emmêlent, formant un tout, sorte de magma indéfini, apparemment dénué de signification. Impossible d'y déceler un raccord avec le fil conducteur de cet ouvrage débuté sur des trous du temps pacificateurs – mais la pacification, l'Histoire le démontre, c'est la guerre sous une forme déguisée. Il me faut en convenir, l'affrontement prévisible avec mes fantômes me fait une peur bleue.

Alors, je me pose la question : ne vaudrait-il pas mieux profiter du bien-être que m'a rendu mon plan de réhabilitation pour continuer sur ma lancée au fil des réflexions qui me passent librement par la tête lors de mes marches sur la cursive, autrement dit, me laisser guider par mon inconscient en quête de paix ? Non, me répond une petite voix fluette, mais ferme, tu ne peux persister à garder le silence sur le temps d'avant sans te mettre en danger puisqu'il empoisonne tes nuits, tu le vois bien, une vie tranquille n'est qu'une vie hors du champ de la conscience.

Hier après-midi, en essayant le déambulateur acheté il y a trois jours, j'ai croisé trois femmes d'apparence très âgée assises sur un banc, trois vieilles chouettes rassemblées là pour se plaindre et médire, Méduse et ses sœurs les Gorgones ! Bien refermées sur leurs secrets, sans doute aucun. Elles n'ont pas manqué de passer leurs commentaires sur mon passage, l'occasion était trop belle. Je me suis dit que, pour rien au monde, je ne voulais vieillir de cette façon, envieuse et méchante, que mieux valait prendre le risque de se montrer dévoilée que rancie.

Revenant à la poursuite ou non de mon manuscrit, je vois que sa première partie découle d'un lien entre extérieur (tel qu'observé par moi) et intérieur (déclenchement mémoriel activé par ces observations). Comme je relis « Les contemplations » de Hugo parallèlement à mon activité d'écriture, je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement avec sa propre démarche dans cette oeuvre. D'ailleurs, je me suis demandé si je ne devrais pas reprendre à l'envers le souvenir que j'ai gardé des événements marquants de mon passé, en les revisitant de façon à intégrer leur violence à une vision plus globale de la vie terrestre.

Le problème du mal est, pour moi, le signe de l'absence de Dieu, mais pas pour autant, de son inexistence avérée. Il est certain que l'on ne peut prêter à la divinité une façon de penser qui n'appartient qu'à sa créature. Hugo, dans son poème sur Villequiers, là où s'est noyée sa fille adorée, parle de l'autre face des événements, invisible au regard humain. Mais n'est-il pas légitime, en même temps, de se demander si l'existence sur terre n'a d'autres raisons d'être que le malheur continu, les rêves contrariés, les espoirs trompés ?

À trop fouiller « l'intérieur », on réveille des pensées angoissantes. Plus jeune, j'ai lu Colette avec délice dans la mesure où sa sagesse s'exprimait en termes d'amour de la vie. Il m'est arrivé souvent de m'identifier à elle. Lire Hugo ne me serait pas alors venu à l'esprit, je le trouvais pompeux, tout comme, sur un pôle différent, Paul Claudel.

Le 12 mars 2025

Au sortir d'un trou du temps en un matin froid où tout m'a semblé gelé, j'ai décidé de relire mon courrier « amoureux ». Pourquoi ? je ne sais trop. Comprendre les raisons du désamour peut-être, des années après. Ou, à l'inverse, prendre une pause, me réchauffer le cœur à retrouver le temps de l'amour. Faire contrepoids à mes douleurs lombaires, lesquelles sont réapparues en force, moi qui les croyais enfuies pour de bon. Cette fois, elles se font sentir dans le haut du dos, ainsi qu'au flanc droit. De nouveau, certains mouvements du bras de ce côté me sont pénibles. Et, lorsque je suis allongée sur mon lit, je dois éviter de me tourner dessus. Je ne puis arriver à me lever sans souffrir qu'en jouant les contorsionnistes.

Le 13 mars 2025

J'ai fini de lire l'ensemble des lettres de R. Certaines sont déchirantes, notamment celle où il décrit sa maladie mentale en termes très clairs, trois ans après m'avoir laissée sans nouvelles.

Rétrospectivement, je ne comprends pas comment un être aussi intelligent et doué a pu faire pour se mettre continuellement dans des situations presque inextricables. Nombre de ses lettres me le décrivent dans des emplois souvent bénévoles où il indispose son patron en faisant de l'agitation politique au service d'un personnel qu'il juge exploité, mais qui ne lui a rien demandé. Résultat, il se retrouve invariablement sans ressource, dans un état de précarité dont il ne sort que grâce au hasard et, sans doute aussi, à son sens de l'entrepreneuriat.

Dans une lettre en particulier, il reconnaît que notre mariage n'aurait sans doute pas « marché », et son analyse me paraît juste, bien qu'en aucun cas, il ne semble conscient de mes sentiments à moi. Je dois admettre que ma vie avec lui aurait été misérable et que, vraisemblablement, je n'aurais pu tenir le coup, surtout dans son pays que je n'aimais pas.

Le 18 mars 2025

À relire la correspondance entre W. et moi, j'ai repris conscience de la différence culturelle entre nous, mais, en même temps, de sa grande capacité de réflexion sur des sujets profonds. Il faut dire qu'anthropologue de formation, quand il ne souffrait pas de ses troubles émotionnels, il abordait volontiers des concepts abstraits. Dommage que certaines de ses lettres me soient difficiles à comprendre -- dans la mesure où le français était pour lui une langue seconde. Quoi qu'il en soit, c'était un bon ami auquel je repense souvent avec affection.

Le 20 mars 2025

Je suis passée au travers des nombreux messages que nous avons échangés, V. et moi, toute une saison, ainsi que du cahier où j'expose la passion qu'il m'a inspirée. Et je constate qu'il m'est aujourd'hui devenu ardu de comprendre ce qui, dans ses courriels, a pu donner naissance à un tel embrasement. Je pense que mon cœur s'est enflammé pour cause de trop grande solitude.

Ces trois hommes qui ont entretenu une correspondance suivie avec moi, quel souvenir me laissent-ils sinon le croisement de leur histoire personnelle avec la mienne et, comme résultat au bout du compte, la rupture ? Ils voulaient trop, je pense, être compris d'abord et ne se doutaient pas que je le désirais tout autant. Pas plus qu'ils ne semblaient conscients d'un besoin vital chez moi de reconnaissance d'une pensée personnelle. Il faut croire que mon intérêt pour la leur les empêchait d'en prendre conscience. Il est vrai que je savais à merveille pratiquer l'effacement admiratif à leur égard – ayant eu un bon modèle en la personne de mon père. Aujourd'hui, je dirais qu'ainsi, je nourrissais l'espoir, plus était manifeste ma grande capacité d'amour, de susciter la leur. Au fond de moi, mais incapable alors de la mettre en mots, une révolte grondait, qui ne se résignait pas à n'être pour la vie qu'un réceptacle ou un faire-valoir sans contrepartie – bref, à une inexistence.

Le 21 mars 2025

Exilé politique réfugié à Paris, R. était guitariste et auteur d'un livre en cours de publication, je travaillais comme secrétaire d'une Chinoise vendant des meubles aux amateurs d'art oriental. Dès le premier contact, je fus conquise par son bagout, alors qu'il distribuait des tracts contre la guerre au Vietnam sur le boulot Mich'. Nous nous mîmes en ménage presque aussitôt pour mener ensemble une vie de bohème, à nous produire devant les cafés-terrasses, moi chantant, lui m'accompagnant sur son instrument. Mais cette existence ne pouvait durer compte tenu de la situation précaire où nous nous trouvions, lui, sans papiers, moi, poursuivie par un conjoint violent d'avec qui j'avais demandé le divorce. Si, avant notre retour de France, nous envisagions de nous marier, une fois revenus en Amérique, les choses n'ont plus été les mêmes ni pour lui ni pour moi. Chacun de nous se retrouvait dans l'univers qu'il avait voulu quitter. Notre union ne résista pas à l'épreuve. Et cela se traduisit par ce que je vécus comme une trahison lorsque j'appris que R. s'était entiché d'une speakerine-vedette de la CBC et, loin de s'en cacher, s'affichait ouvertement comme son soupirant éperdu. Je perdais alors toute confiance. J'avais tant fait pour l'aider, ce garçon, et voilà qu'il se tournait publiquement, au su et au vu de tout mon entourage vers une femme dont le *glamour* me renvoyait une bien humiliante image de ma personne. Comment aurais-je pu me lier pour la vie avec lui en pareilles conditions ?

C'est beaucoup plus tard dans ma vie que je rencontrai W., un artisan aux intérêts multiples. Avec lui, les choses se sont passées très différemment. Cette liaison n'était pas placée sous le signe de la passion, mais s'était nouée sous celui de l'amitié. Il était divorcé, je l'étais aussi. De son union étaient nés deux enfants, j'étais dans la même situation. Au téléphone, nous pouvions nous parler pendant des heures sans nous lasser, abordant pêle-mêle toute sorte de sujets. Jusqu'au jour où notre bonne entente fut rompue, non par lui, ni par moi, mais par l'attitude offensante de sa fille envers la mienne, attitude qui sabota avec une perversité certaine tout espoir en moi de former ensemble une famille recomposée.

Quant à V., médecin aliéniste et écrivain étranger en résidence ici, je fis sa connaissance lors d'une soirée sur le thème « Littérature et politique ». Assis à côté de moi, il devait se rendre compte, à écouter l'intervention publique que je fis sur ce thème, d'une affinité entre nos manières de penser, affinité qui le porta à m'écrire dès le lendemain de cette soirée pour me communiquer son appréciation. Ma réponse à ce premier courriel l'encouragea à écrire de nouveau, si bien qu'un

échange d'idées continu s'établit de lui à moi, de moi à lui. Candidement, j'espérais qu'il s'intéresserait à me lire, tout comme moi, je m'étais empressée de me procurer son dernier ouvrage à la bibliothèque. Mais il tomba gravement malade et fut forcé de précipiter son retour dans son pays, avec promesse de rester en contact. À distance, je me rendis bientôt compte que l'intérêt espéré pour mon premier roman avait vite fait place à d'autres préoccupations. Lorsque je le revis dans sa ville quelques années après, il ne m'avait toujours pas lue ..., ne se rappelant pas même le titre du roman en question.

Le 24 mars 2025

Toute la nuit, le froid pénétrant qui se faufilait par ma fenêtre, me l'avait annoncé, la neige allait revenir. Et, de fait, en sortant de chez moi, je l'ai retrouvée là ce matin, comme en décembre, toute blanche sur la coursive, sur la cime des épinettes, sur les branches des bouleaux, sur les toits au loin. Elle était accompagnée d'un bruit mouillé de circulation provenant du boulevard d'en bas. Le couvert du ciel, à un certain point de ma promenade, se teinta d'une nuance de gris foncé qui me rappela l'un de ces chauds lainages dont j'aime tant me vêtir en hiver.

À mon retour, j'ai suivi des yeux un goëland solitaire. C'est à ses cris plaintifs que je l'ai reconnu. Il volait très haut, très vite, toutes ailes déployées, vers le fleuve. Puis, continuant ma route, j'ai aperçu au sol trois minuscules oiseaux. Ils picoraien quelques graines à travers la couche de neige étalée sur le seuil d'une porte, et j'ai envié ce voisin de pouvoir ainsi les attirer. Mon appartement ne donne pas sur la coursive, ce qui m'a amenée à suspendre un perchoir au-dessus de ma terrasse, à l'arrière. En vain ! Je n'y ai jamais vu ni entendu aucun visiteur ailé ...

Je me sentais à mon aise dans cette neige qui m'entourait. Étrangement, son retour inattendu me redonnait l'espoir d'avoir le temps de prendre mon temps, de redécouvrir une douceur du vivre chez soi bien au chaud propre à la saison hivernale, anticipant le privilège de jouir en toute liberté de la beauté du jour depuis la fenêtre de mon bureau. Seul petit accroc à cette sensation de quiétude, deux affiches placées devant le restaurant à l'abandon qui a fermé il y a des mois déjà et qui constituait, malgré son aspect décati, une barricade contre les promoteurs de tours d'habitation si répandu dans nos parages. « Ils » vont bloquer la vue sur l'horizon, me suis-je dit, je ne verrai plus les montagnes bleues, ravissement de mes promenades.

Le logement collectif dans des versions résidentielles de gratte-ciel est très en vogue dans notre quartier. Depuis quelque temps, il ne se passe pas une année sans qu'il apparaisse un nouveau projet souvent divisé en phases correspondant chacune à l'érection d'un bâtiment distinct. Économiser l'espace par la superposition en hauteur d'étages d'appartements, répond à un besoin de l'époque, se sécuriser en se rassemblant dans une même construction – dont les résidents seront fatalement voués à vivre à leur échelle toutes les vicissitudes de la proximité sociale obligée avec des inconnus.

L'été dernier, une locataire en colère s'en est prise aux baies vitrées des corridors reliant nos appartements. Avec une force inouïe, elle les fracassait à l'aide d'un marteau. Des milliers d'éclats de verre ont atterri sur les dalles de notre terrasse, éparpillés un peu partout. Trois équipes sont déjà venues tenter de les ramasser, mais ni le balai manuel ni les machines à aspirer n'ont pu avoir

tout à fait raison de ces traces de la fureur de la dame au marteau. Je les vois parfois, quand la neige a fondu, briller sous le soleil du petit matin, témoins sans faille des effets du mal de vivre toujours menaçant sous les apparences trompeuses du bonheur programmé dans une tour d'habitation réputée de haut niveau.

Le 26 mars 2025

Ce matin, réveil plus tardif qu'à l'habitude. La douleur était au rendez-vous, un peu moins vive, mais bien présente tout de même comme un rappel à mon réel actuel. J'ai eu envie de lui lancer ces vers de Baudelaire :

Sois sage, ô ma douleur

Et tiens-toi plus tranquille,

dans l'espoir de la calmer – alors que ce n'est pas mon corps, mais plutôt mon âme que ces vers soulagent. Baudelaire a été la passion de mon adolescence, je le lisais, le relisais sans m'en lasser, me découvrant une parenté avec lui – que je serais cependant bien en peine de nommer s'il le fallait. Peut-être du fait que, derrière la splendeur de sa poésie, rôde toujours le mal sous la forme d'un malheur advenu ou à advenir.

Les poètes en général m'auront bien accompagnée toute la durée de ma vie, plus fidèles que mes amoureux déclarés. À relire leurs lettres, quels qu'aient été leurs mérites respectifs, je m'aperçois qu'ils m'ont déçue. Chacun me semble rétrospectivement n'y parler que de soi sans grand égard pour mes propres sentiments. Et j'en ai conclu que, dans aucun cas, je n'aurais pu trouver auprès d'eux l'accomplissement personnel que tout mon être réclamait – sans nettement l'identifier à l'époque, il est vrai.

J'étais – et ai toujours été – attirée par des artistes, peintre, musicien, écrivain, je pense maintenant que c'était parce que je rêvais secrètement d'en être une sans m'en sentir digne. Ce fut seulement lorsque je vécus seule, que je pus, à mon tour, me consacrer pleinement à la peinture, à la musique, sous la forme du chant en particulier, et à l'écriture. Au bout du compte, c'est ce dernier art qui a pris toute la place après les longs détours que m'ont imposés les nécessités du gagne-pain et de la maternité. J'étais pauvre au départ et, après quelques incursions dans le monde des bons salariés, suis revenue délibérément à ce statut, clé de l'indépendance d'esprit à mon avis.

Le mode de vie du commun des mortels ne présentait pas beaucoup d'attraits pour moi. Il fallait le payer trop cher, avais-je compris, notamment au contact de mes riches grands-parents paternels. À onze ans, je les ai vus mener leur existence, chacun de son côté, mon grand-père réfugié dans la cave de sa vaste demeure à s'occuper de mystérieux calculs, son épouse naviguant entre l'intendance de sa maisonnée et des mondanités accaparantes. Seuls les repas du midi et du soir les réunissaient sous l'œil critique d'une grand-tante qui avait connu des jours opulents avant d'être contrainte, par des revers de fortune, à habiter sous leur toit. Quant à moi, petite-fille insignifiante, je me hâtais de manger afin d'être libérée de leurs sempiternelles disputes d'adultes.

Le 27 mars 2025

Le couple formé par mes grands-parents paternels, à mes yeux d'enfant, paraissait tout à fait improbable. Lui réclamait le « beurre de pinottes (*peanuts*) » sur la table du souper du ton bourru dont il était coutumier, où j'entendais à la fois provocation et, mais oui ! plainte ; elle, choquée dans ses goûts de gourmette, faisait semblant de ne pas l'entendre. Ma grand-tante et moi observions la scène sans dire un mot. Nous savions qu'il avait passé toute la journée dans sa cave à dialoguer avec sa machine à calculer, tandis qu'elle avait consacré une grande partie de la sienne au téléphone avec ses relations dans le monde de la haute culture, dames émigrées d'Europe abonnées aux spectacles de concert, d'opéra, de théâtre, parfois aussi de ballet.

Cet homme, qui avait commencé sa carrière comme professeur d'université et était l'auteur d'un traité de mathématique pour se transformer plus tard en prospère constructeur de maisons de ville, collait à la langue de ses origines paysannes. La femme avec qui il avait choisi de partager sa vie, était diplômée d'un collège chic où l'on enseignait les bonnes manières, ainsi que le mode d'expression plus raffiné réservé à cette frange de l'élite qui se flattait d'avoir un vernis culturel.

En fait, couvait entre eux, depuis longtemps sans doute, un conflit entre ce vernis et le naturel local tourné vers le rejet proprement américain du fläflä, de toutes les fioritures tant prisées des « Uropéens ». De ce côté de l'Atlantique, la rusticité, de l'autre, la duplicité. Aux yeux de mon grand-père, que pouvait-on attendre d'authentique de « genssés » du Vieux continent qui venaient ici se remplir les poches au détriment du « bon monde » de « cheu nous » ? À ceux de sa femme, comment expliquer pareil attachement à un monde à raz-de-terre chez un homme brillant qui, jeune, avait été boursier d'un pays précisément de cette Europe pour y faire des études supérieures – lesquelles se verraient interrompues par la Première guerre mondiale ?

Je n'ai jamais réussi à élucider le mystère de leur rapprochement. Comment étaient-ils parvenus à faire des enfants ensemble, je n'arrivais pas à me l'imaginer. Moi, leur descendante, je ne me sentais pas plus à l'aise dans les façons collet monté de ma grand-mère que dans les ruades verbales de son époux. Pour dire vrai, ils me faisaient peur, elle avec ses opinions arrêtées sur ce qui se faisait ou ne se faisait pas, lui, avec les passions bouillonnantes que je percevais sous le masque bonhomme qu'il affectait à mon égard.

Le 4 avril 2025, dans la nuit

Le sommeil me fuit, et je n'en peux plus. La faute, je crois, en incombe à ces médicaments que l'on m'impose de prendre. Comment tenir le coup, où trouver un soulagement, je cherche, mais ne trouve pas.

Mon manuscrit aussi est responsable, il me poursuit la nuit. Là où il veut m'entraîner, dois-je aller de moi-même ?

Le 6 avril 2025, à 3h15 du matin

Dire ou ne pas dire. Faire de l'effrayant aveu d'un mourant un objet de connaissance public.

Parler dans son état lui avait demandé un très grand effort. Ce qu'il voulait me dire avant de mourir, je devais le comprendre par l'insistance extrême qui émanait de sa personne depuis son regard rivé sur moi, depuis la tension manifeste de tout son corps traduisant la volonté ultime qui l'animait. Voulait-il me confier la mission de résoudre son dilemme intérieur alors que la parole non seulement lui était devenue difficile à cause de la maladie, mais exigeait de lui un effort surhumain. Il me reviendrait alors de parler à sa place, d'exprimer la profondeur de son regret, de tenter de lui donner une direction, un sens propre à convaincre que l'ampleur de la faute ouvre la voie à une vision claire sur les bases essentielles d'une paternité responsable.

Était-ce à cause de l'intensité et de la solennité du moment, j'y ai vu après coup un appel à ouvrir les consciences à la nécessité d'une régénération de la fonction de parent. L'enfant ne peut être pour celui-ci un objet de plaisir charnel sans que soit mise en cause sa propre capacité, une fois adulte lui-même, à dépasser le statut de simple géniteur. Quant à mon père, ce qu'il aurait souhaité, je pense, c'est qu'en termes religieux, puisqu'il était croyant, les souffrances précédant sa mort soient regardées comme une forme de pénitence, de rite propitiatoire préparant à une réparation par la dénonciation ferme de la faute.

Pourquoi, au nom de quoi accepter une telle mission ? Ce manuscrit me dépasse. Il est, en un sens, l'œuvre de ma vie, ce qui lui donne son sens de quête de vérité. Mais il me fait violence, allume en moi une sorte de terreur sacrée.

« Tu ne sais pas ce que c'est, toi, d'avoir traîné « ÇA » toute la vie », voilà les paroles qu'il a bel et bien prononcées lors de notre dernière rencontre avant qu'il ne soit hospitalisé, des paroles qui, je crois, lui ont échappé des lèvres dans une ambiance où il se savait confronté par moi. Car j'avais compris que, derrière l'agression subie dans mon enfance de la part de son fils aîné, se cachait autre chose. J'aimais mon père, il était le seul, dans cette famille, qui me semblait se soucier de ma personne comme ayant un avenir. Et voilà que je l'acculai à ôter son masque, à se révéler tel qu'il était dans toute sa complexité.

Ai-je bien entendu, d'ailleurs, ce terrible aveu qui sortait de la bouche d'un mourant ? J'en ai douté, et puis tant de signes allaient dans cette direction que j'en suis certaine à présent : oui, il a violé ses fils, c'est bien ce qu'il m'a dit, parlant des aînés selon toute évidence. Et cela explique tout, en effet, notamment leur conduite de petits voyous dans l'enfance et l'adolescence. Mais alors, la question qui me vient et me revient à l'esprit est : pourquoi ? Pourquoi avoir fait cela ? Et là, je suis réduite à des hypothèses, enfin, à une, principale, à savoir que, mis au pensionnat à l'âge de sept ans – cela aussi, il l'a dit lors de notre dernière rencontre --, il y aurait lui-même été abusé. Toute cette histoire dessine comme une chaîne entre les générations, une sorte d'atavisme, en tout cas, je le ressens ainsi.

Peut-être aussi y avait-il là le côté obscur de l'autorité paternelle : dresser ses garçons par une forme d'initiation violente. Ce serait pourquoi, selon ma réflexion, l'abus incestueux représente le mal social par excellence, l'inoculation, pour ainsi dire, d'une culture du mal qui tue la confiance

de l'enfant en soi, le détruisant de l'intérieur, et altère gravement sa foi dans sa capacité d'être aimé pour lui-même -- et non pour le profit que l'on peut en tirer.

En me lançant dans une quête de « trous du temps », j'ai entrepris une remontée au temps d'avant la blessure de l'abus, cela en vue de renouer avec cette curiosité naturelle de l'enfant, avide de s'approprier la beauté du monde, d'entrer en communion avec cette beauté pour y puiser la paix procurée par la simple joie d'être vivant.

Parler du passé, d'un « avant » traumatisant, serait-ce forcément pour exercer une justice revancharde, ne serait-ce pas plutôt pour faire connaître – ou reconnaître – qu'aucune famille ne peut s'édifier sur l'irrespect de l'intégrité de ses fils et filles.

Le 7 avril 2025

Dans cette chambre d'hôpital complètement nue (de peur qu'il ne se donne la mort), j'ai entendu mon père prononcer distinctement une petite phrase dont, sur le moment, je n'ai pas mesuré la portée : « Si je parle, cela retombera sur tous les autres ». Il faut dire que le reste de son discours où il était question d'une calamité imminente s'il n'agissait pas, semblait délirant.

Aujourd'hui, quand j'y repense, je sais ce qu'il a voulu exprimer là. L'aveu, même tardif, d'actes qualifiés de crimes par la société – dans la mesure où ils sont découverts --, risquait en effet de nuire à l'ensemble de sa descendance, enfants, petits-enfants, ainsi qu'aux membres de sa propre famille et belle-famille encore vivants. De jeter sur eux tous sans distinction l'opprobre.

Ainsi donc, atteint selon les médecins d'une dépression profonde, son esprit cherchait un moyen de réparer le mal causé dans le passé et n'en trouvait pas de convenable. J'ai longtemps quant à moi ruminé la même question. Assumer un dévoilement qui salirait la mémoire de mon père décédé, le pouvais-je ? La solution que je trouvai plus tard, a consisté à changer mon patronyme. Plus tard, sous ce nouveau nom, je créerais une petite entreprise de services de suivi d'élèves en difficulté et de communication, puis d'édition.

J'avais aimé cet homme, tour à tour conteur d'histoires pour tout-petits, pianiste sensible et talentueux, guide forestier émérite, jardinier chevronné, cavalier improvisé qui m'accompagna à mon premier bal de jeune fille pour lequel *date* peu fiable s'était désisté au dernier moment. Lorsque je lui appris, à vingt ans, que j'avais un amant, au lieu de s'en scandaliser comme il était de mise dans les réputées bonnes familles de l'époque, il m'offrit une rose – que j'ai conservée entre les pages de ma vieille édition des « Fleurs du mal ».

À mes yeux d'alors, il était à la fois beau, sage et savant. Comment expliquer ce côté sombre, que je n'avais aucunement soupçonné en lui ? Bien sûr, il y avait les reproches muets de sa femme, ma mère, ses longues bouderies ; bien sûr, il y avait la révolte de sa troisième fille qui jurait de ne jamais épouser quelqu'un comme lui ; bien sûr, il y avait l'attitude irrévérencieuse de ses fils aînés. Mais, tout cela, je l'attribuais au fait qu'il défendait des idées opposées au matérialisme et à l'américanisme ambiants, avec lesquelles idées j'étais d'accord.

Au nom de quelle archaïque tradition avait-il pu abuser de petits garçons dont il était le père ? Y voyait-il une forme de dressage correctif ou d'initiation déjà subie par lui-même et donc,

nécessaire à l'apprentissage d'homme? Avait-il, ce faisant, suivi un exemple imprimé dans sa chair, pendant l'enfance au pensionnat, par des professeurs cléricaux en position de pouvoir à la fois physique, moral et spirituel ? En avait-il hérité une vision de la pratique sexuelle permettant à l'adulte de s'emparer du corps de son enfant, alors considéré comme sa propriété?

Je ne connais pas la réponse à de telles questions. Ce que je sais, en revanche, ce sont les terribles souffrances dans lesquelles il a dû affronter la mort. De toute évidence, les tourments intérieurs qui l'agitaient ont provoqué l'aveu qu'il m'a livré le jour où je suis venue lui faire mes adieux à l'hôpital. Le fait qu'il ait, avec insistance, le regard implorant, répété trois fois cet aveu après avoir, d'un geste impérieux, écarté son troisième fils – qui se trouvait déjà sur place -- m'a convaincue qu'il me transmettait alors le soin de régler en son nom le dilemme que lui-même n'était pas parvenu à trancher.

Faire passer la vérité d'abord avait été mon mot d'ordre tout le temps que j'avais mis à l'obliger à se dévoiler en refusant d'être présente aux réunions de famille, d'accepter des invitations au concert, de répondre à toute tentative de communication, par la poste ou autrement. Et voilà que, placée en situation de recevoir un tel aveu, je sentais ma force de résistance face à la réalité d'un abuseur démasqué qui m'était proche, se dissoudre ...

Puis, les mots de cette petite élève -- que la direction d'école m'avait présentée comme une possible victime d'abus – me revinrent en mémoire : « Le père, c'est comme le bon Dieu ». N'était-ce pas ainsi que j'avais vu et voyais encore le mien ? Il me faudrait revenir en arrière pour tenter de donner sens à l'épreuve qui m'était infligée, me dis-je.

Comme un leitmotiv, je me répétais intérieurement, sous forme interrogative, les termes du dilemme hérité de mon père : « Dire ou ne pas dire ? » Faire ou non de son ultime aveu un objet de connaissance public par l'entremise de l'écriture ? Seule personne à qui j'avais tenté de me confier là-dessus, V., écrivain en rupture de ban avec sa profession médicale. Qu'avais-je donc appris de moi à son contact qui le rappelait à mon souvenir, je fus soudain saisie du désir de relire le journal que j'avais tenu à l'époque où j'avais fait sa connaissance. Car ma rencontre avec cet homme-là à ce moment-là n'était pas, je crois, l'effet du hasard.

LE CAHIER POST-V.

Le 14 février 2009, en soirée

De l'influence de la publicité ambiante, quelque prévention que l'on ait contre elle ! C'est le soir de la Saint-Valentin, et je me morfonds de ne pas être comme ce qu'on dit que doit être toute femme digne de ce nom, à savoir heureuse, le bonheur étant ici associé au seul amour du couple. J'ai beau me dire que, le plus souvent, pareil amour est bâti sur le mensonge, cela ne parvient pas à me consoler, car, bien sûr, toute la journée, j'ai pensé à lui. Figé en image idéale. Alors qu'à certains signes, je devine que, sur nombre d'aspects, nous serions en désaccord fréquent. Moi, l'exigeante, lui, le conciliant. Peu important, cependant, mes rationalisations après coup. Il me

manque au point de tomber dans la mélancolie, ce soir de la Saint-Valentin. Non, je n'arrive pas à soigner ma tristesse de l'avoir perdu.

Le 15 février 2009, au matin

À la réflexion, ce qui me rend malheureuse pourrait bien résider dans le conflit entre l'image, tentatrice, d'une sorte de « rédemption » par l'amour sans combat et la connaissance intime qu'il s'agit là d'une illusion. L'illusion par excellence même.

Le 17 février 2009, au matin

Pourquoi poursuivre ce cahier quand je sais que tout lien avec celui qui me l'inspire est désormais coupé ?

Il m'a fallu tant de force pour qu'il en soit ainsi, j'en suis encore comme assommée. Mon envie de vivre en a pris un coup. Peu de choses, en effet, me retiennent dans mon existence actuelle – sinon ma responsabilité envers mes enfants. Pas de joie, plus de cette lumière intérieure que donne le sentiment d'être « vue » par l'être aimé. Je rêve encore et toujours : malgré moi, ce que je sais chimère m'apparaît comme une sorte de foi inébranlable. En amour, n'est-ce-pas le modèle du père qui prédomine ? À l'instar de cette petite élève, à la limite du rachitisme, fort vraisemblablement en butte à des abus constants de la part de son entourage adulte, j'aurais cru dur comme fer que le père, c'était Dieu, et transposé cette foi dans mes rapports amoureux. L'enfant, il est vrai, voudrait un amour qui le protège de toutes les injustices, imaginant à son géniteur des attributs divins. Lorsqu'il se rend compte qu'il n'a affaire qu'à un humain, sa déconvenue creuse une fissure dans sa vision d'un monde comme en perte soudaine d'équilibre ...

Oui, pourquoi ce cahier où je ne peux que ressasser ma déception ?

Mais, si je suis honnête, il est vrai, je dois dire que j'ai éprouvé du soulagement à lui envoyer un nouveau message, peu importe, cette fois, la perception qu'il en aura. Car il fallait que je me libère de mon obsession de regret le concernant, moi qui me sentais comme si j'avais tourné en dérision son propre rêve, sa propre chimère : Orphée et Prométhée à la fois. Voici, d'ailleurs, qu'hier, à la bibliothèque, j'ai trouvé un ouvrage sur un thème voisin de ceux qu'il traite. J'ai recopié un passage qui m'a frappée – parce qu'il me semblait exprimer le déchirement intérieur évoqué par lui :

Alors que je cherchais la folie, celle reconnue comme « limite inférieure essentielle de la vérité humaine », scène où se joue la condition humaine, je ne trouvais que des classifications, des statistiques, des mesures (batteries de tests, échelles d'évaluation) ...

(Serge Tribolet, *L'abus de « psy » nuit à la santé*, Le Cherche-Midi, 2006)

À transcrire ce passage, je me sens interpellée moi-même sur l'immense dégoût qui a suivi mon accession au doctorat. Il me semble avoir vécu quelque chose de similaire, précipité sans doute par mon angoissant questionnement sur le rapport véritable de mon père avec ses fils. Viol de l'enfance au masculin. Tel fut le message d'agonie qui me fut livré par lui. Sans être absolument

sûre, je demeure intimement persuadée de l'avoir bien entendu. Parce que, par cette explication seule, tout le reste concorde, les allusions détournées, la violence intérieure (et extérieure, s'exprimant par des éclats autoritaristes), l'alcool, les comportements de fuite, quoi d'autre encore? Dois-je ici faire mention du rigorisme religieux, du nationalisme xénophobe assortis à cette manière qu'il avait de faire le sourd quand il ne voulait rien savoir, lançant naguère, devant moi, à ma mère : « Tout ce que tu dis entre par une oreille et sort par l'autre » ?

Au moment de ma rencontre fortuite avec Bouche d'or – un surnom que je lui ai spontanément dès lors donné -- voilà la pensée que j'ai eu envie de lui confier, dont j'ai ressenti le besoin de me décharger. Après de lui, un pur inconnu – mais qu'il me semblait reconnaître.

Pourquoi ce cahier, je le sais à présent. Pour ne pas mourir tout à fait, rester proche et de lui et de moi. Aussi fou que cela puisse paraître, alors que j'ai moi-même œuvré à couper le lien. Ne subsisterait-il pas, au fond de moi, l'espoir qu'au-delà de toutes ces zones peuplées de démons qui nous habitent l'un et l'autre, se tient, postée en état d'attente, une promesse d'amitié, de fraternité ?

Le jeudi, 19 février 2009, au matin

Pourquoi une rencontre de hasard (mais qui m'apparaît rétrospectivement comme le fruit d'une sorte de planification du destin) a-t-elle laissé une si profonde empreinte en moi ? Bien sûr, ce n'est pas sa durée, mais son intensité en quoi je dois voir la cause. Et pas que de mon côté. Le progrès de l'angoisse chez lui venait résonner en moi comme un appel irrésistible. Il m'était, en fait, totalement impossible d'y demeurer insensible. Je n'avais pourtant rien à voir avec son état. Mais il me rejoignait. Je faisais plus que de le comprendre, je le ressentais – ou plutôt j'en étais venue à le ressentir – comme s'il avait été mien.

Il ne s'agissait pas seulement de l'angoisse de l'auteur en résidence qui doit à tout prix réussir à imposer son image, à se gagner des lecteurs et lectrices avant de repartir. Je crois que cette forme d'angoisse-là n'était qu'une couche de surface en masquant une autre – ou, peut-être, d'autres. Intuitivement, je dirais qu'elle était, quelque part, le reflet de mes propres questionnements intérieurs irrésolus. Quoi qu'il en soit, je suis à présent ramenée à moi-même, à moi seule – puisque, de toute évidence, la solitude est mon véritable destin.

Le samedi, 21 février 2009, au matin

Je me suis promis que je ne renierais jamais mes sentiments pour lui. Quoi qu'il advienne (ou n'advienne pas), ferai-je semblant de ne pas les avoir éprouvés ou me convaincrai-je qu'ils étaient infondés? Si je juge au jour d'aujourd'hui méprisables de telles attitudes, maintiendrai-je cette position ? Ou en viendrai-je à parler du mystère de la souffrance de l'autre dans le couple, là où il ne peut être rejoint, où il incarne, dans un sens, l'inimitié pure ?

Qu'est-ce que l'amour en vérité ? Qu'une autre forme du narcissisme ? J'aime la vision que l'« élu » me renvoie de moi, image dépouillée de toute scorie, qui disposerait d'une vraie et entière liberté

d'être ? Y a-t-il davantage ? Une intuition, une révélation, une voie vers une forme de « transfiguration », l'épuration de soi ?

Je ne sais pas pourquoi, je ne peux dire pourquoi, j'ai eu cette intuition d'être face à une « âme sœur » -- quel que soit le ridicule dont j'aie couvert ces termes antérieurement. La question devient : « Est-ce parce que j'avais absolument besoin de donner un visage à une telle possibilité ? » Ma petite élève rachitique avait bien raison, l'amour a quelque chose à voir avec la nécessité d'un dieu qui sauve. Aller au fond de moi, comme je l'ai voulu, c'est peut-être bien creuser ma solitude au point que son sens se perde.

Plus tard, le même jour

Une chose est le trouble dans lequel m'a plongée la découverte d'un « lui » qui me ressemble, j'allais dire comme un frère – si le mot « frère » n'était empoisonné pour moi. C'en est une autre que d'aimer. Comment accueillerais-je, en effet, l'homme réel, avec ses angoisses, ses insuffisances, voire ses petites tricheries, ses manies, son histoire, ses deux épouses (légitimes ..., donc, il y a eu toutes les autres qui ne l'étaient pas !), ses quatre enfants (dont une fille d'âge adulte), son difficile gagne-pain de soi-disant « sauveur » et ses vingt années de moins que moi – avec les différences de culture générationnelle qui s'ensuivent ... Oui, comment donc accueillerais-je un tel homme ?

Faut-il pour autant condamner le rêve d'amour, cette pulsion irrépressible associée à tort ou à raison avec la vie « vivante » ? Je repense à sa propension au mimétisme. Faisait-elle partie de lui (déformation professionnelle, seconde nature ...) ou était-elle circonstancielle, face à moi, à ce qu'il en percevait ? Oui, sa manière de s'identifier à moi avait de quoi me troubler – et m'induire à penser qu'il était « un autre moi » !

Il s'agit là, je crois, d'une question essentielle en l'occurrence. Joue-t-il au clinicien empathique, voire davantage, avec toute femme qu'il rencontre ou une telle disons : disposition d'esprit n'est-elle intervenue qu'avec moi, parce que j'étais moi ou encore que je réunissais les conditions nécessaires pour la déclencher ?

Évidemment, je ne connais pas – ni ne connaîtrai vraisemblablement – les réponses à pareilles questions. Je suppose que le fait même de les poser est également révélateur de quelque chose de moi. L'analyse. L'observation. Pour me protéger, me prémunir ? De quoi au juste alors que c'est généralement la joie que l'on associe au sentiment amoureux ? Mais peut-être au fond suis-je en quête d'une joie qui résiste au temps, indépendante de toute cause extérieure, l'objet d'amour (passager) ne faisant que rappeler cela. Mais, à vrai dire, le seul fait de vivre en soi – compte tenu des conditions réelles de la vie – suffit-il pour rendre joyeux ?

Le mercredi, 25 février 2009, au petit matin (5h45)

Impossible de me rendormir, une fois encore. Je réfléchis malgré moi à l'offre de relation qu'il me faisait – sous les mots, les sourires, la connivence.

Il me parle de la « douleur » de voir son manuscrit refusé à répétition, de la « douleur » également d'être l'objet d'attaques personnelles infâmes dans un organe de presse. Mais pas de la révolte que suscitent de tels événements chez un être normalement constitué – je dis bien : « un être » sans préciser son sexe ... Je m'étonne de ce que ce soit un homme qui prône de supporter la douleur sans riposte, comportement jugé plutôt féminin. Me voici en tout cas ramenée aux attaques dont j'ai moi-même été la cible à propos d'un simple article critique paru dans une revue nordique alors que je me trouvais en poste sous ces latitudes.

On veut, parce que je me suis servie de ma plume pour ébranler, déranger, perturber le confort intellectuel de l'élite de la communauté locale en voulant attirer l'attention sur l'anémie sociale de la vie culturelle de cette communauté, me couvrir de merde, m'immerger dans une mer de boue, au point que j'en arrive moi-même à me persuader que je suis merde et boue. Je n'étais qu'une étrangère de passage aux yeux des ultra-nationalistes qui y faisaient la pluie et le beau temps et pour qui tout questionnement sur la primauté d'appartenance devenait apparemment une trahison. À mes dépens, j'ai appris que la liberté d'expression n'était pas la bienvenue chez eux.

Oh ! je sais, ces attaques ne sont qu'un pâle reflet de ce qu'elles seraient si les intéressés venaient à lire mon dernier manuscrit. Simplement raisonner en matière d'inceste (plutôt que de le décrire pour le profit des voyeurs des deux sexes) est périlleux. J'imagine mal alors les parangons de la nation, tournés vers le repliement sur un « nous autres » gonflé à bloc, idéalisé, croire à l'existence au sein de celle-ci d'abuseurs, adultes ou grands adolescents, usant de leur place auprès de l'enfant dans la famille pour lui faire accroire que le mal est le bien.

Quant à moi, avais-je vraiment eu un père qui a cédé à des tendances pédophiles en violant certains de ses fils ? La question, à présent, ne cesse de me hanter, aussi bien que je la pose tout haut. L'effondrement affectif que j'ai vécu intérieurement à la seule évocation de la possibilité d'une telle abjection, mais cependant fortement suggérée par l'ultime message répété trois fois, les yeux rivés sur moi, de mon père en agonie, cet effondrement affectif – une sorte de gel absolu des sentiments --, puis-je l'oublier ?

Au fond de moi, à tout moment, le déchirement entre un besoin profond de confiance en l'humanité et la conscience de ce que l'autre est indigne de confiance. Que ce qu'il appelle « amour » n'est que la projection de ses besoins narcissiques et égoïstes. Est-il concevable qu'un être humain puisse se montrer entièrement désintéressé dans sa quête d'une relation amoureuse, telle n'est pas la leçon retenue de mon expérience.

Très tôt, m'a-t-on inculqué, j'étais indigne d'être aimée. Aux mains de l'abuseur investi du rôle de gardien, suppléant du père, lui-même figure de Dieu sur terre, je n'étais qu'un rien. Petite fille croyante, j'étais bien préparée à accepter l'idée que la famille était à l'image même de son chef: parfaite telle qu'elle était, incontestable.

Toi que j'avais baptisé dans mon for intérieur du nom de « Bouche d'or » pour ton sens de la formule-choc, ta facilité de répartie et la brillance de ton esprit, bref, ton aplomb, je crois que tu adorais mon admiration pour ta personne. Entre toi et moi, cependant, il y avait tous les autres d'avant et, surtout, bien sûr, mon père.

L'incroyable duplicité que je lui découvrais, était-elle si profondément ancrée en lui qu'elle lui faisait réellement, honnêtement prendre le mal pour le bien ? Des preuves, me demanda mon dernier amoureux, médecin comme toi. Des preuves, j'en ai. Tout cet alignement dans ma mémoire de petites phrases restées inexplicables, entre autres. Par exemple, le commentaire de Deuxième fils à la suite d'un voyage au Mexique que fit l'auteur de nos jours afin d'aller y récupérer Cinquième fille pour je ne me rappelle plus quelle raison urgente et où il attrapa une maladie non précisée: « Il a dû aller dans les bars pornos de toute la ville (Mexico), comme je le connais, c'est son genre. »

Autre exemple, l'allusion de Troisième fils à la perception qu'avaient les villageois de mon père dans notre lointaine enfance : « Oh ! il n'y avait pas de problème ..., à part quelque chose qui s'était passé avec des enfants. », remarque qui me fut livrée alors que nous étions arrêtés prendre un pot à une terrasse de café du centre-ville, en plein cœur de l'été.

Dernier exemple à me revenir à l'esprit, ces paroles qui m'avaient tellement perturbée au retour des funérailles de Troisième fille dans la capitale canadienne, alors qu'en auto, nous repassions par des lieux connus de moi (pour avoir travaillé un an en cette ville) et de Deuxième fils (pour y avoir étudié à l'Université pendant quelques années) : « Toi aussi, tu aimais « ÇA » ! », paroles prononcées à propos d'un endroit réputé pour servir de cache aux amours de toute nature, dans cette cité puritaine.

Comment donc interpréter de tels propos mis bout à bout sinon dans le sens du dicton : « Il y a anguille sous roche » ?

J'écris ces choses parce que j'en suis arrivée au point où je ne peux plus les garder pour moi seule. Le poids du secret, du soupçon me rend physiquement malade. Je voudrais comprendre, déterrer les racines du mal dont je souffre. Mais cela semble maintenant impossible. La vérité que j'ai tant réclamée, pour laquelle je me suis battue toute ma vie, on a toujours refusé de me la dire nettement.

Ah ! que n'ont-ils pas tenté, les fils, les frères, dans le but (non avoué, mais évident), de me faire taire : les bons sentiments, puis l'offre (non pas de compréhension, mais ...) d'une entreprise, le silence enfin. Aurait-on cherché à renvoyer mon histoire que l'on n'aurait pas agi autrement. Chez qui donc est la trahison, alors ?

Le samedi, 28 février 2009, au matin

Quel est le lien entre le vécu d'écrivain insatisfait de Bouche d'or et les attaques dont j'ai été moi-même l'objet, c'est là une question que j'en suis venue à me poser en suivant le cours de mes réflexions.

Tout d'abord, je me suis dit qu'en période de dénuement affectif, il n'y a rien de plus tentant (et commode !), que de s'inventer un interlocuteur plausible qui-n'est-pas-là-physiquement – donc, ne peut s'objecter ni répliquer. Mais, en vérité, Bouche d'or a existé, a réellement traversé ma vie, y a laissé une trace ineffaçable : ses messages, sa voix, sa photo sont bel et bien restés avec moi,

de même que le souvenir de nos deux rencontres, sans compter ma présence à sa soirée de lecture publique ...

L'autre question qui s'ensuit est : pourquoi ? Oui, pourquoi m'est-il impossible d'oublier, de faire comme si je n'y accordais pas une importance centrale, de l'enterrer parmi le défilé des événements quotidiens dont la mémoire demeure, certes, mais en dormance, pas avec cette véracité restituable presque à volonté. Quand je lui parle intérieurement, je le sens vraiment «là». Et parfois même, cette sensation vient de façon totalement inattendue, à des moments où je me consacre à toute autre chose qu'à penser à lui.

Quoi que je fasse, je ne parviens pas à m'expliquer pareil phénomène. Sinon, peut-être, par une nouvelle question. Ainsi un mot m'est-il étrangement venu à l'esprit ce matin, celui de «brouillage ». Oui, j'ai été induite à l'employer à un certain moment dans ma correspondance avec lui. Et je sais très bien à quoi est lié le mot en question. Au souvenir d'«Orphée», mon sujet de thèse que j'avais baptisé de la sorte afin de protéger son anonymat. De quelle nature profonde était donc l'angoisse de Bouche d'or – réalité impossible à nier dans notre brève relation.

Le samedi, 28 février 2009, en soirée

Revenant à ma réalité à moi, je me suis demandé, à un certain moment, si je ne devais pas plutôt voir en lui un ennemi. Quelqu'un que je connais déjà et qui ne me veut pas vraiment de bien, quelqu'un qui ne se soucie que de lui et de l'effet produit sur autrui. Ou alors, je cherche à m'en convaincre. Je ne sais pas. Pas encore !

Et si je continue sur le chapitre de ma réalité, que vois-je sinon que le couple stable, pour moi, équivalait à l'antichambre de l'enfer quand ce n'est pas à une chute libre dans les vastes steppes de la médiocrité. Ai-je jamais eu profondément envie de partager au quotidien mon intimité depuis mes deux divorces, je ne le pense pas. D'ailleurs, si j'idéalise tant (encore aujourd'hui) le sentiment amoureux, n'est-ce-pas que je le conçois d'abord et avant tout comme une sorte de « passage de l'ange », fulgurant et ... bref ?

Car je n'arrive pas à me remémorer un seul couple chez qui j'aie senti, non la force de l'accoutumance, mais un amour toujours vivant (si, à dire vrai, j'en ai bel et bien connu un, c'était en Angleterre, dans les années '80, à l'occasion de mon séjour chez une amie polonaise mariée au fils du couple en question) : la femme, assistante sociale, et l'homme, philosophe, semblaient si unis dans le respect de leur singularité que j'en ai gardé un souvenir inoubliable.

Évidemment, quand je suis amoureuse, je me raconte n'importe quoi (et je fais tout pour y croire), à savoir que je puis aller à contre-courant, bâtir, moi aussi, une relation différente. Mais je sais bien qu'au fond, cela ne rime à rien, ne serait-ce que dans la mesure de mes propres insuffisances, de mon histoire personnelle pleine de « trous affectifs », de désenchantements répétés et, il faut bien le reconnaître, de trahisons.

Que faire alors de cette fable que je me suis construite à propos de Bouche d'or – qui, sans doute, est à mille lieues de soupçonner l'intérêt que je lui porte et comment il m'a hameçonnée avec sa rage d'angoisse existentielle.

Le dimanche, 1er mars 2009, autour de 13h

Si je sou mets à examen ma réalité propre, que vois-je sinon une image hypertrophiée du père – dans la force de l'âge, encore jeune et beau – qui vient se superposer à celle de tout homme suscitant en moi cette forme d'intérêt précurseur d'un sentiment amoureux. Je ne sais pas vraiment suivant quel processus il en va ainsi, mais je dois bien constater, avec le temps, qu'il s'agit là d'une espèce de mécanisme mental dont le déclenchement échappe à ma volonté consciente : par association avec des traits de caractère, mon cerveau établirait une sorte de comparaison – de connexion, peut-être. Et, chaque fois, je retrouve, intacts dans ma mémoire, des sentiments d'apitoiement, de frustration, d'exaspération accompagnés d'admiration, puis de révolte.

Comment approcher la personnalité de mon père ? Où situer la faille entre l'amour des enfants et leur abus ? De fait, cela échappe à toute compréhension claire, j'en suis réduite à des hypothèses. Par exemple, que lui-même était resté un enfant. Il est vrai que les hommes comme lui, gamins dans l'âme, exercent une sorte de séduction qui leur est propre, faisant appel, il me semble, à un sentiment maternel dans la mesure où ils paraissent perdus, comme égarés en ce monde. En exil. Peut-être ont-ils tendance à nourrir une vision idéalisée de la femme, médiatrice toute-puissante quoique réduite, au quotidien de leur vie commune, à n'avoir plus aucun autre pouvoir que d'être là pour les comprendre, les consoler, les cajoler.

Serait-il possible que de tels hommes se considèrent eux-mêmes comme le but de la relation, auprès de quoi tout le reste est vanité ? Narcisse ? Peut-être pas, car ils portent en eux l'empreinte d'un malheur, d'une injustice, leur souffrance est réelle. On devine une époque où ils furent marginalisés parce que non conformes au modèle standard. Prendre des responsabilités pratiques les ennuie, je les soupçonne d'y voir quelque chose de trivial. Se réfugient-ils dans une sorte d'Éden de rêve où fuir la dureté du monde, peut-être.

À leur contact, on peut avoir l'impression que le temps n'existe pas, que vous ne vieillirez jamais. Leur regard étant tourné avant tout vers leur monde intérieur, ils ne vous voient pas vraiment. Inutile de tenter de discuter avec eux, ils se situent au-delà de toute résistance, et leur entêtement leur tient lieu de convictions. Ils ne conçoivent pas qu'ils pourraient se tromper.

Suis-je méchante ? Ma mère, naguère, le pensait. Mais, depuis le temps, elle ne m'insultait plus. Nulle trace de sa révolte ancienne ne subsistait. Devenue à demi aveugle et impotente, elle avait évolué vers une sagesse fort accommodante : les choses arrivaient parce qu'elles devaient arriver. Même pour les erreurs, c'était comme ça, on n'y pouvait rien. Et sa conversation se réduisait dorénavant au comptage des morts parmi les membres du brillant cercle social auquel la position de son père lui avait donné accès dans sa jeunesse.

Quoi qu'il en soit, l'âge, en ce qui me concerne, ne m'a pas encore protégée contre l'irrésistible attrait exercé sur moi par de tels spécimens masculins, ce sont plus souvent eux qui retiennent mon attention – qu'il entre ou non dans ma fascination un désir de nature physique. Ce n'est pas le cas ici, il s'agit d'autre chose. Mais quoi ?

Le mardi 3 mars 2009, au matin

Ainsi donc, l'image du père agit en moi comme une sorte d'épouvantail, un verrou aussi peut-être.

Ainsi donc, je paie le prix pour avoir refusé de faire partie du « nous » qui voit dans l'inceste – en douce, il va de soi – un mode d'expression de l'amour et le traite en mal nécessaire.

Ainsi donc, je me démarque du peuple du rapetissage et du réductionnisme où chacun et chacune se doit au culte de l'appartenance pour exister aux yeux des détenteurs de pouvoir.

Non, je ne suis pas responsable des actes de mon père envers ses fils, même si la force de sa souffrance, de ses regrets, de son sentiment d'impuissance à réparer les torts causés s'est imprimée en moi de telle sorte qu'elle fait écran à toute aspiration au bonheur.

Oui, je l'ai bien entendu, mon père, enfermé dans cette épouvantable chambre pour dépressifs d'un vétuste hôpital anglophone, je l'ai bien entendu articuler : « Si je parle, cela retombera sur les autres ! » Et je n'ai cessé de ressasser ces paroles depuis. Car je sais qu'il avait raison – même encore aujourd'hui, à une époque où toute moralité fout le camp de partout, où des jeunes adolescentes de 12 ans se croient obligées de participer à des « concours de fellations » ...

Écrire sur les soubassements de l'humanité – expression entendue de la bouche de l'adjoint de l'éditeur à mon premier lancement de livre --, cela n'est pas bien vu chez les « littéraires ». Selon mon expérience du monde, ce sujet, dans la mesure où il s'accompagne d'une analyse de son origine sociale et de ses effets, serait plutôt à classer dans la catégorie « À ignorer ». À la limite tolérera-t-on quelques auteurs incontournables, mais pour mieux les récupérer, banaliser le message en l'isolant (« ça, ça se passe chez des détraqués, pas ici ! »).

Pourquoi donc, après mon premier roman, ma thèse sur le sujet, ai-je perçu chez les femmes qui m'environnaient alors ce besoin de noyer le poisson en suggérant que ma blessure (dans leur langage, mon « problème ») se soignerait par une union amoureuse (dans leur langage, un « bon *match* »). Il m'apparaît aujourd'hui que j'ai eu raison de résister à ce simplisme, que la colère qu'il suscitait en moi était justifiée. Nous ne parlions pas, elles et moi, du même amour. Et je ne renoncerai jamais à tenter de comprendre les leçons de mon expérience, d'en dégager une autre façon de voir la vie, n'en déplaise à ces dames.

« Il me faut « ça », je ne peux vivre sans », me déclarait l'une d'elles, la plus sincère, dont le compagnon était un être profondément perturbé par la découverte, enfant, de son père suicidé et qui, adulte, noyait son mal dans l'alcool dès le petit matin, l'entraînant, elle, insidieusement dans sa déchéance éthylique. Le « ÇA » primait sur tout, décourageait toute demande d'explication. Oubliées les dissensions, les faux-fuyants, les promesses en l'air, les scènes à répétition, si ce n'est les agressions verbales ou autres. C'était comme un vent hautainement indifférent qui ne laissait rien debout sur son passage. La passion, quoi ! élixir donnant l'impression d'être une conquête de choix -- mais dont l'altérité est ainsi pulvérisée, désintégrée, annihilée. Gare aux conflits lorsqu'elle finira par se réveiller !

L'état de dépendance sexuelle volontaire comme panacée universelle des maux de l'âme, est un mythe tenace. Ce qui est recherché là est un assujettissement total aux intérêts / volontés / besoins propres au seul partenaire, de sa personne ainsi propulsée dans le rôle de grand docteur.

La confusion entre amour et fusion des corps serait le remède miraculeux, dont les effets secondaires n'apparaissent que tardivement, le principal étant d'anéantir la responsabilité du soi en tant qu'être libre de la conduite de sa vie, cela au nom d'une vision de l'esprit trompé par l'espoir d'un bonheur idyllique, sans nuage et donc, sans effort ni amour vrai.

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, tel avait été mon père à propos des méfaits incestueux. Cet homme dont j'admiraient tant les connaissances et surtout, la capacité à toujours offrir réponse à mes questions, n'était-il donc qu'un « personnage » ? Pareil masque faisait-il partie de sa personne ? Dans la mesure où il m'était impensable de concevoir en ce rôle d'abuseur quelqu'un qui soit totalement – et de manière délibérée – mauvais, je nageais en pleine confusion. Croire en la bonté de mon père était nécessaire à mon équilibre.

Quant à ses fils abusés, comment me sentir des devoirs envers eux chez qui la culture de l'inceste paraissait si bien intégrée qu'ils l'auraient transmise à leur tour, d'après une conversation surprise entre membres de la troisième génération, rassemblés à l'écart lors d'un événement familial ? Ces grands enfants y évoquaient à voix contenue, mais audible, d'autres cas que celui dont Cinquième fils avait tiré un livre. Même ma pitié à leur égard fut gelée dans une sorte de stupeur. Je voulais comprendre avant tout. C'est pourquoi je me lançai dans une recherche doctorale sur les effets d'un historique d'abus incestueux sur un jeune garçon, laquelle devait m'exposer à des abîmes de méchanceté humaine, sous forme de téléphones anonymes.

Avec cette thèse, j'entrais dans le « concret » d'une autre histoire d'abus, dans un autre milieu que le mien. À cause des appels non identifiables que je recevais, lesquels faisaient peser une menace constante sur mon travail, je vécus celui-ci en état de stress constant. Le plus dur, je pense, que j'aie eu à affronter, me remémorant à tout moment la haine du fils violeur à mon endroit. J'ai tenu bon jusqu'au bout, mais la hantise de la « mer de boue », n'est pas disparue totalement.

En fait, si je veux trouver une issue, je suppose qu'il me faut retrouver un minimum de capacité d'amour. Mais comment ? Et de quel amour s'agirait-il là ?

Plus tard le même jour, à midi

Finalement, qu'a fait mon père, avec ses prétentions à la sagesse et à la vertu, sinon m'inculquer un durable sentiment d'impuissance sur tout ce qui touche à la revendication de vérité et de justice. Et qu'a fait Bouche d'or, sinon suggérer que je devrais, en toute humilité, me laisser couvrir d'insultes sans riposter ?

Le mercredi 4 mars 2009, au petit matin

Comment réagit un corps sain s'il est immergé dans la boue ? Il se débat pour s'en débarrasser et cherchera par tous les moyens la délivrance. Oui, l'inceste était bel et bien un mode de vie au sein de ce qui constituait ma famille – ma société d'origine. Non seulement d'ailleurs, y était-il un mode de vie, mais aussi un mode de pensée, comme une sorte de fatalité – et là, j'entends encore ma mère me déclarer, en guise d'excuse à propos de Premier fils, agresseur non seulement de moi, mais d'autres aussi selon une rumeur crédible : « Que veux-tu ? *He's oversexed* ! ». Une fatalité.

Une excuse imparable. Ma vie professionnelle me l'apprendrait, cette configuration familiale était loin d'être uniquement réservée à la mienne.

Moi qui, au départ, étais naturellement aimante, ai lutté toute ma vie contre ce joug, m'exposant ainsi aux assauts de ce que j'appelle « la mer de boue » et à l'isolement. Mais il est important de me le redire à moi-même, la boue n'est pas EN MOI, ne l'a jamais été. La boue, elle est plutôt dans une forme de société organisée de manière à ne pas favoriser les relations mutuelles de respect au sein de la famille qui, seules, peuvent y empêcher l'annexion des enfants pour en faire des esclaves sexuels. Être soi, avoir une pensée structurée qui synthétise et représente chaque histoire de développement personnel unique, voilà l'interdit dans une telle société, car elle prend l'affirmation de la conscience individuelle comme une attaque aux bases de son harmonie de surface, cette pitoyable mascarade.

Je ne sais encore jusqu'où j'irai en poursuivant ma réflexion sur l'aspect social des racines de l'inceste.

Pour l'instant, j'en reste à ma volonté de compréhension des maux de mon propre corps, à la tyrannie de mes nuits sans sommeil.

Plus tard le même jour

Rien ne remplace la présence réelle de Bouche d'or, le pétilllement d'esprit qui se dégage de sa parole joint à un quelque chose qui tient du rêve, une douceur dont j'imagine qu'elle est le résultat d'une gymnastique mentale maîtrisée. Je ne me débarrasserai pas de son souvenir si facilement.

Le vendredi 6 mars 2009, au matin

Non, je ne suis pas responsable. Pas responsable de la violence semée par mon père chez ses fils, ni de la folie destructrice de son aîné, ni de la démission de ma mère, tous à mon avis victimes d'une idéologie qui a tenté de me détruire. J'ai intégré longtemps, je crois, un profond sentiment de peur, de culpabilité et surtout d'impuissance, sentiment nourrissant un état de rage dont je sais qu'il risque de m'étouffer --tout en me singularisant socialement -- si je ne veille pas à articuler ma pensée de manière plus sereine et ferme.

Oh! ai-je envie de crier à Bouche d'or : tiens-moi par la main, aide-moi à trouver mon chemin. Je me sens si seule, si exposée à ces mêmes violences qui ont marqué mes années d'enfance, mais sous une forme nouvelle. Et je dois me bâtir une architecture intérieure, cela m'est apparu clairement hier soir à l'occasion d'une rencontre -- fort désagréable -- avec un archétype de l'ultra-nationaliste, de l'espèce la plus exaspérante, obtus comme un prêtre de campagne des années noires du siècle dernier. Oui, tiens-moi par la main, toi dont j'ai tant admiré l'élégance de pensée et d'expression. J'ai besoin de ta lumière. Quelque défaut que j'aie cherché en toi pour parvenir à t'oublier, il ne tient pas devant cette lumière si intensément ressentie qu'elle m'habite encore.

Le 7 mars 2009, dans la nuit de vendredi à samedi

Il est certain que j'ai été vivement impressionnée par les propos de Bouche d'or déclarant son savoir inutile le soir de sa lecture publique. Savoir inutile à quoi ? À soigner, à guérir ? Mais non, selon moi, à consoler, à donner un sens à la peine du malade conscient de son mal, de son inadéquation à une société pour laquelle la santé mentale se réduit à l'état de satisfaction du statu quo politique et social. Peut-être la question que l'on devrait se poser, serait-elle celle de la santé de cette société. Dans une même journée, j'ai vu les deux messages suivants : le premier « Dieu n'existe probablement pas, alors, ne vous inquiétez pas, profitez de la vie » sur le flanc d'un autobus urbain municipal, le second : « Dieu existe, alors, profitez de la vie, venez entendre la théologienne X ... tel jour telle heure » sur une bande-annonce lumineuse au fronton d'une église, l'un contredisant l'autre. Seuls les esprits sains s'y retrouveraient, n'est-ce-pas ?

Et dans quelle société éclatante de santé vivons-nous qui condamne les non-performants, non-productifs pour cause de maladie mentale ou de handicap physique à subsister par mendicité ? Ma rencontre d'hier après-midi – mon échange, devrais-je dire – avec un exemple (un cas de méningite) d'une telle situation, n'est pas, ne peut pas être innocente. Elle faisait, je crois, pendant à des interrogations informulées en moi qui demandaient à s'exprimer. Ici, je repense au diagnostic de post-traumatisme posé au jeune sujet de ma thèse, posé, ce diagnostic, par un psychiatre. Quel avenir attend donc l'enfant affublé d'une étiquette pareille ? Était-ce à quelque chose comme cela que pensait Bouche d'or en s'attaquant à l'utilité de sa profession, si ma mémoire est bonne, il ne me l'a pas précisé.

Plus tard / Plus tôt

À vrai dire, je me demande comment j'aurais pu trouver la moindre séduction à un aliéniste qui n'aurait pas douté de l'utilité de son savoir. De psychiatres, j'en ai connu deux au cours de ma vie, l'un que je venais consulter au sujet d'un problème familial, l'autre à qui j'avais demandé une séance de supervision professionnelle pour un cas d'élève difficile. Le premier, sans autre examen, m'a envoyé le message que j'étais la responsable du problème en question ; le second m'a signifié clairement qu'il prévoyait que cela serait ardu de me faire comprendre ses doctes explications ! Mais, il est vrai, cela me revient, il y en a eu un troisième, lequel m'a écoutée raconter mon histoire et m'a encouragée à l'écrire.

Chez les deux autres, je n'ai vu que paternalisme. Sans parler de leur muflerie à mon endroit. J'allais oublier à propos du premier : il s'intéressait beaucoup (je dirais : avec concupiscence) à un manuscrit que j'étais en train d'écrire, sans doute espérait-il y trouver de quoi alimenter sa position sur les troubles du monde féminin ...

Dans la nuit du 10 au 11 mars 2009

Durant la journée, un souvenir ancien m'est revenu en mémoire sans raison d'être apparente. Un souvenir à deux faces, opposées l'une à l'autre. La première a trait à un moment de rejet verbalement exprimé de mon père que je traitais de « rustre campagnard » alors que j'étais très

jeune (sans doute vers ma dixième année), la seconde, à une prise de position passionnée en sa faveur où je me rappelle que les mots me manquaient pour décrire mon appréciation, et là, j'étais plus âgée, adolescente, je crois autour de treize ou quatorze ans, peut-être un peu plus.

Dans le cas du rejet, la personne à laquelle je m'adressais était Troisième fils ; dans celui de l'éloge, c'était à une tante du côté maternel – que je détestais pour sa vulgarité et son américanisme prononcé. Curieusement, accolé à ce souvenir m'en est revenu un autre, datant de l'âge adulte, les paroles d'un cousin schizophrène : « Tu ne vois pas clair dans tes sentiments » (il l'avait dit en anglais : *You don't know what your feelings are*). Il avait raison, en tout cas en rapport avec le modèle paternel. Je ne parvenais pas à me positionner nettement face à un personnage aussi ambigu que mon père, et j'étais consciente du jugement social sur lui (notamment, de la part de la famille de ma mère).

Mon rejet, il me semble, était associé à une forme de simplisme dans ma vision du monde ; mon « panégyrique », lui, l'était à une forme d'esprit qui transcendait un certain monde (représenté par la tante en question), une forme apparentée, je pense, à la poésie. Rétrospectivement, je m'aperçois que j'exagérais quelque peu dans l'un et l'autre cas. Mais l'important m'apparaît être une question sous-jacente à toute la réflexion sur mon rapport à l'homme en général : ai-je été le jouet de mon père, lequel, par suite de son côté marginal, avait beaucoup de frustrations et d'humiliations à compenser ? Moi, le témoin de sa souffrance, l'ai-je absorbée au point de m'y perdre ? Pour avoir tant voulu l'en sauver, suis-je restée prisonnière d'un système intériorisé à jamais qui me représente toute relation amoureuse sous la forme d'un piège ?

Amour et lucidité peuvent-ils aller de pair ? Démontez les mécanismes du mensonge, ne pas se laisser duper par une rectitude affectée, savoir le fin mot de l'histoire, voilà le fond de l'entreprise de vivre. Chose certaine, le système est une prison. Une prison qui prend d'abord la forme d'une famille considérée comme intouchable et donc, à l'abri de tout jugement moral. À preuve le discours de cette tante par alliance à qui il fallut le pardonner sous prétexte qu'on la traitait au lithium.

Lors de la naissance de mon fils, elle crut me flatter en lui trouvant une ressemblance avec le fils aîné de mes parents, mon agresseur. Quand naquit ma fille, elle me félicita pareillement d'avoir mis au monde « un beau petit couple ». Ainsi, dès leur arrivée parmi les vivants, cette femme, héritière d'une grande famille de patriotes de 1837, s'arrogeait le droit de leur assigner une place aux allures de destin dans la grande *smalah* où, semble-t-il, l'inceste allait de soi pour perpétuer non seulement la lignée, mais la nation. Comment échapper à ce réseau inextricable d'habitudes de pensée entrées dans la tradition, si bien installées qu'elles pouvaient s'exprimer sans aucune gêne telles des vérités indiscutables ?

Plonger dans l'histoire des mœurs chez les francophones d'Amérique, c'est évoquer les conditions de survie d'un petit peuple de colons condamnés au repli sur eux-mêmes, isolés sur de vastes espaces difficilement franchissables en hiver, abandonnés à leur sort par une « mère-patrie » indifférente, menacés d'assimilation et sans autre guide qu'une caste de prêtres, souvent à peine plus instruits que leurs ouailles, mais néanmoins investis d'une autorité spirituelle sur celles-ci.

Maintenant que l'église est en difficulté précisément à cause de scandales sexuels, peut-être le mal protéiforme causé par l'inceste et la pédophilie a-t-il quelque chance de condamnation non

seulement morale, mais culturelle. Quant à moi, je repense ici à un voyage que je fis dans les provinces Maritimes où je découvris l'existence d'une île mystérieuse dite d'« Entrée » au large de la Nouvelle-Écosse. Intriguée par cette découverte, je posai des questions. On commença par me répondre qu'il valait mieux ne pas se risquer là-bas. Puis, comme je voulais en savoir davantage, on m'expliqua, en baissant la voix, que la population de l'île, pour une grande partie, était issue de mariages consanguins. Elle avait acquis dans la région la réputation d'être à demi sauvage, et les étrangers n'étaient pas les bienvenus sur son sol ...

Plus tard (ou tôt !)

Autres interrogations.

Pourquoi l'expression, sinon ouvertement angoissée, du moins intense, des conflits intérieurs de Bouche d'or, m'a-t-elle tant affectée sinon parce que je m'y retrouvais en terrain familier ?

Par ailleurs, suis-je ici en train de m'inventer un objet aimé hors de portée afin d'étancher psychologiquement ma soif de vivre ? En ce cas, je céderais à une folie douce, certes, mais folie tout de même. Il y a en effet peu de chance que je revoie cet homme qui, sans doute, m'a volontairement, à l'heure qu'il est, remise aux oubliettes.

Pourquoi donc suis-je encore obsédée par l'idée du bonheur tel que le définit la culture populaire? Le bonheur est fait pour des gens peu lucides.

Le jeudi, 12 mars 2009, au petit matin

Qu'ai-je fait ?

J'ai blessé mon amour

Et me suis blessée moi-même

Le souvenir de ce qui ne peut être

Hante mes nuits mes jours

Ma vie

C'est la trace de la douleur

La mienne la sienne

Je me perds dans toutes les dimensions

De mon chagrin

Qui se heurte aux portes fermées

Comme un papillon aveugle

Je suis entrée dans le malheur

*Très tôt
Et y suis restée.*

Le lundi, 16 mars 2009, en matinée – de retour de ma promenade matinale

Il m'apparaît clairement qu'à certains moments, je n'assume pas ma solitude ni les gestes que je pose afin de faire respecter mon intégrité.

Oui, je me suis coupée brusquement d'une amitié qui, me semble-t-il encore maintenant, m'était nécessaire. Oui, j'ai rompu sans transition le lien qui m'unissait à une personne avec laquelle je pouvais parler et dont j'étais – du moins, en partie – comprise (même si les solutions envisagées de part et d'autre ne coïncidaient pas). Oui, j'ai renoncé volontairement à la douceur de voir apaiser ma soif d'une voix si proche de la mienne.

Mais je me serais bien mal vue vivre une sorte de liaison périphérique avec quelqu'un de plus jeune d'une vingtaine d'années – donc, d'une culture générationnelle autre -- doté d'une famille, d'un milieu professionnel et d'une réputation d'auteur à défendre. L'ambiguïté d'une telle situation m'aurait, je le sais, fait souffrir beaucoup et entraînée vers des zones douloureuses de ma perception de moi-même. Déjà que je ne peux me prétendre guérie ni réparée des confins d'une vision du monde de l'abjection où m'ont fait pénétrer les lendemains de ma thèse sur les effets de l'inceste.

Non, certes, je ne dois pas m'engager, je ne le devais pas, dans une relation qui ne pouvait que faire du mal à moi-même et aussi, sans aucun doute, à d'autres personnes, même si je ne les connais point. Je me demande pourquoi, néanmoins, je ne parviens pas à oublier. Mon besoin, je crois, était trop profond, trop grand. Quoi qu'il en soit, je ne le reverrai vraisemblablement jamais, alors, je n'ai pas le choix et dois chasser mes regrets à tout prix.

Le mardi, 17 mars 2009, en matinée

Il ne s'agit pas de chasser mon regret, je ne le puis pas, je crois. Plutôt, il faut m'enseigner à vivre avec. Car, non seulement, je ne peux pas l'oublier, mais je ne le cherche pas non plus. Et cela, quels que soient et aient pu être ses propres sentiments à mon égard.

Mercredi, 18 mars 2009, en début d'après-midi

Peu importe que je sois seule à le savoir (et sans doute vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, d'ailleurs), le sentiment que j'éprouve toujours moi-même pour Bouche d'or représente ma (presque) unique source de joie intérieure et me tient en équilibre dans mon combat quotidien contre l'exclusion et la folie. C'est un étrange phénomène, je sais, que sa présence continue au cœur de ma pensée. Il n'y a peut-être rien d'autre à comprendre que l'état de besoin où j'étais d'une telle relation. De quoi était-elle faite au juste, en tout cas, pas d'un appel des sens ni d'une attirance d'origine sexuelle. Je dirais plutôt de quelque chose d'autre, de bien plus puissant parce que résistant à

l'éloignement et au temps. Ce matin, je me suis dit qu'après tout, il s'agissait peut-être de fraternité.

Moi qui ai tant souffert de ma fratrie telle qu'elle était, me serais-je inventé une sorte de frère – ou alors peut-être est-ce, comme pour un membre fantôme (après ablation ou amputation), l'ombre d'un manque qui s'est rappelée à moi en la personne de cet homme-là et aussi, ne pas oublier cette possibilité, en son image d'être exceptionnel à mes yeux. Je ne sais trop. Quoi qu'il en soit, impossible de me nier à moi-même les moments de plénitude heureuse que je vis lorsque je cesse de résister à la pensée de la réalité d'un pareil amour. Un second moi-même ? Cela existe-t-il – ou l'invente-t-on pour ne pas mourir ?

Le 27 mai 2009

Ô toi qui avais le pouvoir de faire chanter mon âme, de la délivrer de ses pesanteurs, puisse ton indélébile souvenir me guider en ces moments difficiles !

Le 28 mai 2009, le matin au réveil

Quelle étrange chose, que de sentir réellement sa main sur mon cœur – malgré la distance, le temps écoulé, le silence. Je le dirais tout haut qu'on me croirait folle. Mais voilà une folie désirée, répondrais-je. Car, oui, j'ai vraiment senti s'imprimer dans mon esprit, comme une lumière d'abord diffuse, puis y prenant toute sa place, pleine et entière, la réponse à ma propre angoisse. Je sais à peu près maintenant – pour commencer à pouvoir mettre en mots mes tourments intérieurs – sa provenance.

Sans aller plus profond, tout de suite, je dirais que j'ai peur (et la situation actuelle fait renaître cette peur, en plus vive) de me laisser envahir par la souffrance de l'autre, son mal en quelque sorte. « Me laisser », c'est-à-dire devenir à mon insu, malgré moi, la complice d'un anéantissement du moi. Comme lors d'un viol. Et cela par la « vertu », si l'on peut dire, des jeux de culpabilisation et de chantage émotionnel. De sorte que ma colère s'estompe, que la confusion s'installe en moi et que se dilue toute responsabilité de l'autre à cet égard. En fait, le but ainsi visé – qu'il le soit consciemment ou inconsciemment n'a guère d'importance à ce stade – est de rejeter la responsabilité en cause sur moi. Que j'en sois écrasée, abolie intérieurement, la quête vitale, essentielle, de sens n'ayant plus d'objet.

Connaissant dans ma mémoire non seulement intellectuelle, mais sensorielle, le terrible péril auquel expose la perte de sens, je suis justifiée, je crois, de voir, dans l'appel à l'exploration du paysage intérieur d'un abuseur, un danger extrême de manipulation psychique. Qu'est-ce que la logique d'un monde incestueux, sinon le fait d'associer indissolublement la représentation de l'amour à celle de l'abus de pouvoir (de confiance, en somme) ? Dans cette logique, la sexualité – prise de possession – est portée au pinacle, comme résultat d'une attraction « fatale », mot qui peut à la limite prendre la signification d'un meurtre. Voir l'affaire Francis Proulx où la victime est désirée (en secret) avec une intensité telle que son appropriation signe sa disparition. L'agresseur sexuel (réel ou imaginaire, au sens de fantasmé) est la proie d'une force violente à laquelle il ne

peut résister, son « soulagement » résidant dans l'accomplissement de sa pulsion de mort. Il veut la peau de l'autre pour sauver la sienne en quelque sorte.

Le fond du problème vu autrement : que faire de la demande d'amour – ou d'attention, de considération --, légitime en soi, de celui qui ne correspond pas aux critères de désirabilité sociale et chez qui pareille demande risque d'être exacerbée par la conscience même des motifs à l'origine du rejet.

Le 22 août 2009

En cette période d'incertitude où mon avenir semble m'échapper, livré à une liste sans fin d'interrogations et d'appréhensions qui ne s'expriment pas, il doit bien y avoir un fondement de réalité à mon sentiment – si vif actuellement – de ta présence, Bouche d'or. Tu es là, au creux de mes pensées chaque jour, et j'en retire un intense réconfort.

Hier, au matin, réminiscence du poème d'Aragon : « Il n'y a pas d'amour heureux / Mais c'est notre amour à tous deux » ; aujourd'hui, conviction intime – en regard de l'histoire de ma famille, ce nid de petites, de médisances et d'insécurité permanente – d'avoir choisi la vie en rompant avec cette dernière. Et de toutes petites réponses, enfin, commencent à se faire jour dans ma conscience. Merci à toi de ton accompagnement, peu importe après tout s'il n'est le produit que de mon imagination puisque j'échappe, grâce à lui, à l'abîme de la solitude totale.

Le 29 novembre 2009

Depuis le début de ce mois « anniversaire », je suis obsédée littéralement par l'idée de lui adresser de nouveau un message. Ce message, il est déjà tout prêt, composé, le voici :

« Il y a un peu plus d'une année, nous étions assis côte à côte à une soirée sur le thème « Littérature et politique » (ou l'inverse), et notre pensée était accordée. Ce souvenir bien en tête, je garde espoir que :

- Vous m'avez pardonné
- Votre état de santé se soit stabilisé
- Vous ayez commencé à donner une suite concrète au projet d'écriture qui vous avait amené ici.

Je ne vous oublie pas. »

Le 12 décembre 2009

Quoi que je fasse, je demeure hantée par la tentation de rédiger – et d'envoyer – ce mot.

Pourtant, je me redis que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait, de repousser brutalement toute idée d'avoir une relation suivie avec Bouche d'or. Celle qu'il m'aurait – peut-être -- proposée, mais qui m'épouvantait : marié, plus jeune de près de vingt années, cardiaque et surtout père de quatre

enfants. Sans compter que je lui trouvais, malgré toute sa brillance intellectuelle qui me ravissait, que dis-je, qui m'ensorcelait, un penchant au compromis susceptible de me décevoir. Son intérêt pour moi, raisonnais-je, n'était dû qu'à un effet de sa seconde nature, acquise, de spécialiste de la relation, en somme.

Rien à faire ! Le regret de l'avoir perdu l'emporte sur quelque autre considération que ce soit.

Le 14 décembre 2009

Parfois, j'ai le sentiment que ma vie ne tient plus qu'à un fil, celui de la couleur de tes yeux, bleu très pâle traversé de courants gris, qui est aussi la couleur de l'eau en cette saison, et du ciel surtout, de ce matin d'hiver parmi les autres, mais où j'ai vu un grand bateau silencieux défilier dans une brume légère jusqu'à l'horizon, légèrement teinté de rose, image de beauté pour ma journée !

Et puis, je repense aux aspects triviaux de tout sentiment amoureux. Être la maîtresse d'un homme marié et père de famille. Vivre dans l'ombre d'un écrivain reconnu. Autrement dit, me condamner à cette mort lente qu'est l'effacement. Jamais !

Le 19 décembre 2009

Ma tentation est d'une nature complexe. Pourquoi ai-je eu si peur de l'approche de Bouche d'or ? Ressemblait-il tant que je me l'imaginai à mon père ? À vrai dire, je le ressentais plutôt comme un être tendu à l'extrême malgré ses airs de ne pas y toucher. Et surtout, marié, soutien de famille. Sachant que l'amitié n'est généralement pas ce qui est attendu d'un partenaire masculin, allais-je jouer le rôle, s'il en manifestait le désir, de la vieille maîtresse d'un homme « encore-jeune-pourtant » ? Son ombre, sa confidente dévouée ? Entre deux écrivains, me demandais-je aussi, la relation peut-elle rester sincère ? Je ne le croyais pas.

Il n'empêche que la tentation demeurait, je veux dire son charme, sa séduction. Quels liens mystérieux mon esprit a-t-il établi entre son état de santé fragile à se rompre et une sorte de mission de salut de l'homme perdu ? En une année, je ne suis pas parvenue à comprendre la force d'attraction sur moi de cette chimère. Mais j'étais persuadée d'être face à quelqu'un que je ne parviendrais pas à oublier, dont l'empreinte habitait déjà mon souvenir.

Le 21 décembre 2009

Même rétrospectivement – et peut-être encore davantage –, j'ai le sentiment (la perception ?) que cet homme-là représentait à mes yeux mon pendant en ce monde, l'autre moitié de moi-même. Ce n'était pas un homme libre, et je l'ai rejeté – je me suis arrangée, en fait, pour l'expulser de ma vie en lui écrivant quelque chose de cruel (mais vrai). Honte à moi ! Ou ne devrais-je pas plutôt être fière d'avoir trouvé la force en moi de repousser la tentation.

Quoi qu'il en soit, un an plus tard, il n'est toujours pas sorti de mes pensées. Parce que la connaissance n'était qu'amorcée ? Je ne sais pas.

Sans doute devrais-je assumer mon choix, il en est plus que temps.

Le 29 décembre 2009

Étrangement, ma « tentation » a perdu tout pouvoir de fascination sur moi depuis que j'y ai cédé en lui envoyant une simple carte. Avec un message légèrement modifié : j'ai considéré que je n'avais plus à lui demander pardon.

Le 9 février 2010, à 6h du matin

Contrairement à toute attente, il m'a répondu, se disant touché (peut-être seulement dans sa vanité d'écrivain, cela, bien sûr, est tout à fait possible).

Quant à moi, j'ai répondu à sa réponse, ne pouvant résister à l'envie de lui poser illico la question : « Aurez-vous la curiosité de me lire un jour ? » -- entre écrivains, n'était-ce pas normal, d'autant qu'il m'en avait précédemment fait la promesse ? Et là, il n'a pas répondu, du moins pas encore ...

Je me demande si la sorte d'illumination qui m'a conduite à voir en lui un interlocuteur privilégié de mon monde intérieur, était fondée. Je ne peux nier cette sensation si fortement éprouvée que je n'ai pas hésité à lui en toucher un mot, au risque de passer, précisément, pour une illuminée à ses yeux. Soudain, j'étais inondée d'une lumière qui rendait toutes choses simples. Abolissait les contradictions, conflits à l'origine de mon perpétuel mal-être, je me sentais habitée d'une force de compréhension capable de me permettre de les affronter.

Est-ce, était-ce dû à la mystérieuse perception d'une forme de « parenté », de ressemblance entre lui et moi, je ne saurais le dire. Chose certaine, le trouble dans lequel m'a plongée cet étrange phénomène a fait que je n'ai pu traiter ma rencontre avec Bouche d'or comme anodine, destinée à l'oubli. Son visage, son souvenir m'ont accompagnée jusqu'ici. Mais peut-être après tout, mon « impressionnabilité », si je puis qualifier de la sorte ma réceptivité à sa personne, n'est-elle le fruit que du besoin que j'avais d'une telle compréhension. Un malentendu, en quelque sorte, qui ne résisterait pas à la confrontation avec le réel. Car, au fond, la compréhension, venait-elle de lui ou de moi ?

J'ai en effet vécu moi-même (et vis toujours même si c'est dans une moindre mesure) le déchirement entre le travail professionnel et l'appel de l'écriture, le besoin de reconnaissance d'une identité de créatrice parallèlement à celle de soignante. Et la dernière publication de Bouche d'or contient des éléments d'histoire personnelle qui ont certainement éveillé un écho en moi.

Mai 2023

Comme je passais par la ville où il réside, en transit vers une destination de vacances, je l'ai appelé à son domicile dont j'avais conservé le numéro à tout hasard. D'emblée, je lui ai fait savoir que je

continuais d'écrire envers et contre tout. D'ailleurs, avait-il lu mon dernier ouvrage ainsi qu'il me l'avait promis ? Son trouble, même au téléphone, est alors apparu évident. Non, il n'en avait pas pris connaissance. À peine se souvenait-il de l'article écrit à propos de mon expérience de la vie culturelle en milieu nordique qui m'avait valu, avec sa parution dans une revue locale, un torrent d'insultes de réputés intellos de l'endroit, publiées sans la moindre gêne éditoriale ni droit de réplique par cette même revue. Pour toute réponse, il crut bon de me mentionner que son dernier ouvrage à lui venait de paraître dans une maison renommée – alors que le mien avait paru sous l'égide d'une société d'édition participative ... Les relations sincères entre écrivains sont-elles seulement de l'ordre du possible ?

J'ai raccroché sans même un «au revoir ». Ensuite, j'ai pris le temps de dire adieu à mon rêve d'amour, et depuis, j'ai enterré tout regret. Pour de bon. Car, subjuguée par une brillance d'esprit qui me laissait sans mots, je prenais conscience de m'être placée moi-même sous la domination de son détenteur. Or, être sous l'emprise d'un homme, ce n'est pas l'aimer.

FIN DU CAHIER POST-V.

Le 18 avril 2025, aux alentours de 20h

Ce samedi veille de Pâques, en après-midi, je suis sortie marcher sur la coursive. Tout au bout, j'ai mis à l'arrêt mon déambulateur et me suis assise sur son siège afin de profiter de l'air frais. Le ciel, uniformément gris au début de ma promenade, de façon inattendue, a commencé à se dégager, et j'ai alors assisté à un spectacle grandiose. Un spectacle qui m'a rappelé ce long poème d'Hugo dans « Les contemplations » où il décrit les forces de l'univers à sa petite-fille.

Sous la poussée d'un vent entre le doux et le vif, d'énormes masses de nuages sombres, rassemblés en conglomérats mobiles, se déplaçaient, laissant d'abord deviner les contours du disque du soleil, puis créant une trouée où il apparaissait soudain dans tout son éclat souverain. D'autres nuages venaient aussitôt le cacher, et ainsi de suite. Ce jeu d'apparition-disparition dura plusieurs minutes et, sans doute, se poursuivit après que je décidai de prendre le chemin du retour.

J'étais sous le coup d'une forte impression, celle d'avoir participé, en spectatrice certes, mais avec toute l'attention dont j'étais capable, à un mouvement de l'univers même, à l'avant-scène du mystère de la résurrection de Pâques, qui sait peut-être la mienne, me suis-je dit intérieurement sur le ton de la boutade. Mais je ne pus m'empêcher, à l'appui de cette impression, de sentir une grande force de vie, subitement, monter en moi.

Le 19 avril 2025, au matin

Vu hier soir à la télé un reportage sur l'abbé Pierre comme prédateur sexuel de haute volée. À mes yeux, ce reportage démontre parfaitement le mal profond causé par l'abus – l'agression serait le terme juste ici – d'un jeune enfant. À sept ans violé par un de ses éducateurs en pensionnat

(religieux, apparemment), l'abbé a, toute sa vie adulte, témoigné d'une sexualité dérégulée qu'il était incapable de maîtriser. Il m'a semblé que la vie de mon père doté, lui aussi, de qualités intellectuelles et morales au demeurant, pouvait avoir été déviée de bonne heure par une expérience similaire.

À la suite de ce visionnement, je me suis demandé comment un homme aussi dévot, donnant l'impression de rechercher en tout la vertu, pouvait se montrer aussi insensible à la souffrance causée par l'abus à l'enfant ? La première explication possible, selon moi, est que, mis à sept ans au pensionnat, il aurait lui-même vécu cette souffrance. Sans être en mesure de se défendre, il n'aurait trouvé d'autre solution que de se blinder de façon à la refouler, sa sensibilité.

Mais cette contradiction apparente aurait aussi, à mon avis, valeur d'explication : pour lutter contre ce qu'il devait appeler son « démon », à savoir son attirance charnelle pour les enfants, il n'aurait trouvé que l'extrême dévotion. Ainsi s'expliqueraient la messe très matinale et l'imposition de la prière en famille, comme un silice pénitentiel. Je me suis rappelée ici son commentaire à propos de l'affaire Léopold Dion, violeur et tueur de trois petits garçons dans les années cinquante : pareil mal – qu'il ne parvenait pas à nommer et dont il se refusait à parler -- ne pouvait être combattu que « par la communion eucharistique tous les jours. ». De même, me revient le souvenir d'une inscription encadrée bien en vue sur une haute commode de sa chambre, dans l'appartement urbain où lui et ma mère avaient choisi de passer leurs vieux jours : « Le corps est le temple de l'esprit ».

Cette dernière explication me paraît renforcée par le fait, dont j'ai été témoin maintes fois, qu'il traversait des périodes où on le sentait en proie à une grande violence intérieure. Il adoptait alors une attitude renfermée, avec des accès de brusquerie qui faisaient peur. En d'autres temps, il rentrait en lui-même au point de s'abstraire complètement de la réalité environnante. Dans le village, on le trouvait bizarrement distrait. À preuve, cette anecdote : par un jour de tempête où il avait chaussé ses skis de fond pour se rendre au travail à pas moins d'une dizaine de kilomètres de chez lui lorsque, cheminant le long de la route, il vit soudain son chauffeur habituel arrêter à sa hauteur pour l'inviter à faire le reste du trajet en voiture, il refusa tout net. « Trop pressé », déclara-t-il, et il continua à ski...

Capable d'une telle rigueur à son endroit, il pouvait également l'exercer sur ses enfants : pas question qu'ils se conduisent en mauviettes ! Dans la vie, il fallait s'endurcir, être fort. Parallèlement, cependant, il fuyait les situations où sa femme attendait de lui qu'il use d'autorité, le pouvoir de faire régner l'ordre lui étant dévolu de l'avis de celle-ci. Il faut dire qu'il n'aimait pas assumer l'odieux de telles situations, adepte qu'il était de la théorie rousseauiste du « Bon sauvage », tandis qu'elle croyait fermement en celle de la « tache originelle » prêchée par l'Église. Entre leurs deux positionnements, nous poussions comme des enfants sauvages. L'expression n'est pas de moi, mais de Robert Dickson, écrivain franco-ontarien, dans un poème, intitulé « Sudbury » dont je fis naguère une lecture remarquée au café montréalais du Saint-Sulpice. Elle traduit bien, me semble-t-il, ce que nous représentions aux yeux tant de notre famille citadine que des habitants du village où nos parents avaient élu domicile – mais pas pour les mêmes raisons ...

Mais ce qui me porte aussi à établir une parenté entre lui et l'abbé Pierre sur la question de l'abus irrépressible, tient à une allégation de Deuxième fils à mon sujet : « Toi aussi, tu aimais « ça » », laquelle présupposerait des abus perpétrés sur d'autres rejetons que les aînés et dont j'aurais été

moi-même partie prenante en l'occurrence. Allégation biaisée, pernicieuse, car, en m'y attribuant une participation active, elle sous-tend l'hypothèse qu'une fillette très jeune, vraisemblablement de moins de cinq ans (impossible de concevoir une telle participation après cet âge où j'aurais pu « parler ») serait en mesure de donner son consentement libre et éclairé à de tels actes.

C'est pourquoi l'argument « si l'enfant aime ça, où est le problème ? » n'a, en ce contexte, qu'une résonance fallacieuse. Il ne fait, à mon avis, que refléter la conscience coupable de celui qui l'invoque. Car l'inceste est, par nature, corrupteur. Il en résulte une confusion entre les gestes attribués à l'amour et la volonté d'imposer ces gestes par la force, en vertu d'une position d'autorité due à l'âge et/ou à la fonction. Conscience coupable, disais-je. Encore faut-il prendre en compte les caractéristiques de l'instigateur. S'agit-il d'un adolescent lui-même perversi par un plus âgé ou simplement malheureux objet de rejet dans son environnement familial, se tournant vers des pratiques que les adultes de son entourage associent à l'amour ?

Dans la culture de tolérance de l'abus incestueux s'exprime à moindre risque le rapport de force : la victime est facile d'accès, elle aura honte de s'être fait prendre, donc, ne se plaindra probablement pas. Dans le meilleur des cas – du point de vue du prédateur --, elle finira par se plier à cette débauche, car elle n'est pas en mesure de se défendre. Pareille culture repose sur la notion d'appartenance poussée à l'extrême, où le lien de parenté est aussi lien de propriété.

Durant la nuit, j'ai revu deux faits de ma vie passée qui apportent un éclairage sur les conséquences de ma propre expérience de l'abus intra-familial. À deux reprises, en ma qualité de psychopédagogue, j'ai eu à travailler de près avec un directeur masculin, dans deux secteurs géographiques très éloignés (le nord du Québec et le nord de l'Afrique), au développement d'élèves en difficulté. Ces hommes étaient l'un et l'autre gens de pouvoir. J'éprouvais pour eux un sentiment confus, mélange d'admiration et de circonspection, car leur enthousiasme oserais-je dire de jouvenceau cadrait mal avec la coutume de retenue rattachée à leur position d'autorité. J'appris avec le temps à apprécier la fougue qu'ils mettaient à accomplir leur mission – fougue qui, en définitive, soutenait mon action -- et leur confiance envers ma capacité d'intervention dans les situations délicates.

J'avais à les rencontrer pour des discussions de cas très fréquemment et, au fur et à mesure de ces contacts, en vins à pressentir chez eux des désirs s'adressant à la femme et non plus seulement à l'employée. De l'un comme de l'autre, certains gestes, paroles ou regards ne trompaient pas. Difficile de parler de mon malaise à qui que ce soit dans mon milieu de travail, mes fonctions même m'obligeant à rester en contact constant avec eux. Mais la perception que j'avais de leur disposition d'esprit à mon égard prit éventuellement des proportions de nature à me troubler profondément, voire à m'alarmer.

Pourquoi me retrouvai-je assailli de fantasmes auxquels je parvenais mal à résister, au point où le désir de chacun en arriva à m'habiter entièrement, à me hanter, je dirais, comme s'il venait plutôt de moi que d'eux. Comme situation délicate, je ne voyais rien de pire : changer mon statut d'employée pour celui de maîtresse aurait détruit le respect dû à l'exercice de ma profession, je le savais. Pis encore, la puissance des fantasmes qui me tourmentaient, me replongeait dans une sorte d'état de désolation analogue au spectacle des forêts incendiées du Nord. Le lien avec des situations d'abus de naguère jouait certainement un rôle dans ma vulnérabilité, finis-je par comprendre. Je ne sais plus comment j'ai réussi à préserver mon intégrité, mais le fait est qu'au

bout du compte, je suis parvenue à me détacher des deux patrons en question. Et voilà qu'aujourd'hui, je ressens plus fortement toute la charge destructrice de la remarque de Deuxième fils.

Lisant actuellement « Les Confessions » de Saint-Augustin, je reconnais, dans la description qu'il fait de ses aventures de jeune homme traitées ultérieurement par lui comme des errances, quelque chose qui éveille en moi un écho. Le besoin d'être aimé de l'enfant est « abusé », c'est-à-dire « trompé », « détourné de son sens véritable » alors qu'il est contraint par un proche à se voir initier à la sexualité d'un plus âgé ou homme fait, lequel profite de lui pour satisfaire son désir charnel (je dis : homme, car, d'après l'état présent des connaissances et des statistiques officielles sur le sujet, il s'agirait le plus souvent d'un homme).

Est-il possible de guérir un abuseur convaincu ? Tout dépend, je crois, de l'appui ou non de la société au rejet, acté dans son mode de pensée, d'une telle forme de sexualité et de la culture qui la sous-tend par imprégnation dès la petite enfance. Selon un entretien que j'eus, à l'époque de ma thèse, avec la chercheuse Marie-Aimée Cliche, autrice d'articles primés et d'ouvrages sur le sujet de l'inceste, entre autres formes de maltraitance des enfants, cette culture conduirait à la prostitution. Sans aller jusque-là dans toutes les situations, je parlerais plutôt, quant à moi, de promiscuité sexuelle. Ce que j'appelle la culture de l'inceste, tiendrait dans certaines façons de penser et de se comporter qui en seraient à mon avis les vecteurs.

Ces façons sont-elles modifiables ? Je me rappelle avoir adressé à mes parents une longue lettre leur demandant d'obtenir de leur aîné, à titre de réparation, la reconnaissance écrite de sa tentative de viol sur ma petite personne de neuf ans et un engagement ferme à ne pas récidiver auprès d'autres enfants ou jeunes adultes. Or, il n'y a jamais eu de telle réponse à cette requête. Seule une rencontre a eu lieu – chez Macy's, restaurant aujourd'hui disparu de l'ouest anglophone de la métropole --, rencontre où je pus constater que tous les deux ne songeaient qu'à rejeter le blâme sur moi et qui se révéla désastreuse en regard de mes attentes. En aucune manière, ils n'ont alors pris acte de mon vécu. Ce qui me fut confirmé plus tard par la réception de deux cartes, l'une de mon père, l'autre de ma mère. Dans la sienne, le premier m'enjoignait de cesser de « faire la guerre » et, fidèle en cela à lui-même, de passer l'éponge, tandis que la seconde, plaidant des erreurs de sa part sans préciser lesquelles ni en proposer d'explication, joignait à la sienne un chèque de consolation que, si ma mémoire est bonne, je lui ai renvoyé aussitôt.

Était-ce de leur propre chef ou sous l'influence de quelque conseiller au nom occulté pour les besoins de la cause, l'un et l'autre se sont en la circonstance comportés de façon – puisqu'il est ici question de « façons » -- à permettre à l'agresseur de le demeurer sans être inquiété. Que penser d'autre face à leur non-réponse ? Je me dis alors que leur attitude reposait sûrement sur quelque obscure motivation. Des questions soulevées par leur refus de satisfaire à ma demande se mirent à affluer à mon esprit. Comment ce garçon était-il devenu un adolescent abuseur ? Pourquoi avoir choisi de le protéger lui plutôt que moi, sa victime ? Il ne pouvait y avoir, là derrière, qu'un secret à bien garder. Je ne le connaîtrais, ce secret, que beaucoup plus tard, au chevet de mon père agonisant.

Entre-temps, je devrais rengainer et ma stupeur et mon indignation d'être ainsi traitée par mes géniteurs, dont la crainte manifeste de voir valider au présent des faits passés pourtant connus d'eux, se ramenait clairement à un déni de vérité. Alors que, de la vérité, j'aurais eu un besoin vital

pour comprendre enfin la raison d'être d'un acte qui avait renversé le sens de ma vie, catapultée dans un monde de cruauté, de perversité, d'indécrottable duplicité. Me tinte encore dans l'oreille aujourd'hui le ricanement de ma mère contrefaisant ma voix lorsqu'enfant, je chantais. Son message d'alors prenait maintenant sa dimension profonde : « Toi, ma petite, tu vas apprendre à rentrer dans le rang ! » Il présageait aussi sa rétroaction lors de notre rencontre au restaurant anglais face à l'adulte que j'étais devenue : « Mais tu étais (une petite fille) bien aguicheuse ». Sans doute voyait-elle déjà en moi, à neuf ans, une « gourgandine », autre terme vieillot faisant partie de son vocabulaire. Ce fils premier-né qu'elle adulait envers et contre tout, fut-il le bras armé de sa revanche de femme insatisfaite, comment, devant une telle conception de la psychologie infantile, ne pas être tentée de le croire ?

Le 20 avril 2025, 22h40 à 24h40

Suivant mon interprétation, la remarque de Deuxième fils induit l'idée qu'il y aurait eu des séances de contacts sexuels « en famille » pilotées soit par notre père, soit par ses aînés. La seconde option me semble plus probante. D'une part, je n'avais pas oublié cette réponse, fournie par l'auteur de nos jours, à une connaissance que sa nombreuse paternité interpellait : « Aucun souci, les plus vieux se chargent d'élever les plus jeunes » -- qu'entendait-il par le mot « élever », il ne l'a pas spécifié ... De l'autre, j'ai eu l'occasion de lire un témoignage publié, écrit par Cinquième fils maintenant décédé, relatant des abus entre frères. Mais quel qu'en aurait été l'initiateur, je ne me rappelle rien qui ressemble à de telles séances, prétendument collectives. Mes souvenirs d'enfance les plus lointains remontent à rien d'autre que la classe de préscolaire offerte en privé par une dame du village ; une photo en témoigne où j'apparais, un œil à demi fermé pour cause de piqûre de moustique, parmi le petit groupe d'élèves à qui elle enseignait. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elles n'auraient pas eu lieu, mais jette un sérieux doute sur l'allégation de Deuxième fils.

Si l'initiateur des dites séances avait été mon père, il en découlerait qu'il était atteint de pédophilie -- mais l'aveu d'un inceste dont il se disait l'auteur, à moi livré sur son lit de mort, ne permet pas de me prononcer là-dessus. Quoi qu'il en soit, pareil comportement, aujourd'hui décrié, a suscité, en d'autres temps, l'approbation de gens célèbres. Dans son roman, « La nausée », Jean-Paul Sartre met en scène un pédophile pour qui il ressent manifestement une grande sympathie, mais ne parle à aucun moment du petit garçon ainsi « approché » par le « héros » de son livre. Rien de surprenant pourtant puisque le nom du grand écrivain -- de même que celui de sa compagne, Simone de Beauvoir -- apparaît au bas d'une pétition de l'époque pour faire reconnaître le droit à des rapports sexuels entre adultes et enfants. D'après ses éminents signataires (notamment, Roland Barthes, Gilles Deleuze, Philippe Sollers, Jack Lang, Bernard Kouchner, Louis Aragon), il y aurait eu consentement dans tous les cas. N'ont-ils jamais réfléchi, ces grands esprits, que le prestige social de l'adulte, sans parler de sa taille et de son habileté à manier le langage, pouvaient être de nature à forcer un consentement chez un être vulnérable ?

Ici, en effet, comment admettre qu'une fillette aussi jeune que je l'étais, aurait eu le choix de ne pas se soumettre, le cas échéant, à la volonté paternelle et de participer apparemment de son propre chef aux actes commis ? En homme légaliste qu'il est devenu, ce frère-là ne cherchait-il pas, par sa remarque, à intimider une victime récalcitrante pour la faire taire en lui prêtant, par

projection, sa propre réaction aux abus par lui subis ? En d'autres termes, ne jouait-il pas là l'avocat de la défense d'un accusé incestueux qui rejette sur le dos de cette victime la responsabilité des faits : ce serait elle la coupable, elle qui l'aurait bien cherché, voire provoqué. D'ailleurs, ma propre histoire aux mains de Premier fils illustre plutôt la possibilité d'agressions de plus vieux enfants envers les plus jeunes, imitant en cela le modèle d'un père qui les aurait, de son propre aveu sur son lit d'agonie, violés.

Quant à moi, le souvenir de ce qui m'est arrivé ne m'a jamais quittée. Je me le rappelle encore alors que, placée sous la garde de cet aîné afin de permettre une sortie chez des amis à nos parents, mon pyjama me fut soudain brutalement arraché, et je fus jetée par terre, dos cloué au plancher. Cela commença par des attouchements de son pénis sur le bas de mon corps, puis se transforma en rageuses tentatives de pénétration. D'instinct, je serrai les cuisses très fort l'une contre l'autre et les gardai ainsi, le forçant finalement à y renoncer. Au-dessus de ma tête, je voyais la lampe du plafond tourner comme une toupie. J'ignorais ce qu'il allait advenir de moi, peut-être mourir. Son regard d'halluciné me terrorisait, j'étais incapable d'articuler le moindre son. Finalement, il se releva, et je pus m'enfuir à toutes jambes pour aller avertir mes parents chez leurs hôtes, dont ils avaient laissé le numéro de téléphone à un endroit convenu.

Plus tard réfugiée dans mon lit, j'entendis une voix, celle de mon père, chuchoter que mon agresseur était puni – en cette seule occurrence, n'a-t-il pas mentionné. Plus jamais, en effet, je ne devais entendre parler de l'événement grave qui venait de se produire. Aucune explication, comme s'il n'avait pas eu lieu. Un grand et durable silence s'instaurerait si bien que, lorsque, plus âgée, j'eus à faire face à une tentative de récidive de la part du même Premier fils, je savais ne pouvoir compter que sur moi. Seule avec lui dans sa voiture sur une route de campagne isolée, lorsqu'il s'arrêta sans motif dans un lieu désert et m'entoura d'un bras impérieux les épaules, je pensai qu'il allait me violer là, sur une banquette d'auto. Il fallait agir et vite. J'envisageai alors de me jeter dans un fossé sur le bas-côté de la route. Par chance, déçu sans doute par ma vive réaction de recul, il me laissa pour redémarrer sans un mot. Je crois que, cette fois-là, il avait trouvé son plaisir à susciter en moi un sentiment de terreur, lequel devait subsister à son égard durant toute mon adolescence. Dans cette famille, il n'y avait nulle part où exprimer une telle réalité, j'ai dû composer avec.

Les spécialistes des soins aux ex-victimes pointent souvent, parmi les conséquences du traumatisme à elles causé par une telle expérience, une incidence sur le développement de leur sexualité. Je me rappelle, quant à moi, avoir connu, dans la jeune vingtaine, une période où je voulais me punir de l'échec de mon premier amour. M'en sentant contre toute logique la principale responsable -- alors que le garçon concerné m'avait bien prévenue de ne pas m'attacher à lui --, j'en avais tiré la conclusion que j'étais fautive parce que je ne savais pas pratiquer le « tout-au-sexe » à son goût. Pour me châtier de mon inaptitude à me comporter en « vraie femme », j'allais désormais me jeter dans des aventures sans lendemain à répétition. Si l'union physique, après tout, n'était pas un engagement, pourquoi chercher plus loin ?

Malgré quelques essais, cependant, cette nouvelle philosophie creusa le dégoût que j'avais de moi-même sans y remédier. Je me mis à faire des crises d'angoisse qui autorisèrent un médecin consulté à me prescrire du Valium à vingt ans. Le fond du problème, comme je le vois aujourd'hui, était que je ne voulais plus aimer, être trompée, utilisée tout en redoutant l'anormalité qu'il y

aurait, aux yeux du monde, à ne pas me couler dans le seul modèle admis socialement, selon lequel une femme sans homme était considérée comme une paria. Cela donnera plus tard deux mariages terminés l'un et l'autre par un divorce, suivis de brèves liaisons dont le seul mérite est d'avoir fait diversion dans des périodes de grande tension dues à l'isolement affectif et que je comparerais à ces hochets que l'on tend aux bébés pour calmer leurs pleurs.

Je n'étais pas faite pour vivre le modèle du couple stable, mais ne l'étais pas non plus pour la liberté sexuelle telle que définie par Wilhelm Reich – si avantageuse, à mon avis, pour renforcer la subordination de la femme aux humeurs d'une conception masculine de la sexualité. Je voulais à tout prix croire en la réconciliation des genres par le grand amour, celui qui me réparerait. Je comprends maintenant qu'il y a un lien à établir entre l'agression subie enfant et l'image ternie de moi – même si je me suis défendue – comme objet possible d'amour. Les gestes humains du désir charnel sont trompeurs, ils ne reflètent pas la limite des sentiments. Et l'insondable désolation qu'engendre l'abus accompagné de violence physique exige le contrepoids d'un idéal qui a toutes les chances de se heurter à cette limite. Il m'a fallu toute une vie pour apprendre à me pardonner d'avoir été piégée.

Le 23 avril 2025, en matinée

Mais qui sont l'abuseur incestueux ou le pédophile ? Naissent-ils ainsi ? Sinon, comment et pourquoi le deviennent-ils ? Peuvent-ils « guérir » ?

Si pareil comportement est inné, impossible à dire. Mais, à la question du « comment », me fut jadis fournie une réponse à l'occasion d'un fait vécu. Je n'ai pu oublier, en effet, le moment où je vis Premier fils, mon agresseur, broyer à main nue un verre à pied en cristal, alors qu'il se trouvait assis à la table familiale devant ma mère qui s'entretenait avec une invitée et, j'ignore pourquoi, en ma seule présence, sans ses autres enfants. L'invitée était une tante de la ville que ma mère recevait en visite, un témoin de son ancienne vie de jeune fille mondaine. De toute évidence, c'était un plaisir inégalé pour elle que de se faire ainsi rappeler le passé. Je me souviens de sa gêne, je me rappelle aussi qu'elle a fait mine de rien sans même paraître se soucier du sang qui coulait sur sa belle nappe. Qu'exprimait un tel geste : désaccord, colère, provocation, aucune explication ne m'en a non plus été donnée. Aujourd'hui, j'y verrais une manifestation de possessivité, de jalousie. Son ancienne vie, ma mère rêvait d'y retourner, donc, de nous quitter.

Sur la question du pourquoi, à la lumière de mon expérience, je me rangerais à l'opinion des auteurs qui perçoivent le viol incestueux comme un moyen pour l'abuseur de récupérer du pouvoir – alors qu'il s'en sent dépourvu. Si, dans son environnement immédiat, il y a une victime toute trouvée, à portée de main pour ainsi dire, la probabilité qu'il passe à l'acte ne peut qu'être trop forte. Il cherchera par là une sorte d'ersatz d'amour qui rétablirait, dans son esprit, le manque de considération dont il souffre.

Sa victime ne sera pas perçue par lui comme un être en droit d'exercer sa liberté, elle n'est pas une personne à ses yeux, mais un instrument de compensation à son manque, un jouet dont se servir à volonté. Et le père qui maltraite psychologiquement son fils en le dévalorisant sans cesse,

a une responsabilité dans la commission de l'acte lorsqu'il prend la forme, chez le jeune prédateur incestueux, d'une réponse à un sentiment d'injustice, d'une sorte d'auto-réparation.

Agiter de telles questions ne peut qu'éveiller le « chat qui dort ». De fait, comme un coup de poing en pleine figure, un vieux souvenir m'est revenu, celui de la visite de mon agresseur, adulte, chez moi à Paris – où je résidais en tant que boursière du gouvernement français. Il s'était imposé je ne sais plus comment, au nom de quoi, et j'avais accepté de le recevoir – malgré de fortes réticences inspirées par ma peur d'antan. Si petite fût la chance qu'il exprime des regrets, je me devais de la tenter, croyais-je. À peine débarqué apparemment, il osait ce contact avec moi, mais dans quel but, il ne me le précisa pas au téléphone.

Rétrospectivement, je pense que notre mère y était sans doute pour quelque chose, mais peut-être pas non plus : n'était-il pas l'enfant pour qui elle avait démontré toutes les indulgences ? Quoi qu'il en soit, il est venu sans me dire clairement pour quelle raison. À un moment donné d'un plaidoyer, étrange, sur Pigalle, le « vrai Paris » de son point de vue, je me rappelle que, devant mon peu d'intérêt, il s'est interrompu soudainement pour me demander, sur le ton du sarcasme, s'il devait se mettre à genoux devant moi. Dans mon esprit, ce ne pouvait être qu'une allusion à son agression de naguère, motivée par le désir, ou le besoin, d'un pardon à l'arrachée, d'une conciliation à défaut de réconciliation, mais certainement pas par une volonté sincère de repentir ni, encore moins, d'explication.

Vu la petitesse de mon studio, je n'avais eu d'autre choix que de le laisser s'asseoir sur mon lit. J'avais gardé de lui le souvenir d'un intimidateur-né, imposant sa loi à coups de jugements tranchés et de remarques assassines à mon endroit – celles qui vous amènent à penser que vous êtes de trop sur terre -- de façon à bien me pénétrer du sentiment de mon inexistence. Et je le voyais à présent, là, devant mes yeux, se tenir affaissé à la manière d'un invertébré. Habillé d'un pull violet façon « Pigalle » sans doute, incapable de parler nettement, de s'expliquer sur le motif véritable de sa visite et encore moins de revenir sur les faits passés pour les reconnaître enfin, il s'était lancé dans une sorte de discours décalé sur ses impressions du quartier chaud de la capitale française. Partagée entre le dégoût, mais aussi le mépris, je n'avais qu'une seule envie, qu'il parte au plus vite. Le sentiment que j'ai gardé de l'événement, cette fois, était une formidable colère.

Je compris en effet que j'avais eu affaire, en la circonstance, à une sorte de joli cœur sur le retour, lequel avait essayé tant bien que mal une théorisation sur la « vérité » du monde interlope parisien auquel il semblait vouloir sinon s'identifier, du moins s'intéresser, qui sait ? au nom de l'amour universel. Voilà quelqu'un qui, bien qu'il fût devenu père de deux enfants, avait conservé, à travers le temps, son penchant pour les zones troubles de la personnalité humaine, qui non seulement n'en était pas sorti, mais s'y immergeait encore comme s'il se trouvait là dans son élément. En somme, ce qu'il était venu me lancer au visage, c'était son déni de responsabilité, rien n'avait changé en lui depuis sa tentative de viol sur ma personne, alors qu'il était grand adolescent et moi, encore enfant. De ma souffrance, il ne pouvait être question.

Réfléchissant après coup à cette attitude louvoyante de Premier fils, j'ai établi un lien avec l'ultime aveu de mon père, personne que, tout au long de ma croissance, j'avais tant admirée. Pour juger de la valeur réelle d'un homme – différente de sa valeur affichée --, ai-je conclu, il y aurait intérêt à regarder comment il agit dans sa vie domestique. S'il obtient l'obéissance de ses garçons par la pratique sur eux de l'inceste, c'est son autorité qui devient pervertie à la base, engendrant rage et

révolte impuissante. Au bout du compte, le violé risque fort de devenir, si un enchaînement de circonstances le favorise, violeur à son tour et cela, en toute légitimité selon sa conscience faussée par la trahison du père et la vision de la vie qui en découle. Une autre conception de la paternité pourra ainsi s'ensuivre, qui ira à l'encontre du rôle de protection du géniteur à l'endroit de ses rejetons, le mal prenant alors la forme d'un bien, à savoir la satisfaction des insatiables besoins sexuels du pervers.

L'incestueux comme le pédophile assureraient donc, selon ce point de vue, une sorte de reproduction d'un père, ou de son substitut, inhabile à remplir sa fonction. Il ne saurait, ce type de père, être coupable à ses propres yeux puisqu'il s'érige en dominateur sans peur et sans reproche, en modèle des leçons de scolastique.

Plus tard, le même jour

Un jour, alors que j'étais en poste sur la Côte Nord, marchant derrière deux jeunes garçons qui, absorbés par une conversation animée, ne se rendaient manifestement pas compte de ma présence dans leur dos, je fus bien placée pour les entendre. Leur discussion portait sur les moyens de repérer « un pédo », suivant leur expression, et de s'en prémunir. Davantage qu'au temps de ma génération, les enfants paraissent conscients du danger représenté par un tel personnage et, prévenus contre lui, sont mieux à même de le reconnaître. Mais une question demeure : si le prédateur est un membre de leur famille, que feront-ils ?

Quand j'étais petite, de toutes parts, le message qu'on nous serinait à satiété était qu'il fallait écouter son père, ainsi que ses équivalents, les prêtres de la paroisse, lesquels parlaient au nom de Dieu en personne. Toute transgression exposerait à un châtement du ciel. Malgré cela, entre nous, circulaient des rumeurs à propos d'un vicaire de la paroisse qui portait un intérêt particulier aux enfants de chœur. Jamais, cependant, il n'était question des frères, des beaux-frères, des oncles, des grands-pères ... Ce qui se passait au sein des familles devait y rester selon une loi non écrite, mais connue de toutes et tous.

La vie relationnelle de la nôtre était faite de non-dits : rivalités, jalousies, rancoeurs, ressentiments inavoués, ainsi que de désirs de revanche latents. Les seules manifestations d'amour autorisées se présentaient dans des situations où la pitié était de mise ou alors, dans celles où une inégalité correspondait aux critères en la matière de la maîtresse de maison. En cas de conflit, le père, lui, invoquait la loi souveraine d'une bonne entente de commande en prononçant la formule automatique – et si pratique – du « Tournons la page » sans autre considération. Ce qui, bien sûr, ne faisait qu'attiser les sentiments d'injustice ainsi surstimulés. Sauver la paix à ce prix ne pouvait qu'avoir des conséquences néfastes sur la vérité interrelationnelle. Pareil système sous-tendait, par ailleurs, un certain nombre de valeurs : le silence l'emportait sur toute revendication, y compris légitime, il ne fallait compter que sur sa propre débrouillardise pour se tailler une vie vivable au sein de la tribu, s'en évader devenant alors la seule solution.

Cette atmosphère lourde de secrets se détendait néanmoins lorsqu'il y avait des invités. L'alcool aidant, se dévoilait alors une mentalité tout autre qu'à l'ordinaire : par voie de blagues, d'histoires à demi salaces ou d'allusions plus ou moins fines, se révélait un attrait pour les choses du sexe

inversement proportionnel au discrédit jeté sur elles par nos éducateurs prêcheurs de vertu. Les adultes ne sont pas gens cohérents, devais-je en retenir. C'est plus tard que je verrais là la démonstration d'une forme de culture.

Le comportement de mon père, homme très dévot qui assistait tôt matin à un office religieux avant le travail, mais ne craignait pas pour autant de tenir des propos relâchés lors de telles réunions conviviales, témoignait sans doute d'un balancement entre deux pôles antagoniques. Deux phrases prononcées par lui devant moi m'incitent à le présumer. La première le fut lors d'un voyage d'affaires où je l'accompagnais alors qu'il répondait avec une émotion certaine à une question de ma part à propos de Léopold Dion, violeur et meurtrier de trois garçonnetts : « Pour éviter cela, il faut aller communier tous les jours ! » La seconde lui échappa lors de notre rencontre au restaurant *Macy's* mentionnée précédemment : « Tu ne sais pas ce que c'est, toi, d'avoir traîné « ÇA » toute la vie ! ».

J'ai souvent pensé qu'entre religion et tentation pédérastique existait un lien trouble, jamais totalement élucidé. Le langage des mystiques, à cet égard, me semble témoigner d'une conception de l'amour de Dieu qui entretient l'équivoque sur le mélange du spirituel avec le charnel, de l'éducation avec la séduction. Pas très loin de chez moi, l'on peut voir sur le fronton d'une église l'inscription : « Au jardin du bien-aimé ». Entrer dans ce jardin, peut-on déduire, c'est accéder au paradis sensuel évoqué dans le premier vers du Cantique des cantiques : « Qu'il me donne les baisers de sa bouche : meilleures que le vin sont tes amours ! »

Le (ou la) pédophile incestueux (se), lui (ou elle), lorsqu'aucune intervention adéquate ne vient contrecarrer son penchant pour les enfants, se créerait sa propre religion du « tout-au-sexe » : il y verrait le bien suprême non admis à une remise en cause par les non-initiés. Cette religion agirait comme un écran de protection en le revêtant de la personnalité de son agresseur, écran érigé autour du besoin d'oblitérer le souvenir de l'humiliation d'avoir été victime. Selon cette vision des choses, il ferait à son tour des victimes sans en ressentir de culpabilité, se glorifiant même d'avoir été un initiateur.

La résistance de sa proie deviendra alors une source d'excitation pour lui, il aimera la violence (à l'instar d'Orphée, sujet de ma thèse) parce qu'elle lui apporte un sentiment de puissance de nature à effacer la honte et la colère nées de sa propre agression enfant. Ainsi se nouera, d'une génération à l'autre, une chaîne de perpétuation de l'abus. Il n'est pas dit pour autant que le fils dont l'enfance a été confisquée devienne forcément un père confiscateur d'enfance à son tour, assumant le rôle d'éteignoir auprès de ses propres rejetons par cette méthode très simple et peu coûteuse de l'asservissement par le sexe ... Impossible, cependant, d'en écarter la possibilité. Ainsi se créera une chaîne d'une génération à la suivante. Seule la révolte peut permettre de trancher ce nœud gordien. Rompre avec la transformation de la fonction de transmission de vie en un héritage de souffrance existentielle est l'enjeu en cause.

Et, je le sais, certains s'en sortent, comme ce cadre élégant qui vint se confier à moi à la faveur d'un Salon du livre.

Les histoires de sévices sexuels subis par les enfants dans des pensionnats religieux de plusieurs pays du monde, dont le Canada, le Chili, les États-Unis, la France, l'Irlande, ne cessent d'affluer depuis quelques décennies. Si des victimes ont résisté, d'autres ont plutôt suivi l'exemple, imprimé

dans leur chair, de leurs maîtres et maîtresses, les prenant comme modèles de comportement, car ils étaient les représentants de Dieu en personne, lesquels, à ce titre, ne pouvaient être dans l'erreur. Aux nostalgiques qui se demandent de quel côté alors se situe Dieu, je propose de méditer cette phrase de saint Augustin à lire dans ses Confessions : « Vois, Il est là, où se sent le goût de la vérité. » (p. 100, éd. Mame, 2022).

*

CONCLUSION

MAINTENANT

Le 24 avril 2025, en après-midi

Avant de me remettre à l'écriture, je suis allée m'asseoir au petit coin ensoleillé qui se trouve à l'extrémité de la coursive. Les yeux fermés, m'abandonnant au bonheur de sentir le soleil réchauffer mon corps et la brise me caresser le visage, je me suis laissée envahir par un sentiment de délivrance. En me permettant de parler, j'avais rompu avec le sentiment d'avoir été complice de ma propre agression et m'étais enfin déchargée du fardeau qui a confisqué mon enfance.

Mon livre achève donc. Il y manque une conclusion. Et je pense qu'elle tient en un mot d'ordre : « Sauver les enfants. » Les sauver non seulement de l'ignorance et de la bêtise, de la pauvreté et de la misère, des guerres et des catastrophes, mais aussi du mal de l'intérieur causé par l'inceste et la pédophilie. Car une société qui ne respecte pas ses propres enfants ne mérite pas d'être respectée. Puisse le récit de mon expérience servir cette cause à sa manière !

Lors des funérailles de ma mère, je me trouvai placée derrière une fillette à la chevelure d'une couleur semblable à la mienne. Elle pleurait, cette fillette, mais sur un mode retenu, par geignements, à la façon d'un petit animal blessé, et j'en fus très émue. Je reconnus en elle la fille de mon agresseur de jadis que j'avais aperçue, timide, en retrait du festin à l'hôtel (autel?) des Grandes familles sans reproche, lors de la dernière réunion familiale à laquelle je m'étais imposée d'assister.

Parce que ce comportement m'apparaissait inusité chez une enfant aussi jeune – et qu'il me rappelait le mien dans d'autres conditions, il est vrai --, la pensée me vint à l'esprit qu'il lui avait peut-être fait subir le même sort qu'à moi. Impossible de tenter de lui poser la question, je le savais, elle ne m'aurait pas répondu, c'était un sujet tabou.

Et, je le savais aussi, je devais faire attention à ne pas présupposer mes propres réactions chez toute personne susceptible d'être une victime. Il n'empêche, cette enfant n'a jamais quitté mon souvenir.

Entre mon histoire singulière et celle des autres, des différences notables dans l'«après» peuvent apparaître quant aux aspects de la durée des faits, de leur répétition et du degré de violence, ainsi que de la version la plus dure la loi du machisme et du patriarcat. Les réactions peuvent différer également quant à la nécessité de couper les liens familiaux qui ont servi d'arrière-scène à l'inceste. Ainsi, dans un autre Salon du livre où l'on m'avait attribué un kiosque individuel, une femme est venue témoigner auprès de moi de son refus d'une telle rupture, cela, m'a-t-elle confié, au nom de son lien affectif avec son abuseur.

Il est toutefois une vérité à laquelle tous et toutes se rallieront : depuis que le monde est monde, les enfants sont l'espoir de l'humanité. En nos temps troublés où tous les fléaux susceptibles de mettre un terme à celle-ci semblent rassemblés, préserver leur intégrité morale, assurer les conditions de leur développement vers un âge adulte responsable, sont une condition première de notre survie en tant qu'espèce. Créer un pédophile ou un parent incestueux n'est pas difficile, le guérir est une autre affaire.

Des quatorze témoignages recueillis en milieu carcéral par le psychothérapeute Gilles David (dans *J'ai commis l'inceste*, éd. de l'Homme, 1995), celui de Michel m'a particulièrement frappée. *C'est moi qui me suis dénoncé à la police*, déclare-t-il, *parce qu'il me semblait que c'était le seul moyen de me maîtriser et d'obtenir de l'aide*. L'incarcération que lui a valu son honnêteté, ne l'a pas changé, conclut-il de son expérience : le virus, c'est-à-dire « ce qui a engendré (s)a déviance », selon ses propres termes, est toujours présent en lui. S'il est maintenant contrôlé, il le doit, affirme-t-il, non pas à l'emprisonnement, mais à la thérapie. Cet homme me semble cependant une exception par la lucidité qu'il démontre.

La plupart des témoignages cités dans l'ouvrage de Gilles David font plutôt état d'un manque total d'amour et d'attention dans l'enfance. C'est pourquoi il m'apparaît que l'inceste doit avant tout interpeller notre société sur ses préconceptions en matière de sexualité, de procréation et d'éducation familiale. Pour combien l'enfant issu d'une relation dite amoureuse ne sera-t-il rien d'autre qu'un « accident » et son éducation, qu'une corvée ? Si le « tout-au-sexe » est appelé à se perpétuer lui-même, cette nouvelle religion ne saurait être de nature à engendrer des hommes et des femmes désireux et capables d'affronter les problèmes de notre monde et d'y apporter des solutions humaines appropriées ...

Posons-nous ces questions : l'homme adulte, ou son substitut proche, a-t-il un droit d'appropriation sur le corps des enfants nés au sein de ce qu'il considère comme son clan ? Le père de famille, l'oncle, le grand-père, est-il investi d'un pouvoir d'initiation sexuelle à l'égard d'un fils, d'un neveu, d'un petit-fils, ouvrant la voie à une transmission de ce pouvoir à l'adolescent sur les sœurs et, plus tard, les filles ou nièces ou petites-filles et instaurant ainsi une sorte de chaîne intergénérationnelle qui viserait à s'assurer leur soumission, à les maintenir dans un lien de dépendance ? La famille serait-elle, dans certains foyers, une sorte de terrain d'apprentissage de l'inceste, facilité par la proximité entre ses membres, au nom d'un droit du plus fort à disposer du faible et du vulnérable, apprentissage qui, lui-même, serait ultérieurement transmissible aux générations montantes ?

Ériger la sexualité en fin en soi, la laisser prendre le gouvernail sans frein, c'est exposer son bateau à couler tôt ou tard. Cela ne signifie pas pour autant qu'il vaut mieux l'entourer de barrières moralisatrices à la façon du puritanisme, dépourvu de compréhension quant à la profondeur de l'instinct qui pousse à l'union des corps. Toute culture qui confère à l'inceste un pouvoir d'attraction fatal est susceptible de générer une culpabilité malsaine, laquelle sera souvent génératrice de perversion, mais celle qui le promeut, elle, s'attaque aux bases mêmes de la vie en société.

Très certainement, en effet, la culture joue un grand rôle dans sa représentation collective, non pas la Culture avec un grand « C », mais celle qui a cours dans l'intimité des foyers familiaux. Curieux de la vie sexuelle adulte, les enfants absorbent tout de ce système de pensée : qu'on

encense la sexualité, la galvaude, la méprise, la renvoie à des fins utilitaires, l'asservisse ou l'exploite, ils le voient, l'entendent, le ressentent, tentent de le comprendre et, s'y perdant, risquent fort d'y adhérer. Comment intégrer à leur expérience une vision qui en fasse une source de vie et non de mort, par la destruction de l'estime de soi de la victime, sinon par un changement de culture ? Et ce changement, en définitive, n'en tient qu'à chacun de nous, enfants d'hier, adultes d'aujourd'hui.

Montréal, 26 mars 2026



CINQ LECTEURS DIFFÉRENTS SE PRONONCENT SUR LES TROUS DU TEMPS ...

Lecture fluide, profonde et d'une grande sincérité qui, à travers les expériences personnelles, les questionnements, les observations et les analyses de l'autrice, nous mène à une réflexion sur des sujets complexes de notre société tels les relations humaines, l'amour, l'inceste, la pédophilie, la sexualité.

Anita, artiste

Recherche d'une vie pour essayer de comprendre l'inceste, cette trahison du lien de confiance. Les beaux moments veulent ressurgir, ils sont toujours là. La pureté et l'amour de la vie n'ont pas été touchés.

Micheline, retraitée

[L'autrice] a su choisir le genre littéraire qui convenait le mieux [à son sujet] : le journal intime. Un journal fondé sur une analyse psychologique en profondeur des répercussions humaines quasi indélébiles de ce genre d'événement, qui aboutissent à une « enfance confisquée ». Un journal d'une grande probité intellectuelle, fait de contrastes bien sentis entre la description de la blancheur du paysage extérieur hivernal et une certaine noirceur du monde intérieur évoqué.

Claude, universitaire

L'écriture précise, fluide et généreuse raconte bien les obstacles que rencontrent les enfants victimes d'inceste et d'abus sexuels dans une société du non-dit et de l'« omerta ». « Dire ou ne pas dire ? » est au cœur [du] manuscrit. Et il renvoie à « Être ou ne pas « Être » qui reste un monologue éternel et applicable à des situations telles [qu'abordées ici].

Denis, entrepreneur

J'ai été conquise par l'élégance de l'écriture, mais surtout par la sensibilité, la sincérité et la profondeur des observations [de l'autrice]. On ne s'ennuie pas une seconde malgré le fait qu'il n'y ait pas d'« action » comme dans un roman. Par ailleurs, l'enchaînement des textes est d'une grande fluidité, les rappels utiles sont là mais sans lourdeur. Bref, j'aime sans réserve le fond et la forme.

Chantal, écrivaine

ISBN 978-2-9818722-6-5



9 782981 872265